

A. Van Hasselt

HISTOIRE DES BELGES

(II<sup>e</sup> PÉRIODE)

Depuis la conquête romaine jusqu'à  
l'invasion des Franks

BRUXELLES  
J. JAMAR  
EDITEUR



P. 72 : Les Mois flamants.



ML  
A  
3029

HISTOIRE  
DES BELGES.



HISTOIRE  
DES BELGES

---

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.



DES BILLES





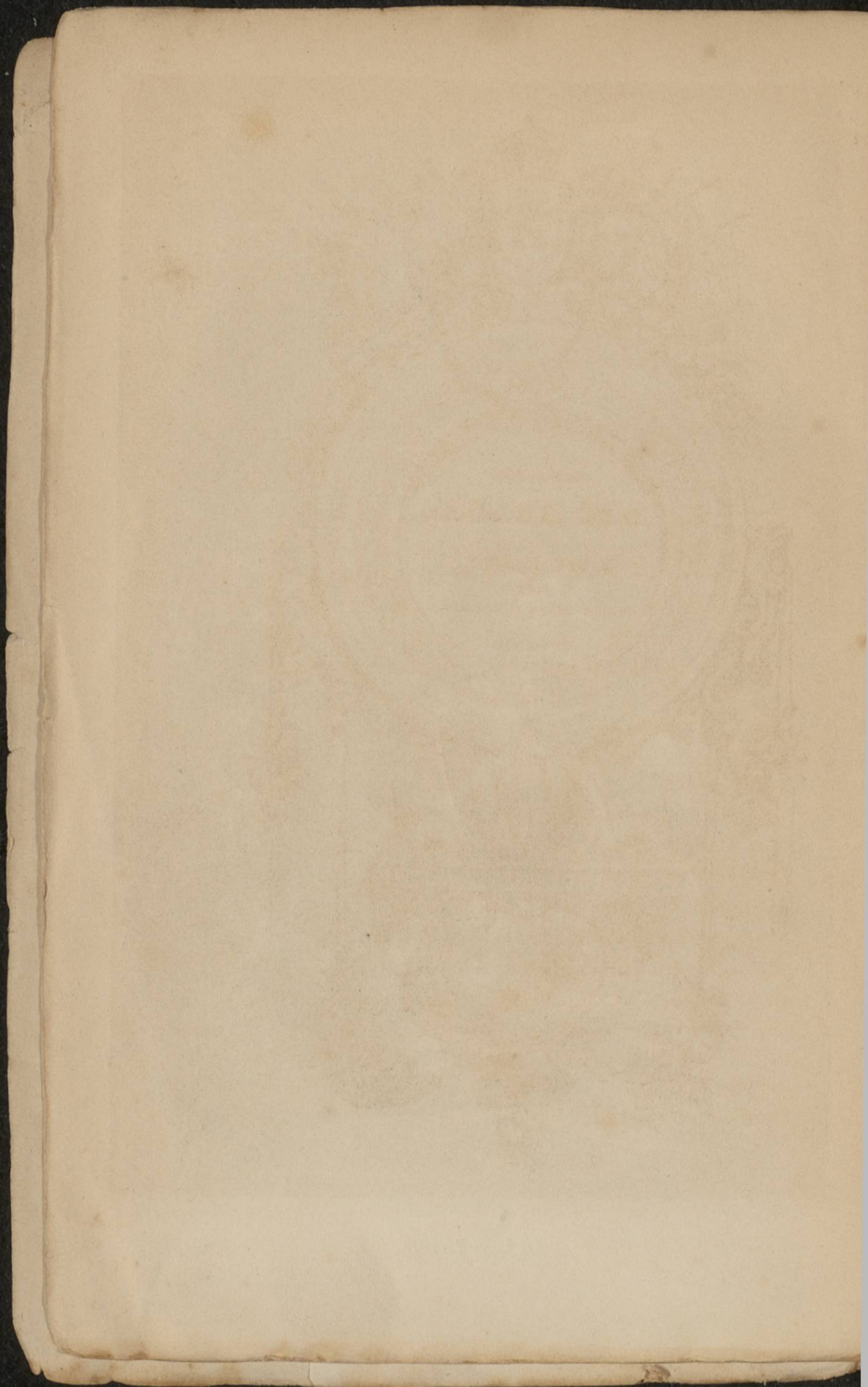
Mariage germanique.



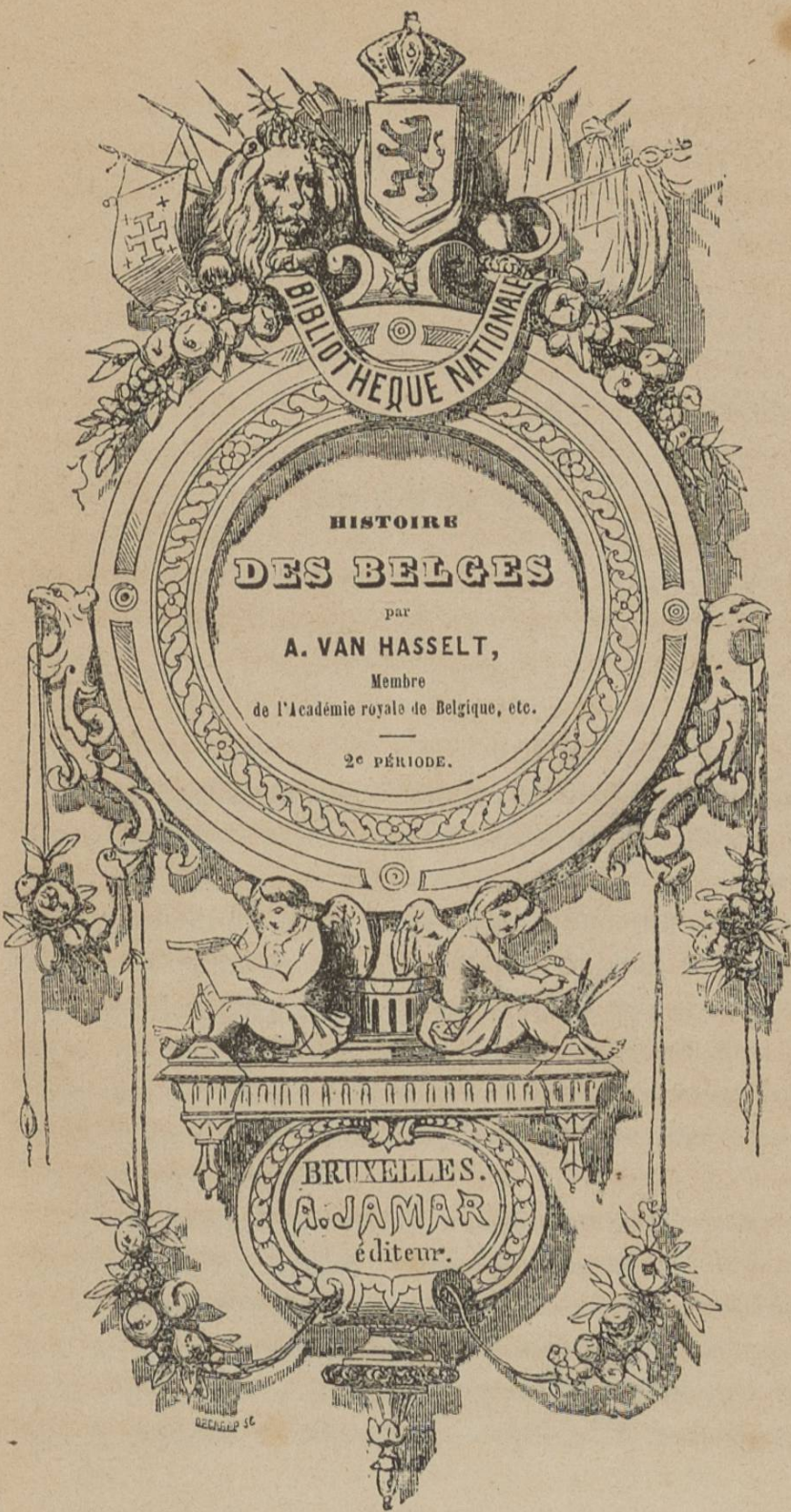


Les Frères d'armes.









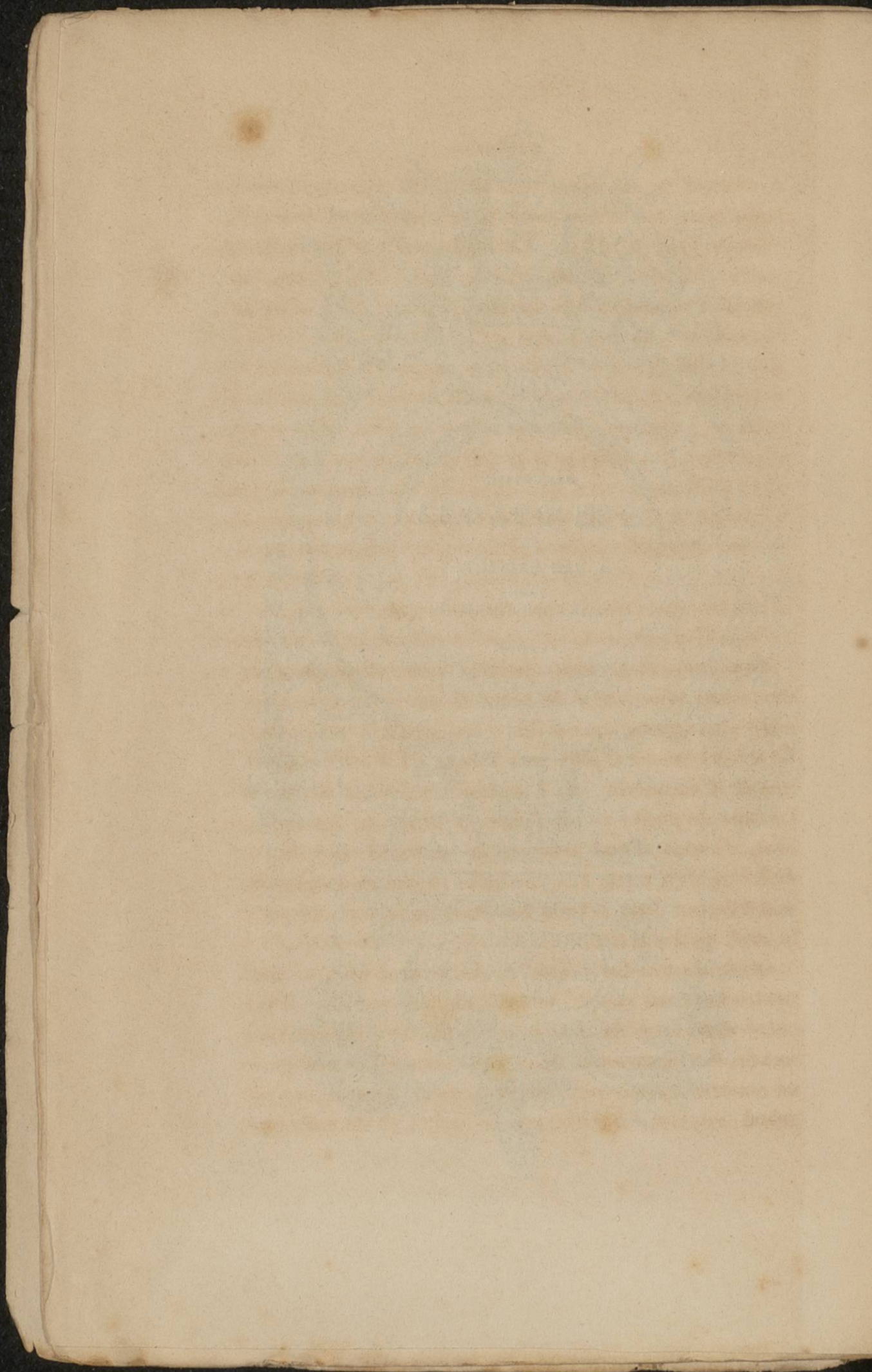
HISTOIRE  
**DES BELGES**

par  
**A. VAN HASSELT,**  
Membre  
de l'Académie royale de Belgique, etc.

2<sup>e</sup> PÉRIODE.

BRUXELLES.  
**A. JAMAR**  
éditeur.







## PRÉFACE.

---

Deux années se sont écoulées entre la publication de la première partie de notre *Histoire des Belges*, et celle du volume qu'on livre aujourd'hui au public. Ce retard est dû à plusieurs causes qu'il est peut-être inutile d'énumérer ici. Toutefois, s'il était permis à l'auteur de parler de lui-même, il dirait que ces causes sont, d'abord, l'état précaire de sa santé, ensuite, la difficulté qu'il a eue à se procurer plusieurs documents scientifiques dont l'étude lui était indispensable pour le sujet qu'il a traité.

Quelques-uns trouveront probablement que, se bornant à faire un simple résumé de nos annales, il est entré dans trop de détails en exposant l'organisation sociale des Germains. Mais ces détails lui ont paru nécessaires, parce qu'ils doivent servir à expliquer un grand nombre d'institutions, d'usages et de faits que

\*



nous rencontrerons plus tard dans notre histoire à l'époque du moyen âge. En outre, ils ont pour objet de faire mieux comprendre la différence de caractère qui distingue la société germanique de celle des Celtes. Et puis, n'est-ce pas là une matière faite pour solliciter vivement la curiosité? Car, il faut bien le dire, malgré les nombreux travaux dont elle a déjà été l'objet, elle présente encore bien des parties couvertes d'ombre par les notions incomplètes et souvent erronées que nous en ont laissées les Grecs et les Latins, et toutes les questions qui s'y rattachent sont loin encore d'être suffisamment éclaircies. L'auteur s'estimerait heureux s'il avait réussi à jeter çà et là quelque lumière sur ces obscurités.

Les écrivains qui se sont occupés de l'histoire générale de Belgique ont unanimement confondu l'élément celtique, dont nous croyons que notre pays était exclusivement peuplé au moment de la conquête romaine, avec l'élément germanique qui n'a commencé à y pénétrer que durant les expéditions de César sur notre territoire. MM. Dewez, Desmet, Moke, Coomans, Schayes et Dumont, tous initiés cependant aux lettres classiques, voient dans la composition de la population belge à cette époque, un mélange de ces deux nationalités, dont les limites réelles nous paraissent aujourd'hui définitivement fixées par les récents travaux de Zeuss, Duncker, Leo, Grimm, Müller, Dieffenbach et tant d'autres. Après les historiens belges que nous venons de mentionner, nous ne citerons aucune des nombreuses compilations qui ont versé dans le même système; car elles ne sont en grande partie que des travaux de la deuxième ou de la troisième main. Quant à l'évidente



erreur que quelques auteurs grecs ont commise en appliquant à la Germanie la dénomination de Κελτική ou de Γαλατία et aux Germains celle de Κελτοί ou de Γαλάται, elle constitue une naïveté géographique dont nous n'avons pas cru devoir nous occuper ; la science, d'ailleurs, en a fait justice depuis longtemps <sup>1</sup>.

L'auteur, en se mettant en opposition avec ses devanciers, n'a pas établi un système créé par lui. Il s'est borné à étudier les textes à la suite des grands maîtres de la science allemande, et il est arrivé aux conclusions qu'il a émises dans son livre. Il est heureux de pouvoir ajouter qu'il s'est rencontré dans la même route avec son honorable collègue, M. Roulez, qui, dans un récent travail, lu à l'Académie Royale <sup>1</sup>, a examiné la question de la nationalité belge au moment de l'arrivée des Romains sur notre sol, avec l'érudition et la conscience par lesquelles se distinguent tous les travaux de ce savant.

Bruxelles, 25 avril 1851.

A. V. H.

<sup>1</sup> ZEUSS, *Die Deutschen und die Nachbarstämme*, p. 62 seqq.; UKERT, *Geographie*, t. II, 2<sup>e</sup> partie, p. 84 seqq. et 194 seqq.; t. III, 1<sup>re</sup> partie, p. 79 seqq; MANNERT, *Geographie*, t. III, p. 12 seqq., etc., etc.

<sup>2</sup> *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XVII, p. 151 seqq.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



# HISTOIRE DES BELGES.

---

## DEUXIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LA CONQUÊTE ROMAINE JUSQU'A L'INVASION  
DES FRANKS.

---

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

Les Belges au moment de la conquête. Les Germains.

---

La république romaine avait atteint l'apogée de sa splendeur. Ses armes victorieuses avaient détruit les derniers restes de la puissance carthaginoise, et réduit en provinces la Grèce, la Syrie et une partie de l'Asie Mineure. Elles avaient aussi soumis l'Espagne, et dominaient dans la zone maritime de la Gaule méridionale. La région centrale et septentrionale du territoire de la grande Celtique devait à son tour succomber sous leur force.

Avant l'explosion de la deuxième guerre punique (l'an 218 avant Jésus-Christ), les Romains ne possédaient



encore que des notions vagues sur la Gaule proprement dite <sup>1</sup>. Dans le cours de la lutte acharnée qu'ils eurent à soutenir contre Carthage, ils entrèrent directement en contact avec cette vaste contrée, par leur alliance avec les Phocéens de Marseille, ennemis et rivaux constants des Carthaginois <sup>2</sup>. Mais à peine si le consul Publius Cornelius Scipion put obtenir des Marseillais quelque renseignement, même sur les villes les plus voisines, Narbonne et Corbillon <sup>3</sup>. Toutefois, avant la fin de la deuxième période des guerres puniques, qui se termina l'an 201, les Romains avaient reconnu toute la lisière maritime qui s'étend entre les Alpes et les Pyrénées. Peu à peu ils s'y établirent, y fondèrent des colonies <sup>4</sup>, construisirent quelques villes <sup>5</sup>; et, — après avoir battu les Arvernes cantonnés entre les bouches de la Durance et la Loire supérieure <sup>6</sup>, brisé les Allobroges établis dans le triangle formé par le Rhône et l'Isère <sup>7</sup>, et conclu des traités avec les débris des Belgs Tectosages et Arécomices <sup>8</sup>, campés entre la Garonne, le Tarn, les Cévennes et le Rhône, — ils érigèrent la Narbonnaise en province romaine (l'an 119 avant Jésus-Christ <sup>9</sup>). Elle touchait d'un côté aux contre-forts occidentaux des Alpes, et de l'autre aux Pyrénées, et avait pour limites au sud la Méditerranée, et au nord une ligne qui, partant des Pyrénées, longeait la Garonne, le Tarn, suivait la chaîne des Cévennes et remontait le cours de la Drôme <sup>10</sup>.

Depuis l'établissement des Romains dans la Gaule jusqu'au moment où César entreprit la conquête de toute

<sup>1</sup> POLYBII lib. III, cap. 38. — <sup>2</sup> POLYB. cap. 95. — <sup>3</sup> POLYB. apud STRABON. lib. IV, p. 345, t. I, ed. Amstelodam. 1652. — <sup>4</sup> VELLEJI PATERCULI lib. I, cap. 15, §§ 4 et 5. — <sup>5</sup> PLINI lib. III, cap. 4. — <sup>6</sup> EUTROPII lib. IV, cap. 22; VELLEJI PATERCULI lib. II, cap. 40, § 2; ANNÆI FLORI lib. III, cap. 2, § 4; PAULI OROSII lib. V, cap. 14. — <sup>7</sup> VELLEJI PATERCULI *loc. cit.*; PAUL. OROSII lib. V, cap. 13. — <sup>8</sup> DION. CASS. *Fragm. Peirescan.* XCVII. — <sup>9</sup> EUTROPII lib. IV, cap. 23. — <sup>10</sup> MANNERT, *Geographie der Griechen und Roemer*, t. II, part. I, p. 53 seqq. Cf. STRABON. lib. IV, p. 322; PTOLEMÆI lib. II, cap. 7.



cette contrée, leur puissance resta limitée au territoire de la Narbonnaise. Leur autorité s'y était surtout affermie depuis que, — la grande migration des Teutons ayant franchi (l'an 106 avant Jésus-Christ) le Rhin supérieur et pénétré dans la province, — les Belgs Tectosages avaient profité de cette diversion pour se révolter contre l'oppression latine et pour se voir définitivement écrasés dans la ville de Toulouse, leur capitale <sup>1</sup>. Mais, l'an 58 avant notre ère, César, l'un des triumvirs qui gouvernaient la république romaine, se fit investir pour cinq ans du gouvernement de la Narbonnaise, moins pour céder le terrain à ses collègues, Crassus et Pompée, et parce qu'il désespérait de triompher dans la lutte d'ambition engagée entre eux et lui, que pour amasser dans cette province des trésors destinés à lui assurer des créatures et pour s'attacher les soldats de son armée par le lien des victoires et des dangers communs <sup>2</sup>. Ces projets ne pouvaient s'accomplir autrement que par le système de conquêtes que ce capitaine y organisa.

A l'époque où il s'achemina vers nos provinces, la Belgique constituait la troisième partie de la Gaule, et elle avait pour limites au nord et à l'est le cours du Rhin, à l'ouest l'Océan, et au sud la Seine, la Marne et les escarpements des Vosges <sup>3</sup>. D'après César <sup>4</sup>, cette contrée était occupée par dix-sept groupes de nations ou tribus principales, savoir : les Rémois, dont le nom a survécu dans celui du district de Reims <sup>5</sup>; les Suessions, qui ont laissé le leur au pays de Soissons <sup>6</sup>; les Bellovaques, que d'autres veulent appeler Belgovaques <sup>7</sup> et qui étaient cantonnés

<sup>1</sup> DION. CASS. *Fragment. Peiresc.* XCVII. Cf. JUSTINI lib. XXXII, cap. 3; STRABON. lib. IV, tom. I, p. 540. — <sup>2</sup> PLUTARCH *in Vitâ Cæsaris*, cap. 53; SÆTON. *in Vitâ Cæsaris*, cap. 47 et 54. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 4; STRABON. lib. IV, t. I, p. 520 seqq.; PTOLEMÆI lib. II, cap. 9. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 4; lib. V, cap. 3; lib. VI, cap. 52. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 5. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 12. — <sup>7</sup> HERMAN MÜLLER, *die Marken des Vaterlandes*, t. I, p. 52.



dans le Beauvoisis <sup>1</sup>; les Véromandues, à qui le Vermandois prit sa dénomination <sup>2</sup>; les Atrébates, qui les continuaient vers le nord-ouest et à qui le canton d'Arras a emprunté la sienne <sup>3</sup>; les Vélocasses, qui étaient échelonnés sur la Seine inférieure et dont Rouen était la capitale <sup>4</sup>; les Calètes, qui les touchaient du côté de l'ouest et qui s'étendaient sur la côte maritime entre l'embouchure de ce fleuve et celle de la Somme <sup>5</sup>; les Ambianes, qui longeaient la côte vers le nord et se développaient sur le territoire d'Amiens <sup>6</sup>; les Morins, qui les avoisinaient du côté du septentrion et qui occupaient le Boulonais, d'où ils se prolongeaient jusque vers l'embouchure de l'Escaut <sup>7</sup>; les Ménapiens, qui se déployaient sur le territoire situé entre la Meuse et le Rhin inférieur jusqu'au pays de Juliers <sup>8</sup>; les Éburons, qui étaient disposés au sud des Ménapiens sur les deux rives de la Meuse, bien que la plus grande partie de leur nation fût établie, entre ce fleuve et le Rhin, sur le territoire correspondant à celui d'une partie de la province de Liège et de celle de Limbourg <sup>9</sup>; les Aduatuques, qui côtoyaient les Éburons vers l'ouest et les avaient pour tributaires <sup>10</sup>; les Nerviens, dont le territoire avait pour limites celui des Aduatuques au nord-est, celui des Morins, des Atrébates et des Ambianes à l'ouest, celui des Véromandues au sud, et celui des Trévires et de leurs clients au sud-est <sup>11</sup>; les Trévires, qui, s'appuyant du côté de l'orient au Rhin <sup>12</sup>, et du côté de l'occident aux Rémois, dont ils étaient séparés par la Meuse supérieure <sup>13</sup>, tenaient ainsi la majeure partie de la vaste forêt des Ar-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 43. — <sup>2</sup> PTOLEMÆI lib. II, cap. 9. — <sup>3</sup> PTOLEM. *ibid.* — <sup>4</sup> PTOLEM. *ib.* — <sup>5</sup> PTOLEM. *ib.* — <sup>6</sup> PTOLEM. *ib.* — <sup>7</sup> PTOLEM. *ib.*; STRABON. lib. IV, p. 352. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 4; STRABON. *loc. cit.*; MANNERT, *Geographie*, t. II, partie I, p. 201. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 24, et lib. VI, cap. 5 et 32. — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 27 et 38. Cf. ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 214. — <sup>11</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 45 et 46; STRABON. lib. IV, p. 352. — <sup>12</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 44; STRABON. *loc. cit.* — <sup>13</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 3.



dennes; les Pœmanes, dont le nom, changé plus tard en celui de Falmènes, a servi à dénommer la Famenne actuelle <sup>1</sup>; les Condruses, d'après lesquels on a appelé Condroz le territoire qu'ils occupaient sur la rive droite de la Meuse <sup>2</sup>; les Ségniens, qui étaient leurs voisins, et qui étaient probablement campés non loin du point de jonction de l'Ourthe et de l'Amblève <sup>3</sup>, où leur nom s'est conservé dans celui du village de Sougnez; et enfin les Cærèses, dont le nom signifie très-probablement *amis* ou *alliés* <sup>4</sup>, et auxquels on assigne les hauteurs de Prum, près de l'III supérieur <sup>5</sup>. Ces quatre dernières tribus étaient intercalées entre les Trévires et les Éburons <sup>6</sup>; les Pœmanes touchaient aux Trévires vers le sud, et s'appuyaient à l'est sur l'Ourthe supérieure et moyenne; les Ségniens et les Condruses confinaient aux précédents à l'ouest et au nord-ouest, et, flanqués par l'Ourthe et par la Meuse, étaient adossés du côté du nord aux Éburons; les Cærèses tenaient les plateaux qui s'élevaient à l'est des Pœmanes, et se trouvaient enchâssés, du côté de l'orient et du midi, dans les terres des Trévires.

Outre ces tribus, César en mentionne accidentellement quelques autres qui, en raison du peu d'importance qu'il leur a lui-même donné, semblent n'avoir constitué que d'insignifiantes peuplades; ce sont : les Ambivarites, sur la position géographique desquels nous ne possédons aucune indication précise <sup>7</sup>, et les Centrons, les Grudes, les Lévaques, les Pleumoxiens et les Geiduns, qui dépendaient des

<sup>1</sup> ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 243. Cf. DIEFFENBACH, *Celtica*, t. I, p. 480. — <sup>2</sup> ZEUSS, *loc. cit.* — <sup>3</sup> CÆSAR (lib. VI, cap. 52) dit que les Ségniens et les Pœmanes étaient voisins des Éburons; mais il nomme d'abord les Ségniens, ce qui nous semble autoriser à croire qu'ils étaient cantonnés au nord des Pœmanes. — <sup>4</sup> DIEFFENBACH, *Celtica*, t. I, p. 402. — <sup>5</sup> ZEUSS, *loc. cit.*; HONTHEIM, *Histor. Treviror. diplomat.*, tom. I, pag. 60; WILTHEIM, *Luxemburg. Roman.*, pag. 57 seqq. — <sup>6</sup> CÆSAR, lib. II, cap. 4, et lib. VI, cap. 52. — <sup>7</sup> CÆSAR, lib. IV, cap. 9. Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 480.



Nerviens <sup>1</sup>, et qui les avoisinaient probablement du côté du nord <sup>2</sup>.

Ces différents peuples, César les désigne communément sous le nom de Gaulois <sup>3</sup>. Cependant cet écrivain, et, après lui, plusieurs autres historiens de l'antiquité, donnent aussi parfois à quelques-unes d'entre elles le nom de Germains, comme si elles étaient issues de la famille nationale qui fut connue depuis sous cette dénomination <sup>4</sup>. Ce sont notamment : les Éburons, les Cærèses, les Ségniens, les Pœmanes, les Condruses, les Trévires, les Nerviens et les Aduatuques <sup>5</sup>. Mais évidemment, il faut prendre ici cette dénomination dans son acception la plus restreinte et la limiter aux restes des anciens clans celtiques, qui, après avoir débordé du bassin de la Gaule et s'être répandus sur la rive droite du Rhin <sup>6</sup>, avaient été forcés de rétrograder peu à peu sous la pression des hordes teutoniques, et de rentrer, en véritables conquérants et comme un peuple étranger <sup>7</sup>, dans les limites de leur territoire primitif, où ils adoptèrent le nom nouveau que le vainqueur des Gaules leur attribue par intervalles. Car César lui-même nous fournit un grand nombre d'indications d'où il résulte clairement qu'à l'époque où il descendit dans nos contrées, aucun élément germanique proprement dit n'avait altéré l'élément celtique qui constituait la nation belge. D'abord, ainsi que nous venons de le dire, il leur donne constamment la dénomination de *Galli*; ensuite, il ne cesse de nous

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 59. — <sup>2</sup> ZEUSS, lib. laud., p. 243. L'excellente carte de la Gaule que VON SPRUNER vient de publier dans son *Atlas antiquus*, place les Lévaques sur le territoire correspondant au pays de Waes, et dispose les Grudes et les Geiduns dans la Flandre maritime, ceux-ci près de l'embouchure de l'Escaut, ceux-là un peu plus au sud-ouest. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 12; lib. III, cap. 28; lib. IV, cap. 5 et 43; lib. V, cap. 3. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 4; TACITI *German.* cap. 2 et 28; APPIANI *de Rebus Gallicis, Excerpt.* I, § 4. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 3 et 4; lib. VI, cap. 32; TACITI *German.* cap. 28; STRABON. lib. IV, p. 352. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 24; TACITI *German. loc. cit.* Voir ci-dessus, t. I, p. 109 et 151 seqq. — <sup>7</sup> TACITI *German.* cap. 2. Voir ci-dessus, t. I, p. 21.



les représenter comme les ennemis acharnés des véritables Germains, qu'ils s'efforcent de contenir derrière la limite du Rhin <sup>1</sup>; enfin, les noms de leurs différentes tribus, de même que ceux de leurs chefs et des localités qu'il mentionne sur le territoire qu'ils occupaient, appartiennent manifestement au dialecte kimrique de la langue des Celtes <sup>2</sup>. Que si maintenant nous nous attachons à examiner en détail chacune de ces peuplades en particulier, nous devons nécessairement conclure — des termes vagues dans lesquels Tacite parle des prétentions que les Trévires avaient à une origine germanique <sup>3</sup>, des usages essentiellement gaulois que César nous signale chez eux <sup>4</sup>, et de la distinction positive qu'établit entre eux et les populations transrhénanes Pline <sup>5</sup>, qui avait été en position de recueillir à ce sujet des notions exactes sur les lieux mêmes dans l'armée de Drusus, — qu'il ne peut rester aucun doute sur le caractère celtique de cette tribu et de ses clients <sup>6</sup>. Les Nerviens doivent évidemment avoir appartenu à la même souche nationale; sinon, il serait impossible de trouver un sens logique aux expressions *Gallus inter Gallos*, que César emploie en parlant de l'esclave du Nervien Vertico qu'il envoya au camp de Cicéron, établi au milieu du territoire de ce clan, pour lui annoncer la prochaine arrivée d'une armée de secours <sup>7</sup>. Quant aux Éburons, leur chef, Ambiorig, leur donne et se donne lui-même si formellement la qualité de Gaulois, qu'il ne peut rester aucune incertitude au sujet de leur nationalité réelle <sup>8</sup>. Enfin, la tradition d'après laquelle César fait des-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 4; lib. II, cap. 4; lib. IV, cap. 4 et 6. — <sup>2</sup> Cf. DIEFFENBACH, *Celtica*, t. I, II et III, passim; ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 494. — <sup>3</sup> TACITI *German.* cap. 28. Cf. *Histor.* lib. IV, cap. 73. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 56. Cf. lib. IV, cap. 3. — <sup>5</sup> PLINI lib. IV, cap. 34. — <sup>6</sup> Cf. CÆSAR. lib. IV, cap. 3. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 45, 48 et 49. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 27. Cf. lib. IV, cap. 3.



endre les Aduatuques d'une bande de six mille Cimbres et Teutons, qui s'étaient arrêtés sur la rive gauche du Rhin pour garder les bagages de leur nation lorsque celle-ci s'avança vers la province romaine et vers l'Italie <sup>1</sup>, cette tradition on ne saurait la regarder raisonnablement que comme une fable. Car la marche de ces peuples, — poussés du nord au sud de l'Europe sous la double pression qu'exercèrent sur eux, du côté du nord-est, le grand mouvement des Sarmates <sup>2</sup>, et, du côté du nord-ouest, l'inondation de la Péninsule cimbrique par les eaux de mer <sup>3</sup>, — eut lieu vers l'an 115 avant notre ère <sup>4</sup>. Leur route la plus directe était par le centre de l'Allemagne, et l'on ne comprend guère comment ils ont pu apparaître sur la rive gauche du Rhin inférieur. Car ce ne fut qu'après avoir essayé de forcer les gorges des Alpes Noriques qu'ils se rabattirent brusquement sur la Gaule <sup>5</sup>. Mais n'oublions pas que ce fut pour se heurter contre les Helvètes <sup>6</sup>, et, par conséquent, pour forcer la partie supérieure du Rhin. Aussi les tribus gauloises qui habitaient cette région se vantaient encore, à l'époque de César, de les avoir rejetés hors de leurs frontières déjà entamées <sup>7</sup>. Nous n'ajouterons pas qu'après avoir conclu, l'an 106 avant notre ère, avec les Belgs Tectosages, cantonnés sur le golfe de Lyon, une alliance que les Romains réussirent à rompre <sup>8</sup>, les Teutons furent anéantis, quatre années après, par Marius, dans la vallée du Cœnus, non loin d'Aix en Pro-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 29. — <sup>2</sup> MANNERT, *Geographie*, t. III, p. 26. Cf. NIEBUHR, *Roemische Geschichte*, t. II, p. 588, et *Kleine historische und philologische Schriften*, t. I, p. 585. — <sup>3</sup> ANNÆI FLORII *Epitom.* lib. III, cap. 5; STRABON. lib. VII, p. 553. — <sup>4</sup> EUTROPII lib. IV, cap. 25; TACITI *German.* cap. 57; AURELIJ VICTOR. *de Viris illustribus*, cap. 67; VELLEJ PATERCULI lib. II, cap. 8 et 12; APPIAN. *de Rebus Gallicis*, Fragment. I, § 5, et Fragment. XII, Excerpt. 12 *de Legationibus*; PLUTARCH. *in Vitâ Marii*, cap. 41. — <sup>5</sup> APPIAN. *loc. cit.* — <sup>6</sup> STRABON. lib. VII, p. 557; TIT. LIV. *Epitom.* lib. LXIII-LXIX. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 77. Cf. lib. II, cap. 4. — <sup>8</sup> DION. CASS. *Fragment. Peiresc.* XCVII.



vence, et les Cimbres sur l'Adige, dans la Lombardie <sup>1</sup>.

La tradition par laquelle César justifie l'origine germanique des Aduatuques n'est donc pas historiquement établie. Mais, en admettant même que cette bande de six mille Cimbres et Teutons soit réellement descendue sur la rive gauche du Rhin inférieur, on se demande s'il est possible que cette poignée de soldats ait pu former, en moins de cinquante-deux ans, une tribu aussi puissante que celle des Aduatuques, qui fournirent à eux seuls vingt-neuf mille combattants à la première coalition des Belges contre César <sup>2</sup>, et qui placèrent plus tard plus de cinquante-trois mille hommes dans leur forteresse pour la défendre contre les Romains <sup>3</sup>. Cette légende ne résiste donc à aucune espèce d'examen, et nous la croyons simplement fondée sur quelque souvenir vague et affaibli des tentatives entreprises sur le Rhin supérieur par les hordes germaniques des Cimbres et des Teutons.

L'homogénéité celtique des Belges à l'époque de la conquête romaine est donc entièrement hors de doute <sup>4</sup>.

Mais le moment approchait où cette nationalité allait disparaître en partie sous les flots d'une double invasion, celle des Romains qui s'avançaient du côté du sud avec leurs armes et leur civilisation, et celle des Germains qui, échelonnés sur la rive droite du Rhin inférieur, lançaient depuis longtemps leurs flèches au delà de ce fleuve, en attendant qu'ils pussent songer à le franchir eux-mêmes et à s'établir dans la Gaule.

Cette dernière nation, dont le nom fut introduit pour la

+ la  
Germanie

<sup>1</sup> PLUTARCH. in *Vita Marii*, cap. 17-29; OROSIUS lib. V, cap. 16.— <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 4.— <sup>3</sup> CÆSAR. *ib.*, cap. 55.— <sup>4</sup> LEO, *Malbergsche Glosse*, fascic. 4, p. 59 seqq.; DUNCKER, *Origin. Germanic.*, p. 400 seqq.; DIEFFENBACH, *Celtica*, t. II, p. 68-83; ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 59 et 189-194; HERMANN MÜLLER, *die Marken des Vaterlandes*, p. 50-67 et 153. Les arguments produits par ces écrivains ont été récemment résumés par notre savant collègue, M. Roulez. Voy. *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XVII, p. 454 seqq.



première fois dans l'histoire par César <sup>1</sup>, et qui constituait un autre embranchement asiatique, avait envahi l'Europe après la grande migration des Celtes, à une époque que l'obscurité des annales des peuples anciens ne nous permet pas de déterminer d'une manière précise. Longtemps inconnue au monde hellénique, dont les poètes ne soupçonnaient, dans le nord-est et dans le centre de notre continent, que la famille fabuleuse des Hyperboréens <sup>2</sup>, et dont le premier historien n'y entrevit que les descendants de ces Scythes <sup>3</sup> qui se vantaient d'être la race la plus antique de la terre <sup>4</sup>, elle resta un mystère pour tout le midi de l'Europe jusqu'au moment où Pythéas visita les côtes de la Baltique, et y reconnut la tribu des Teutons et celle des Guthons, connus depuis sous le nom de Juthes <sup>5</sup>. Vers le même temps, Aristote mentionne la forêt d'Hercynie, et fait un pas de plus qu'Hérodote vers le Danube supérieur <sup>6</sup>. Les montagnes hercyniennes sont citées un peu plus tard par Ératosthènes <sup>7</sup> et par Apollonius de Rhodes <sup>8</sup>. Mais là se bornèrent longtemps les notions que les anciens possédaient sur le territoire et sur les peuples de la Germanie; car l'historien Polybe, qui accompagna, l'an 218 avant notre ère, le consul romain Scipion à Marseille, nous assure qu'à cette époque tout le pays compris entre le fleuve de Narbonne, c'est-à-dire l'Aude <sup>9</sup>, et le Danube, était encore totalement inconnu <sup>10</sup>.

<sup>1</sup> On a déjà cru déchiffrer ce nom sur l'un des marbres capitolins, où se trouve relatée la victoire que le consul Claudius Marcellus remporta sur les Celtes transpadans, l'an 222 avant notre ère. Mais, en nous basant sur un texte de Polybe (lib. II, cap. 34 et 35), nous croyons qu'au lieu de *Germaneis* il faut y lire *Gæsa-teis*. Cf. GRÆVII *Thesaur. Antiquitat. Romanar.* t. II, p. 227. — <sup>2</sup> CALLIMACHI *Hymn. in Delum*, v. 280; PINDARI *Olympic.*, od. III, v. 25; *Pythic.*, od. X, v. 46, et *Isthmic.*, od. VI, v. 34; APOLLONII RHODII *Argonautic.* lib. IV, v. 614. — <sup>3</sup> HERODOTI *Historiar.* lib. IV, passim. — <sup>4</sup> JUSTINI *Historiar.* lib. II, cap. 4 et 5. — <sup>5</sup> PLINII lib. XXXVI, cap. 3. — <sup>6</sup> HERODOTI lib. II, cap. 34; ARISTOTELIS *Meteorolog.* lib. I, cap. 45. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 24. — <sup>8</sup> APOLLONII RHODII lib. IV, v. 65. — <sup>9</sup> UKERT, *Geograph.*, t. II, part. II, p. 123. — <sup>10</sup> POLYBII *Historiar.* lib. III, cap. 38.



Mais, lorsque, vers l'an 115 avant Jésus-Christ, les hordes des Cimbres et des Teutons parurent tout à coup au pied des Alpes Noriques <sup>1</sup>, et défirent l'armée du consul Cnejus Carbo <sup>2</sup>, le monde septentrional s'ouvrit à l'antiquité classique, et Rome y entrevit tout un groupe de peuples dans lesquels plusieurs prodiges surnaturels lui révélèrent, en même temps, des ennemis redoutables <sup>3</sup>. Ces peuples étaient ceux qui furent compris plus tard sous la dénomination générale de Germains.

D'après Tacite, qui nous paraît ici se faire l'écho de quelque ancienne tradition septentrionale, ce nom nouveau fut d'abord adopté par l'une des tribus celtiques, qui, après avoir autrefois émigré au delà du Rhin, et qui, refoulées sur la rive gauche de ce fleuve par la pression que les hordes du Nord opérèrent, un siècle avant notre ère, sur les populations du centre de la Germanie, étaient venues s'établir sur la partie du territoire de la Belgique, où plus tard se cantonnèrent les Tongrois. De cette tribu il passa et les Romains l'étendirent par degrés à tous les clans de la race teutonique <sup>4</sup>. Soit qu'il ait été inventé par le vainqueur, soit qu'il l'ait été par le vaincu <sup>5</sup>, il doit, selon les paroles de Tacite, son origine à l'idée d'imposer par la terreur, ou à l'idée passive de la crainte <sup>6</sup>. Il faut, par conséquent, qu'il indique, par les éléments dont il se compose, la raison qui a pu donner lieu à ce sentiment. Aussi, se plaçant à ce point de vue, quelques-uns prétendent qu'il veut dire

<sup>1</sup> STRABON. lib. V, p. 390, et lib. VII, p. 537. — <sup>2</sup> TITI LIVII *Epitom.* lib. LXIII; APPIANI lib. IV *de Rebus Gallicis*, Fragment. XIII. — <sup>3</sup> PLINII lib. II, cap. 58, et lib. XVI, cap. 57; JULII OBSEQUENTIS *de Prodigis libell.*, cap. 42 et 45. — <sup>4</sup> TACITI *German.* cap. 2. Cf. DION. CASS. lib. LIII, cap. 12. — <sup>5</sup> Quelques éditeurs de Tacite, tels que Rupert, etc., pensent que, dans le passage de cet écrivain que nous venons de citer, il faut lire : *primùm à victore ob metum... invento nomine*. D'autres, tels qu'Oberlin, etc., lisent : *primùm à victo*, leçon que Grimm adopte aussi. (Cf. JACOB GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. II, p. 786.) Adelong lit : *à victis*. (Cf. *Älteste Geschichte der Deutschen*, p. 143.) — <sup>6</sup> TACIT. *loc. cit.*



*hommes de guerre* <sup>1</sup>, comme si, revêtu de cette signification, il eût suffi pour effrayer les populations celto-belges, dont l'organisation et l'esprit militaires étaient si puissamment développés par les luttes continuelles qu'elles soutenaient contre les hordes cantonnées au delà du bas Rhin <sup>2</sup>. D'autres, s'éloignant de la route indiquée par Tacite, veulent le retrouver dans le mot latin *germani*, frères, et continuent l'erreur des premiers géographes grecs, qui, après avoir peuplé de Celtes tout le nord et le centre de l'Europe, induisirent naturellement les générations postérieures à établir une équivoque fraternité de race entre cette nation et les hordes septentrionales que Marius combattit sur l'Adige <sup>3</sup>. Il en est qui le font descendre du mot teutonique *Arimanni*, *Herimanni*, *optimates*, citoyens *optimo jure* <sup>4</sup>, voire même du persan *Dsjerman*, hôte <sup>5</sup>. Ce qui est certain, c'est que ce nom n'appartient point à l'idiome teutonique, et qu'il doit avoir ses racines dans la langue des Celtes <sup>6</sup>. Partant de là, Grimm se range à l'opinion de l'historien Leo, et le déduit du mot celtique *Gairmeanna*, *cris* <sup>7</sup>. German signifiait ainsi *crieur*, et ce nom serait une allusion au bruit redoutable avec lequel les Teutons chantaient le bardit avant le combat, en plaçant leurs boucliers devant leurs bouches pour doubler la force de la voix par la répercussion <sup>8</sup>. Cette explication nous paraîtrait satisfaisante, s'il était possible d'admettre que les Celtes, habitués eux-mêmes à marcher au-devant de l'ennemi en poussant des cris effroyables <sup>9</sup>, se soient laissé imposer par cet usage

<sup>1</sup> En le déduisant erronément des mots teutoniques *wer*, *ger*, guerre, et *man*, homme. — <sup>2</sup> CÉSAR. lib. I, cap. 4, et lib. VIII, cap. 45. — <sup>3</sup> PLUTARCH. *in Vita Marii*, cap. 25; STRABON. lib. IV, p. 555 seqq., et lib. VII, p. 529 seqq. Cf. HERMANN MÜLLER, *die Marken des Vaterlandes*, p. 250 seqq. — <sup>4</sup> SAVIGNY, *Geschichte des Roem. Rechts im Mittelalter*, t. I, p. 461. — <sup>5</sup> VON HAMMER, dans le recueil de KRUSE, *Archiv für alle Geschichte, Geographie und Alterthüm. der German. Völkerschaft.*, t. I, 2<sup>e</sup> cahier. — <sup>6</sup> GRIMM, lib. laud., p. 785 seqq. — <sup>7</sup> IDEM, *ib.*, p. 787. — <sup>8</sup> TACITI *German.* cap. 5. — <sup>9</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 60.



de leur vainqueur d'outre-Rhin, au point d'en faire l'élément d'une dénomination destinée à perpétuer parmi eux le sentiment de la crainte et de la terreur. Aussi, malgré le respect que nous professons pour l'illustre savant dont nous venons de reproduire l'opinion, nous croyons pouvoir attribuer au mot *Germanis* une signification plus conforme à l'idée que Tacite y attache. Nous pensons qu'il veut dire tout simplement *hommes aux longues lances* <sup>1</sup>. En effet, les Celtes n'employaient généralement que des armes de trait, outre l'épée et la lance ordinaire <sup>2</sup>. La lance longue leur était inconnue, et les Romains, qui la leur opposèrent dans la première lutte dont la Transpadane fut le théâtre, y durent une victoire qui prépara les succès décisifs de Marcellus <sup>3</sup>. Elle était, au contraire, en usage chez plusieurs peuples teutoniques, qui avaient l'habitude de garnir leur front de bataille d'une ligne de piquiers <sup>4</sup>. Elle l'était principalement chez les Suèves <sup>5</sup>, que César et Strabon nous montrent échelonnés le long d'une partie du Rhin <sup>6</sup>, et qui, après avoir promené longtemps leurs chariots nomades de la mer du Nord à la Vistule, et de la Baltique au centre de la Germanie <sup>7</sup>, avaient concouru sans doute à refouler sur la rive gauche du Rhin les clans celtiques que, d'après la légende de Tite-Live, Sigovèse avait autrefois conduits dans la forêt Hercynienne <sup>8</sup>. Le long voisinage où ces clans se trouvèrent avec ces hordes vagabondes et guerrières, et les luttes qui durent nécessairement s'ensuivre, les amenèrent naturellement à adopter cette arme nouvelle, qui

<sup>1</sup> Voir nos *Études historiques et archéologiques sur la Germania de Tacite*, dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 1849, t. VII, p. 50 et suiv. —

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 60 et 61. — <sup>3</sup> *Ibid.*, p. 148. — <sup>4</sup> TACITI *Annal.*, lib. II, cap. 44. — <sup>5</sup> « *Galli mataris, Suevi lanceis configunt.* » NONNII MARCELLI *de Propriet. sermonum*, voc. *Lancea*. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 3 et 49; STRABON. lib. IV, p. 552. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 54; CORNEL. NEPOS, apud PLINIUM, *Hist. Natur.*, lib. II, cap. 67; PTOLEMÆI *Geograph.* lib. II, cap. 40; TACIT. *German.* cap. 38, 45 et 48. — <sup>8</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 409, et t. II, p. 15.



plus tard porta si souvent l'épouvante et la mort dans les rangs des légions romaines, où l'usage n'en existait plus <sup>1</sup>. Aussi lorsque, repoussés vers le Rhin, ils reparurent presque en conquérants sur les frontières de leurs anciens frères de race, ils durent leur imposer en leur montrant ces piques énormes, et ils adoptèrent le nom d'*hommes aux longues lances*, qui leur fut donné par les peuplades effrayées au milieu desquelles ils vinrent s'établir <sup>2</sup>. Cette explication que nous croyons pouvoir donner au mot *Germanis*, est la seule qui nous semble à la fois se concilier avec le texte de Tacite et avec les probabilités de l'histoire. Du reste, nous ferons observer qu'elle a déjà été vaguement entrevue par Goldast et par Wachter <sup>3</sup>.

Le peuple à qui ce nom s'étendit par degrés occupait le territoire borné à l'ouest par le Rhin et par la mer du Nord, au sud par le Danube, à l'est par les monts Crapaks et par la Vistule, et au nord par la Baltique <sup>4</sup>. De même que les Celtes, il appartenait à la grande souche japhétique, et il était, ainsi que cette nation, sorti du nord-ouest de l'Asie, comme l'étude des affinités linguistiques l'a établi d'une manière irréfragable. Les anciens le regardaient comme aborigène et croyaient qu'il n'avait subi le mélange d'aucune autre race <sup>5</sup>. Cette opinion était fondée sur une antique légende qui faisait partie des traditions populaires des Germains. D'après cette légende, ils devaient leur ori-

<sup>1</sup> TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 64, et lib. II, cap. 14 et 21; *Historiar.* lib. II, cap. 88, et lib. V, cap. 48. — <sup>2</sup> Des mots celtiques *ger*, lance, et *man*, homme (ADELUNG, *Älteste Geschichte der Deutschen*, p. 146). Le premier de ces mots dérive du sanskrit *kr*, frapper, tuer (DIEFFENBACH, *Celtica*, t. I, p. 127), d'où le kymrique *gyr*, attaque (OWEN, *Dictionary of the welsh language*, voc. *Gyr*). Le second, qui est commun à la plupart des langues anciennes, descend du sanskrit *man*, penser, d'où *manu*, le penseur, l'homme (GRAFF, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. II, p. 752). — <sup>3</sup> WACHTER *Glossarium Germanicum*, voc. *Germani*. — <sup>4</sup> TACITI *German.* cap. 1 et 5; STRABON. lib. VII, p. 529 seqq.; POMPON. MELÆ lib. II, cap. 4 et 4; lib. III, cap. 5 et 6; PTOLEMÆI *Geograph.* lib. II, cap. 11. — <sup>5</sup> TACITI *German.* cap. 2.



gine au dieu Tuisco ou Mars <sup>1</sup>, qui, né lui-même de la Terre, avait donné le jour à Mannus (l'homme <sup>2</sup>), dont les trois fils furent les auteurs des trois principaux embranchements de la nation. C'étaient les Ingévones, ou les nobles <sup>3</sup>, qui occupaient les cantons voisins de la mer du Nord et de la Baltique, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle de la Vistule, y compris la péninsule cimbrique; les Herminones, ou les puissants <sup>4</sup>, qui s'étendaient sur les plateaux de l'Allemagne centrale et touchaient du côté du nord-ouest au territoire qu'on appela plus tard la Batavie, et du côté du sud-est à celui des Bastarnes et des Peucins, échelonnés sur le Danube inférieur; enfin les Istévones, ou les illustres <sup>5</sup>, qui étaient encastés entre les deux groupes précédents, depuis la Vistule jusqu'à l'Elbe <sup>6</sup>. Aux trois embranchements que nous venons d'énumérer, Pline en ajoute un quatrième, celui des Helleviones, ou habitants des rochers <sup>7</sup>, qui peuplaient la péninsule scandinave <sup>8</sup>. D'après le même écrivain, il y avait encore deux autres ramifications particulières, dont l'une, celle des Vindiles, ou des Vandales <sup>9</sup>, c'est-à-dire les nomades <sup>10</sup>, comprenait les Burgondes, les Varins, les Carins et les Guthons, et se déployait en partie le long des côtes de la Baltique dans le nord-est, et dont l'autre, celle des Bastarnes et des Peucins, tenait la rive septentrionale du bas Danube, et confinait aux Daces <sup>11</sup>. Mais l'introduction de la première de ces deux branches dans la géographie ancienne a été attribuée à une confusion de noms, celui des Vandales ayant une signi-

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 2; ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 72, note; GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 178 seqq. — <sup>2</sup> GRIMM, *lib. laud.*, t. I, p. 319. — <sup>3</sup> ZEUSS, *lib. laud.*, p. 75. — <sup>4</sup> IDEM, *ib.*, p. 75. — <sup>5</sup> IDEM, *ib.*, p. 73. — <sup>6</sup> TACIT. *loc. cit.*; PLINII *lib. IV*, cap. 44. Cf. ZEUSS, *lib. laud.*, p. 70-82. — <sup>7</sup> ZEUSS, *ibid.*, p. 77; GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. II, p. 751. — <sup>8</sup> PLINII *lib. IV*, cap. 45. — <sup>9</sup> PLINII *loc. cit.*; TACIT. *loc. cit.* — <sup>10</sup> ZEUSS, *lib. laud.*, p. 57. — <sup>11</sup> PLINII *loc. cit.*



fication analogue à celui des Suèves <sup>1</sup> qui appartenaient, d'après Pline lui-même, à la famille des Herminones <sup>2</sup>. Quant aux Bastarnes et aux Peucins, que Strabon tend à rattacher aux Germains <sup>3</sup>, mais sur la nationalité desquels Tacite n'ose se prononcer d'une manière positive <sup>4</sup>, ils n'appartenaient point à la race celtique, dont Tite-Live les fait sortir <sup>5</sup>, mais ils étaient de la race des Gètes ou des Goths <sup>6</sup>.

Bien que quatre peuples particuliers, tels que les Marses <sup>7</sup> et les Gambrives <sup>8</sup>, cantonnés le long du Rhin inférieur, ainsi que les Suèves et les Vandales, prétendissent, grâce à l'antiquité qui favorise les suppositions, qu'ils tiraient directement leur origine d'autant d'autres fils de Mannus <sup>9</sup>, il paraît certain que les trois embranchements continentaux indiqués par Tacite, et l'embranchement péninsulaire signalé par Pline, constituaient la division essentielle de la nation. Cette division reposait, comme nous inclinons à le croire, sur le vague souvenir de quatre migrations successivement opérées par les différentes tribus germaniques, qui, forcées par des causes historiques que nous ignorons, ont pu sortir en autant de groupes du nord-ouest de l'Asie, pour s'acheminer vers le nord-ouest de l'Europe. L'époque où ces déplacements eurent lieu, on ne saurait la déterminer d'une manière positive. Mais la tardive apparition des différentes peuplades, connues sous

<sup>1</sup> ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 55 et 56, dérive ce nom du mot *suepên*, errer, vaguer. Cf. *ibid*, p. 70, et GRIMM, *Deutsche Grammatik*, tom. II, p. 985. Ajoutons que Grimm, dans un travail postérieur (*Geschichte der deutschen Sprache*, t. I, p. 522 et 490), tire le même nom du mot *suoba*, libre. Quelle qu'en soit la racine réelle, la signification des deux noms nous paraît identique, par l'affinité qui existe entre le fond des deux idées. — <sup>2</sup> PLINII lib. IV, cap. 44. — <sup>3</sup> STRABON. lib. VII, p. 560. — <sup>4</sup> TACITI *German.* cap. 46. — <sup>5</sup> TITI LIVII lib. XLI, cap. 48, et lib. XLIV, cap. 26. — <sup>6</sup> GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. I, p. 462; ZEUSS, lib. laud., p. 429. — <sup>7</sup> ZEUSS, lib. laud., p. 86 — <sup>8</sup> IDEM, *ib.*, p. 85. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 4. Cf. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 528.



le nom collectif de *Germanis*, sur la scène de l'histoire, nous autorise à poser en fait (ce qui s'accorde du reste avec l'ordre occupé par elles dans l'échelonnement des peuples anciens sur notre continent) qu'elles opérèrent leur mouvement occidental immédiatement après les Celtes.

Quoiqu'ils différassent essentiellement de ce peuple par leurs institutions et par leur langue <sup>1</sup>, ils étaient cependant, de même que cette race, ainsi que nous l'avons dit, un rameau du grand tronc japhétique. Mais les Germanis n'avaient pas plus un type unique que n'en avaient les Celtes. Car, aussi loin qu'il nous est permis d'étudier la formation de l'idiome scandinave et des deux dialectes germaniques, le haut et le bas allemand, nous pouvons constater l'existence de ces trois ramifications linguistiques bien distinctes <sup>2</sup> qui correspondaient aux trois embranchements nationaux, sauf les inévitables altérations que chacune d'elles a dû subir, soit par leur contact mutuel sur la ligne frontière qui les séparait l'une de l'autre, soit par le voisinage des Celtes qui bornaient la Germanie primitive au sud et à l'ouest, soit par celui des Finnois et des Slaves qui la côtoyaient à l'est et au nord-est.

Une antique tradition, recueillie par Jornandès, et célébrée par les Goths dans leurs poésies nationales <sup>3</sup>, faisait de la Scandinavie le berceau, ou plutôt, comme l'historien gothique s'exprime, la gaine d'où sortirent les peuples germaniques <sup>4</sup>. Mais cette tradition fabuleuse n'a pu prendre racine dans l'histoire <sup>5</sup>. Car les affinités de langue, d'usages et de croyances religieuses, qui rattachent ces peuples aux grandes races asiatiques, ne permettent pas

<sup>1</sup> ADELUNG, *Älteste Geschichte der Deutschen*, p. 558; PORT, *Etymologische Forschungen*, t. II, p. 478. — <sup>2</sup> GRIMM, *Geschichte der Deutschen Sprache*, passim. — <sup>3</sup> JORNANDIS *de Rebus geticis*, cap. 5. — <sup>4</sup> JORNAND. lib. laud., cap. 4. — <sup>5</sup> GRIMM, lib. laud., t. II, p. 727.



de douter qu'ils ne soient issus des régions voisines de la mer Caspienne, où du reste, longtemps après leur mouvement occidental, la science constata la présence des débris de la famille dont ils étaient issus. Les Scandinaves formèrent probablement le premier groupe qui s'achemina vers le nord-ouest de notre continent, et leur migration doit avoir eu lieu avant la fondation du royaume des Perses, c'est-à-dire, avant l'an 560 qui précéda notre ère. En effet, — bien qu'Hérodote énumère les Thraces au nombre des peuples que Cyrus soumit à son sceptre <sup>1</sup>, et que les inscriptions cunéiformes de Persépolis, récemment déchiffrées par Rawlinson <sup>2</sup>, nous signalent encore une des branches des Thraces, c'est-à-dire les Gètes, parmi les populations voisines de la mer Caspienne que Darius réduisit après la mort du faux Smerdis (an 520), — l'histoire nous montre un groupe considérable du même peuple établi sur la rive droite du Danube inférieur, sept ans plus tard <sup>3</sup>, lorsque ce prince eut franchi le Bosphore et l'Hémus pour faire expier aux Scythes leur invasion dans la Médie <sup>4</sup>. Quarante-quatre ans après l'expédition de Darius, Thucydide signala des tribus de Gètes au même endroit <sup>5</sup>, et bien longtemps encore la géographie ancienne y constata leur présence et celle des Daces <sup>6</sup>, leurs frères de race et de langue <sup>7</sup>. Mais dans cet intervalle, c'est-à-dire vers l'an 330 avant l'ère chrétienne, Pythéas trouva la peuplade des Guthons cantonnée sur la Baltique, au bord de l'estuaire de Mentonomon <sup>8</sup>. Or, l'identité des Guthons de Pythéas, — c'est-à-dire des Gothons que Tacite nous montre plus tard dans le nord-est de la Germanie <sup>9</sup>, et que Ptolémée éche-

<sup>1</sup> HERODOTEI lib. I, cap. 28. — <sup>2</sup> GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. I, p. 226. — <sup>3</sup> HERODOTEI lib. IV, cap. 95. — <sup>4</sup> HERODOT. lib. I, cap. 103 et 104; lib. IV, cap. 4. — <sup>5</sup> THUCYDIDIS lib. II, cap. 96. — <sup>6</sup> DION. CASS. lib. LI, cap. 22; STRABON. lib. VII, p. 356. — <sup>7</sup> STRABON lib. VII, p. 357; DIVI ISIDORI *Origin.* lib. IX, cap. 2. — <sup>8</sup> PLINI lib. XXXVII, cap. 2. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 43.



lonne à l'est de la Vistule <sup>1</sup>, — avec les Gètes de la Perse, identité que l'antiquité avait déjà entrevue <sup>2</sup>, paraît parfaitement établie aujourd'hui par la science, qui les retrouve dans les Goths de Jornandès <sup>3</sup>, comme elle reconnaît les Daces antiques dans l'embranchement des Danois <sup>4</sup>.

L'essaim des Gètes et des Daces forma incontestablement la tête de colonne de la migration germanique. Sorti de l'Asie par l'isthme caucasien, il contourna la mer d'Azof, et franchit le Dniéper au delà duquel il se divisa en deux groupes. L'un tourna vers le nord, remonta entre le Dniéper et le Dniester, se dirigea vers la Finlande et pénétra par l'isthme septentrional dans la presqu'île scandinave, marquant partout son passage par des souvenirs et des traditions qui ne laissent guère de doute sur la direction qu'il suivit <sup>5</sup>. L'autre s'arrêta en partie sur le Danube inférieur, où leur race resta établie jusqu'au moment où le déluge des barbares engloutit l'Empire romain. Le reste, qui constituait le grand flot de la migration, s'achemina par degrés le long des escarpements orientaux des Carpathes, descendit le cours de la Vistule jusqu'au bord de la Baltique, d'où il se répandit le long de cette mer et jeta quelques tribus dans les îles danoises, et même sur les côtes méridionales de la grande presqu'île scandinave. Le groupe qui opéra la première invasion et qui s'établit dans la Norwège forma les peuples de la langue nordique; celui qui appartenait à la seconde invasion, constitua l'embranchement Dano-Gothique; enfin la famille Suédo-Nordique est composée du mélange qui se fit des deux migrations à leur point de rencontre, c'est-à-dire au sud de la Scandinavie <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> PTOLEMÆI *Geograph.* lib. III, cap. 5. — <sup>2</sup> SPARTIAN. in *Vitâ Caracalli*, cap. 10. — <sup>3</sup> GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, pag. 176-192. — <sup>4</sup> IDEM, lib. laud., p. 192. — <sup>5</sup> IDEM, *ib.*, p. 728 seqq. Cf. *Nye Samling af Danske videnskabers selskabs skrifter*, part. II, p. 48; SCHUM, *Artisk Historie af Danmark*, t. I, p. 4-58. — <sup>6</sup> GRIMM, lib. laud., p. 728.



Le détour que firent ces deux essais pour se jeter dans le nord après avoir interrompu leur mouvement vers l'ouest, s'explique assez difficilement, à moins qu'on n'admette que le sol de la Germanie fût déjà occupé alors par un autre peuple qui leur barra le passage, et dont ils furent forcés, par les hordes qui les suivaient, de côtoyer le territoire. Ce peuple, étaient-ce les antiques Finnois, ou les Celtes, dont on a cru retrouver les restes dans les Cimbres de la Chersonèse Cimbrique <sup>1</sup>, et dont Tacite lui-même nous signale encore deux groupes, les Gothons et les Æstyens, cantonnés sur la côte méridionale de la Baltique <sup>2</sup>? L'obscurité de l'histoire primitive ne nous permet pas de répondre d'une manière positive à cette question.

Au mouvement des clans dont se forma l'embranchement Dano-Gothique se joignirent très-probablement plusieurs bandes de ces Σαχαί, Sakes, dont les Saxons tirèrent leur nom et leur origine <sup>3</sup>, et que Ptolémée nous montre établis dans la Chersonèse Cimbrique <sup>4</sup>, tandis que quelques-unes de leurs tribus, mentionnées également dans les inscriptions de Persépolis <sup>5</sup>, nous apparaissent encore, au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, parmi les peuples voisins de la mer Caspienne <sup>6</sup>, et même, beaucoup plus tard, entre l'Oxus et le Tanaïs <sup>7</sup>. Ces tribus appartenaient à la race des Scythes, car les Perses donnaient le nom de Sakes à tous les peuples de la Scythie asiatique <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> PLINI lib. XXXV, cap. 4; CICERON. *de Oratore*, lib. II, cap. 66; SCHIERN, *de Originibus et migrationibus Cimbrorum*, passim. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 43 et 45. Cf. RUPERTI *ad Tacit. German.* cap. 45, nos 6 et 7; ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstämme*, p. 495-498 et 267 seqq.; POTT, *Etymologische Forschungen*, t. I, p. LXXXII; HERMANN MÜLLER, *die Marken des Vaterlandes*, t. I, p. 59 seqq.; LEO, *Malbergsche Glosse*, 4<sup>es</sup> Heft, p. 44, note. Cf. SÆMUNDAR *Edda*, t. III, *Rigsmal*, str. 8, 48 et 51, sur les races septentrionales primitives. — <sup>3</sup> GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. I, p. 226-228. — <sup>4</sup> PTOLEMÆI *Geograph.* lib. II, cap. 11. — <sup>5</sup> GRIMM, lib. laud., t. I, p. 227. — <sup>6</sup> HERODOT. lib. VII, cap. 64. — <sup>7</sup> POLYBI lib. X, cap. 48. — <sup>8</sup> HERODOT. *loc. cit*; PLINI lib. VI, cap. 47; POMPOR. MELÆ lib. III, cap. 5. Cf. GRIMM, lib. laud., t. I, p. 227.



Bien que la présence de l'élément scythique dans la composition primitive de la population germanique ait été niée <sup>1</sup>, les Sakes n'étaient cependant pas la seule horde de cette famille qui y fût entré. Le groupe puissant des Suèves <sup>2</sup> paraît aussi avoir appartenu à l'embranchement des Scythes <sup>3</sup>, de même que les Scires <sup>4</sup>, échelonnés par Pline sur la rive droite de la Vistule inférieure <sup>5</sup>, et peut-être d'autres tribus encore.

Le souvenir de l'origine orientale des peuples de la Germanie se perpétua, non-seulement dans toutes leurs traditions nationales, mais encore dans leurs rites religieux, dans leurs croyances et dans leurs usages, comme nous le verrons tout à l'heure. Mais ce souvenir, altéré par le temps, se transforma par degrés dans la mémoire des générations en se rattachant à des noms et à des événements historiques, avec lesquels les aïeux de ces peuples n'eurent rien de commun peut-être, mais qui se montrent tous sur le théâtre primitif de la civilisation antique, c'est-à-dire l'Asie. Les légendes scandinaves rappelaient l'Asaland, le pays des Ases, à l'orient du Tanaïs, et sa capitale Asgardr, où Odhinn avait régné <sup>6</sup>, et dont les chants populaires des anciens Goths avaient sans doute retenu le nom <sup>7</sup>. Les Suèves disaient qu'ils étaient venus de l'autre côté de la mer <sup>8</sup>, et Tacite trouva chez eux le culte d'Isis <sup>9</sup>, cette antique image de la Lune <sup>10</sup>, protectrice des marins <sup>11</sup>. Les Saxons se disaient issus des guerriers qui avaient accompagné Alexandre le Grand à la conquête de l'Inde et qui, après la mort de ce prince, s'étaient dispersés dans le monde, et

<sup>1</sup> ADELUNG, *Älteste Geschichte der Deutschen*, p. 25-34. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 4; TACITI *German.* cap. 38; STRABON. lib. IV, p. 552, et lib. VII, p. 534. — <sup>3</sup> GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. I, p. 322 et 489. — <sup>4</sup> IDEM, lib. laud., t. I, p. 465. — <sup>5</sup> PLINII lib. IV, cap. 45. — <sup>6</sup> SNORRO, *Yngliga Saga*, cap. 2. — <sup>7</sup> JORNANDIS *de Reb. Geticis*, cap. 5. — <sup>8</sup> *Rhythmus de sancto Annone*, in SCHILTERI *Thesaur.* cap. 49, v. 284-289. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 9. — <sup>10</sup> PLUTARCH. *de Iside*, cap. 52. — <sup>11</sup> LUCIAN. *Deorum dialog.* III; JUVENAL. *Satyr.* XII, v. 28.



avaient en partie touché avec leurs navires aux bords de l'Elbe inférieure <sup>1</sup>. Les Franks faisaient remonter plus haut leur histoire, et plaçaient leur berceau dans les murs de Troie <sup>2</sup>. Les Burgondes s'attribuaient la même origine, en se rattachant à la lignée des Romains <sup>3</sup>. Les Goths rappelaient les combats livrés par leurs aïeux sur les bords du Rhin <sup>4</sup>. Les Bavaois prétendaient même que leurs ancêtres étaient venus de l'Arménie; ils se souvenaient du mont Ararat, où les flots du déluge déposèrent l'arche de Noé; ils disaient que sur ces hauteurs bibliques, bien loin vers l'Inde, ils avaient laissé des frères qui parlaient encore leur langue nationale <sup>5</sup>, et l'empereur Frédéric Barberousse trouva encore au XII<sup>e</sup> siècle, parmi les Arméniens, une population qui parlait l'idiome bavarois <sup>6</sup>. Enfin, les tribus cantonnées sur le Rhin inférieur assuraient qu'Ulysse avait pris terre sur leur rivage, et qu'il avait fondé sur les bords de ce fleuve la ville d'Asciburgium, et dressé un autel à la mémoire de son père Laërte <sup>7</sup>, comme tous les peuples du nord-ouest de l'Europe affirmaient que l'époux de Pénélope avait parcouru leur région <sup>8</sup>.

Toutes ces traditions, si dénaturées qu'elles aient été par le temps dans le souvenir de ces peuples, s'accordent cependant en un point, et elles ramènent unanimement notre esprit vers l'Orient, ce fécond berceau de la famille germanique.

<sup>1</sup> *Rhythmus de sancto Annone*, cap. XXI, v. 526-536 — <sup>2</sup> *Ibid.*, cap. XXII et XXIII, v. 554-598; *Gesta Reg Franc.*, apud Du Chesne, *Scriptor. Rer. Franc.*, t. I, cap. 4-5, p. 692; AIMOIN, *de Gestis Francor.* lib. I, proœm., cap. 4; OTFRIDI *Evangel.*, lib. I, cap. 4, v. 175-184; PAUL. WARNEFRID *Gesta Episcop. Mett* apud Pertz, t. II, p. 264. — <sup>3</sup> AMMIAN. MARCELL. lib. XXVIII, cap. 5, § 41. — <sup>4</sup> JORNAND. cap. 6. — <sup>5</sup> *Rhythm. de sancto Ann*, cap. XX, v. 540-548. — <sup>6</sup> IGNAT. BOBBIENS. apud DIEFFENBACH, t. II, p. 454. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 3. Cf. RUPERTI ad TACIT. *German.* cap. 3, nos 5, 6 et 7. — <sup>8</sup> SOLINI *Polyhistor.* cap. 22; CLAUDIAN. *in Rufinum*, lib. I, v. 425; SERVIUS ad *Virgillii Aeneidos* lib. VI, v. 407.



Du reste, longtemps après que les Gètes et les Sakes eurent opéré leur mouvement de migration vers l'Europe, c'est-à-dire en l'an 165 avant Jésus-Christ, les annalistes chinois parlaient encore de la présence de peuplades de ce nom dans le voisinage de la mer Caspienne <sup>1</sup>. Même dans le courant du xvi<sup>e</sup> siècle de notre ère, une population, dont la physionomie et l'idiome germaniques frappèrent le voyageur Busbecq, campait encore dans la Chersonèse Taurique <sup>2</sup>, et presque en même temps plusieurs missionnaires occidentaux qui, armés de l'Évangile, cherchaient à pénétrer en Chine par les gorges de l'Himalaya et par les plaines du Thibet, trouvèrent dans les montagnes de Caboul une tribu dont les hommes se distinguaient par leur type tout à fait flamand <sup>3</sup>.

Les Germains passaient, dans l'antiquité, pour des hommes extraordinaires par la grandeur de leur taille et par leur vigueur corporelle <sup>4</sup>. A la vérité, on pourrait attribuer une certaine exagération poétique au témoignage de Sidoine Apollinaire, selon lequel ils n'avaient pas moins de sept pieds de haut <sup>5</sup>; mais les mesures fournies par plusieurs restes de squelettes, découverts dans d'anciennes tombes germaniques, ont confirmé l'exactitude de cette assertion <sup>6</sup>. Ils n'étaient pas moins remarquables par la blancheur de leur peau <sup>7</sup>, par la vivacité de leurs yeux bleus <sup>8</sup>, et sur-

<sup>1</sup> RITTER, *Erkunde*, t. II, p. 434 et 4450; t. IV, p. 75; t. V, p. 494; t. VII, p. 357 et 604; t. VIII, p. 38 et 498; KLAPROTH et AL. VON HUMBOLDT, apud GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. I, p. 227. — <sup>2</sup> BUSBEQUI *Legationis Turcicae Epistol.* IV, p. 305 seqq., ed. Basil. Cf. DE SAINT-GENOIS, *les Voyageurs Belges*, t. II, p. 29 et suiv. — <sup>3</sup> TRIGALTI *de Christianâ expeditione apud Sinas*, lib. V, p. 549, ed. Au., Vindob. 1615. — <sup>4</sup> CÆSAR lib. I, cap. 39; TACITI *Agric.* lib. I, cap. 41, et *German.*, cap. 4; COLUMELLE *de Re rusticâ* lib. III, cap. 8; AMMIAN. MARCELLIN. lib. XVI, cap. 42, § 47. — <sup>5</sup> SIDON. APOLLINAR. *Carmin.* XII, v. 44, et *Epistolar.* lib. VIII, epistol. 9. — <sup>6</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthumskunde*, p. 29 et 50. — <sup>7</sup> PLINII lib. II, cap. 80; GALENI *de Temperament.* lib. II, cap. 42; PROCOPII *de Bello Vandalico* lib. I, cap. 2. — <sup>8</sup> JUVENAL. *Satyr.* XIII, v. 464; TACITI *German.* cap. 4.



tout par la couleur de leurs cheveux blonds <sup>1</sup> ou dorés <sup>2</sup>, dont la mode, après que les armées romaines eurent franchi le Rhin, s'établit si impérieusement en Italie, que les dames de Rome ne purent croire leur beauté complète sans une chevelure de couleur blonde <sup>3</sup>, dont on les vit même demander le charme trompeur à des teintures frauduleuses <sup>4</sup>. Leur caractère sauvage et leur regard menaçant inspiraient une terreur si grande <sup>5</sup>, que la crédule antiquité ne craignit pas d'attribuer aux yeux de quelques-unes de leurs peuplades le pouvoir de fasciner et de donner la mort <sup>6</sup>, et qu'elle assurait même que les femmes de certaines tribus avaient deux prunelles dans chaque œil <sup>7</sup>.

Du reste, leur aspect farouche devait emprunter quelque chose de plus sauvage encore au costume dont la plupart de leurs clans aimaient à se vêtir. En effet, le plus grand nombre se couvraient de peaux de bêtes fauves ou d'animaux marins <sup>8</sup> : ce vêtement, déjà connu des Celtes, s'appelait *rhenos*, et il laissait à découvert une grande partie du corps qu'il ne couvrait que depuis les épaules jusqu'au nombril <sup>9</sup>. Les Germains faisaient aussi usage de la saie; ils la fixaient sur leurs épaules par une agrafe ou, à défaut d'agrafe, par une épine <sup>10</sup>; elle était généralement faite de grosse laine ou de filaments tirés de l'écorce de certains

<sup>1</sup> JUVENAL. *Satyr.* XIII, v. 464; TACIT. *German.* cap. 4; STRABON. lib. VII, p. 529; LUCANI *Pharsal.* lib. II, v. 51, et lib. X, v. 450; CLAUDIAN. *de quarto Consulatu Honorii*, v. 446, et *de Consulatu Stilichonis*. lib. III, v. 48. — <sup>2</sup> SILII ITALICI *de Bello Punico*. lib. III, v. 608; LUCAN. lib. X, v. 451; MARTIAL. lib. XIV, epigram. 476. — <sup>3</sup> MARTIAL. lib. V, epigram. 68; OVIDII *Amor.* lib. I, eleg. 44, v. 45. — <sup>4</sup> PROPERTII lib. II, eleg. 44, v. 32; OVIDII *loc. cit.*, v. 2. — <sup>5</sup> OVID. *Ex Ponto* lib. II, epist. 7, v. 54; CÆSAR. lib. I, cap. 51; MANILII *Astronom.* lib. I, v. 897; TACIT. *German.* cap. 4 et 50; CLAUDIANI *Carm.* XXVI, v. 420; *Carm.* VII, v. 48; PLUTARCH. *in Vita Marii*, cap. 44. — <sup>6</sup> PLINI lib. VII, cap. 2. — <sup>7</sup> AULI GELLII *Noct. Attic.* lib. IX, cap. 4, § 8. — <sup>8</sup> OVID. *Trist.* lib. V, eleg. 40, v. 32; CÆSAR. lib. IV, cap. 4; TACIT. *German.* cap. 17; *Histor.* lib. II, cap. 88. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 24; DIVI ISIDORI *Origin.* lib. XIX, cap. 23. — <sup>10</sup> TACIT. *German.* cap. 47.



arbres <sup>1</sup>, tissée à raies <sup>2</sup> ou façonnée de différentes couleurs <sup>3</sup>. Pour se préserver du froid l'hiver, ils avaient les braies flottantes des Perses ou des Sarmates <sup>4</sup>, qu'ils faisaient de peaux cousues ensemble <sup>5</sup> ou d'une espèce d'étoffe feutrée <sup>6</sup>. Ils en avaient aussi qui étaient faites de drap et auxquelles étaient adaptées des manches <sup>7</sup>. Leur chaussure consistait communément en un simple morceau de cuir qu'ils attachaient à leurs pieds au moyen de courroies <sup>8</sup>. Les plus riches se distinguaient par un vêtement qui serrait le corps et en dessinait toutes les formes <sup>9</sup>. Les femmes étaient généralement habillées de la même manière que les hommes ; cependant elles remplaçaient la saie par un manteau de lin mélangé de pourpre, et la partie supérieure de leurs vêtements, au lieu de s'allonger en manche, laissait à nu leurs bras, leurs épaules et leur sein <sup>10</sup>.

Ce peuple mettait un soin extrême à cultiver sa chevelure, qu'il regarda de bonne heure comme l'attribut essentiel de l'homme libre <sup>11</sup>, et c'est probablement à cette idée que se rattache la présence d'un peigne d'ivoire ou de corne dans presque toutes les anciennes sépultures germaniques <sup>12</sup>. Tondre un homme, c'était le vouer à la servitude <sup>13</sup>. Aussi coupait-on les cheveux aux esclaves <sup>14</sup>, de même qu'aux femmes coupables d'adultère <sup>15</sup>, et, jusque sous les rois franks de la race carlovingienne, on dégradait de cette manière les princes que l'on dépouillait de

<sup>1</sup> POMPON. MELÉ lib. III, cap. 3. — <sup>2</sup> TACIT. *Histor.* lib. II, cap. 20. — <sup>3</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 25. — <sup>4</sup> LUCANI *Pharsal.* lib. I, v. 450 ; OVID. *Trist.* lib. V, eleg. 40, v. 54. — <sup>5</sup> OVID. *Trist.* lib. III, eleg. 40, v. 49. — <sup>6</sup> KLEMM, *Handbuch der Germanischen Alterthumskunde*, p. 56. — <sup>7</sup> IDEM, *loc. cit.* — <sup>8</sup> DION. CASS. lib. XLIX, cap. 56. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 47. — <sup>10</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 47. — <sup>11</sup> IDEM, *ibid.*, cap. 58. — <sup>12</sup> KLEMM, *loc. cit.*, p. 58 seqq. — <sup>13</sup> OVIDII *Epistol. ex Ponto* lib. IV, epist. 2, v. 2 ; *Fastor.* lib. I, v. 643 ; CLAUDIAN. *Carm.* XVIII, in *Eutrop.*, lib. II, v. 585. — <sup>14</sup> *Leg. Burgund.* tit. VI, art. 4. — <sup>15</sup> TACIT. *Germania*, cap. 49.



l'autorité souveraine <sup>1</sup>. La loi des Saxons fixa même à cent vingt sous la composition imposée à l'homme qui en tirait un autre par les cheveux, tandis qu'elle établissait simplement une composition de trente-six sous contre celui qui en jetait un autre à l'eau, fût-ce du haut d'un pont <sup>2</sup>.

Pour donner à leur chevelure un ton plus ardent, les Germains la frottaient d'une espèce de savon caustique <sup>3</sup>. Les Suèves avaient coutume de la retrousser au sommet de la tête, de la nouer en forme de houppe et de la ramener par devant en la fixant sur le front par un nœud <sup>4</sup>, ou en la tournant autour d'une de ces longues épingles de bronze, ornées de boutons arrondis ou travaillés à jour, comme on en trouve encore dans quelques tombes antiques <sup>5</sup>. Les chefs surtout se l'arrangeaient avec une certaine coquetterie, en donnant à leur houppe une hauteur démesurée, dans le but de paraître plus grands encore qu'ils ne l'étaient réellement et de se rendre plus terribles quand ils marchaient au combat <sup>6</sup>. Quelques tribus rendaient plus effrayant l'aspect que leur donnait cette coiffure étrange, en se teignant tout le corps en noir <sup>7</sup>, ou en se frottant le visage d'une couleur verte comme celle des algues de l'Océan <sup>8</sup>.

On ne tenait guère avec un soin aussi religieux à l'entretien de la barbe. Quelques-uns se la rasaient entièrement; d'autres se laissaient croître de longues moustaches <sup>9</sup>, ou se bornaient à garder au menton un poil rare <sup>10</sup>. Les Longobards seuls conservaient intacts ces barbes

<sup>1</sup> GREGOR. TURON. lib. II, cap. 41; lib. III, cap. 48; lib. VI, cap. 24; EINHARDI *Annal.* ad ann. 750; EINH. *Vit. Karoli Magni*, cap. 1. Cf. GRIMM, *Deutsche Rechts-Atterthümer*, p. 259-241. — <sup>2</sup> *Leg. Saxon.* tit. I, art. 7 et 9. — <sup>3</sup> MARTIAL. *Epigr.* lib. XIV, epigr. 26; SIDONII APOLLINAR. *Carm.* XII, v. 7. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 58. — <sup>5</sup> KLEMM, *Handbuch der Germanischen Atterthumskunde*, p. 58 seqq. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 58. — <sup>7</sup> TACIT. *ib.*, cap. 45. — <sup>8</sup> SIDON. APOLLINAR. *Epistolar.* lib. VIII, epist. 9, v. 51. — <sup>9</sup> DIODOR. SICUL. lib. V, cap. 28. — <sup>10</sup> JORNANDIS *de Rebus Geticis*, cap. 55.



énormes auxquelles on prétend qu'ils durent leur nom <sup>1</sup>.

Le luxe des Germains se complaisait à des chevaux de choix, à de grandes armures, à des caparaçons, à des colliers <sup>2</sup> qui étaient faits de cuivre ou de perles de verre de diverses couleurs, et auxquels ils attachaient sans doute des ornements variés et peut-être même des amulettes <sup>3</sup>. Les fouilles opérées dans quelques tombes prouvent que, dès les temps primitifs, l'usage des bracelets, des anneaux et des pendants d'oreilles leur fut connu <sup>4</sup>. Mais ces objets, tous faits de bronze, de cuivre ou de fer, ne se distinguent ni par la beauté du travail ni par la richesse de la matière; car ce peuple n'attachait pas encore aux métaux précieux la même idée que les Romains, et des vases d'argent ils ne les estimait guère plus que des vases d'argile <sup>5</sup>. Cependant, plus tard, lorsqu'il fut entré en contact avec les nations plus policées du midi, il s'éprit jusqu'à la folie de tous les attributs matériels de la civilisation, et s'appropriâ tous les raffinements extérieurs du luxe : celui des ornements d'or et des pierres précieuses, et celui des vêtements de soie et des manteaux à franges de pourpre <sup>6</sup>. Mais jusqu'alors il vécut dans la simplicité des races primitives, et se distingua par les qualités et par les défauts des peuples dont la mollesse n'a point encore altéré le caractère originel.

L'antiquité est unanime à vanter l'audace belliqueuse des Germains et leur amour des combats <sup>7</sup>, qui les poussèrent même plus d'une fois à s'offrir volontairement comme auxiliaires à leurs voisins qui se trouvaient en guerre, tant ils avaient horreur de l'oisiveté et de la paix <sup>8</sup>, ou à se

<sup>1</sup> DIVI ISIDORI *Origin.* lib. IX, cap. 2; PAULI DIACON. lib. I, cap. 8. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 15. — <sup>3</sup> KLEMM, *Handbuch der deutschen Alterthumskunde*, p. 64-67. — <sup>4</sup> IDEM, *ib.*, p. 68-70. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* cap. 5. — <sup>6</sup> SIDON. APOLLINAR. *Epistolar.* lib. IV, epist. 20. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. VIII, cap. 2; TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 16; *German.* cap. 37. — <sup>8</sup> TACIT. *German.* cap. 44.



jeter clans sur clans pour recueillir du butin et donner ainsi à la jeunesse un utile exercice <sup>1</sup>. Aussi, passant presque constamment d'un champ de bataille à un autre, ils professaient pour le chef à qui ils avaient confié leurs destinées un dévouement si complet, qu'ils se seraient crus déshonorés pour toute la vie en revenant vivants d'une expédition où il avait trouvé la mort <sup>2</sup>. Ceci nous explique le prix que mirent plus tard les empereurs romains à former leur garde du corps de soldats de cette nation <sup>3</sup>. Le chef combattait pour la victoire, les compagnons combattaient pour le chef. C'était une honte pour l'un d'être surpassé en courage par ceux de sa suite; c'était une honte pour les autres de ne pas l'égaliser <sup>4</sup>.

La constante habitude de la guerre faisait qu'ils ne quittaient pour ainsi dire jamais leur attirail militaire; car ils ne traitaient aucune affaire publique, aucune affaire privée, sans être sous les armes <sup>5</sup>. Au premier choc, ils étaient terribles <sup>6</sup>; et, dans la bonne fortune, ils ne respectaient ni la loi divine, ni la loi humaine <sup>7</sup>, car un exercice continu donnait une trempe d'acier à leur âme et à leur corps <sup>8</sup>. Cependant, ils s'arrêtaient aisément devant un obstacle inattendu qui avait résisté à leur premier élan <sup>9</sup>, de même qu'endurcis par la rigueur du climat de leur pays <sup>10</sup> contre le froid et la faim, ils résistaient difficilement à la soif et à la chaleur <sup>11</sup>. Par une singulière contradiction de la nature, ils haïssaient le repos, mais ils aimaient l'inertie; et, quand ils n'étaient pas en guerre, ils passaient le temps à la chasse, ou à manger et à boire avec excès, lais-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 25; TACIT. *German.* cap. 44. — <sup>2</sup> TACIT. *loc. cit.* — <sup>3</sup> TACIT. *Annal.* lib. XIII, cap. 48; *Histor.* lib. III, cap. 69; SÆTON. *in Vitâ Caligulæ*, cap. 58; *in Vitâ Neronis*, cap. 24. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 44. — <sup>5</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 45. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 1, et lib. VII, cap. 7, 43 et 67. — <sup>7</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 44. — <sup>8</sup> POMPON. MELÆ lib. III, cap. 5. — <sup>9</sup> TACIT. *Annal.* lib. II cap. 14. — <sup>10</sup> POLYÆN. *Stratagem.* lib. VIII, Περὶ Μαρτύου, cap. 5. — <sup>11</sup> TACIT. *German.* cap. 4; *Histor.* lib. II, cap. 95.



sant le soin de la maison et des champs aux femmes, aux vieillards, aux plus faibles de la famille <sup>1</sup>. Cependant, une maladie venait-elle les éprouver, ils craignaient de mourir honteusement loin d'un champ de bataille <sup>2</sup>.

On les disait perfides, dissimulés <sup>3</sup> et livrés au mensonge <sup>4</sup> et à la passion des jeux de hasard, qui les dominait à un tel point qu'ils s'y livraient à jeun comme à une affaire sérieuse et avec une si grande témérité dans le gain, comme dans la perte, qu'ils mettaient souvent leur liberté et leur corps dans un dernier et suprême enjeu, et s'offraient d'eux-mêmes à cette servitude volontaire, se laissant attacher et mettre en vente <sup>5</sup>.

Mais ils rachetaient ces vices par des vertus auxquelles l'antiquité a unanimement rendu hommage. Toute l'histoire de leurs luttes avec la puissance romaine montre quel prix élevé ils attachaient à leur liberté et à leur indépendance <sup>6</sup>. L'hospitalité, ils ne la pratiquaient pas avec moins de religion que les Celtes. Ils regardaient leur hôte comme sacré, le protégeaient contre toute offense <sup>7</sup>, et c'était une impiété de refuser sa maison à qui que ce fût <sup>8</sup>. Ce devoir envers l'étranger était non-seulement consacré par les mœurs, mais il l'était même par les lois <sup>9</sup>, et jusque dans le cours du ix<sup>e</sup> siècle, les capitulaires carlovingiens le prescrivirent dans des dispositions particulières <sup>10</sup>. Enfin, d'après le témoignage du géographe Pomponius Mela, autant les Germains étaient hospitaliers à l'égard des voyageurs, autant ils étaient cléments envers un ennemi vaincu <sup>11</sup>, et prompts à se venger des injures faites à un de leurs proches <sup>12</sup>.

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 45, 22 et 25. — <sup>2</sup> VALERII MAXIM. lib. II, cap. 6, § 40. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 45. — <sup>4</sup> VELLEII PATERCUL. lib. II, cap. 48. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* cap. 24. — <sup>6</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 37. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 25. — <sup>8</sup> TACIT. *German.* cap. 21. — <sup>9</sup> *Leg. Burgund.* tit. XXXVIII, art. 1. — <sup>10</sup> *Capitular.* I a. 802; *Capitular.* II a. 805. Cf. GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 599 seqq. — <sup>11</sup> POMPON. MELÆ lib. III, cap. 5. — <sup>12</sup> TACIT. *German.* cap. 21.



Les bonnes mœurs avaient généralement chez eux plus d'empire que les bonnes lois ailleurs <sup>1</sup> ; car elles avaient pour base la sainteté de la famille et le respect de la femme, à qui ils attribuaient quelque chose de saint et de prophétique, et dont ils regardaient les conseils comme des oracles <sup>2</sup>.

Les mariages étaient chastes. La polygamie était rare et admise seulement par quelques-uns, moins par libertinage que dans le but de contracter plusieurs nobles alliances. D'après Tacite, le mari dotait sa femme, ou plutôt, comme les anciens usages germaniques nous autorisent à le croire, il la payait à sa famille <sup>3</sup> en fournissant plusieurs bœufs, un cheval avec son frein, et un bouclier avec une framée et un glaive, ce qui signifiait, d'après l'interprétation évidemment erronée de l'écrivain latin, que la compagne du guerrier n'était pas dispensée de toute idée de courage, ni placée en dehors de toute chance de péril, mais qu'elle venait prendre sa part du travail et des dangers, et qu'elle devait, dans la paix et dans les combats, souffrir et oser autant que son époux. Elle complétait cet engagement en présentant quelques armes à l'associé de sa destinée. Celles qu'elle avait reçues, elle devait les transmettre à ses fils, intacts et dignes d'eux, afin que ceux-ci, par ses brus, les fissent à leur tour passer à leurs descendants <sup>4</sup>.

Nous ignorons à quel degré le mariage était prohibé, dans les temps primitifs, par les lois ou par les mœurs. Il l'était entre personnes de différentes classes sociales, entre un esclave et une femme libre, entre une femme

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 49. — <sup>2</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 8. Cf. CÆSAR. lib. I, cap. 50, et SÆTON. in *Vitâ Octavii*, cap. 21. — <sup>3</sup> *Leg. Saxon.* tit. VI, § 4; SÆMUNDAR, *Aegisdrecca*, str. 42; SAXON. GRAMMATIC. lib. III, t. I, p. 255, ed. Havn. 1859; et lib. VIII, p. 408. Ce prix d'achat s'appelait chez les Burgundes *wittemo*. Cf. *Leg. Burgund.* tit. LXIX. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 48. Cf. HEINECCI *Antiquitat. German. jurisprud.* II, cap. 45, et GRIMM, *Deutsche Rechtsaltherthümer*, p. 427 seqq.



noble et un homme qui ne l'était pas <sup>1</sup>. Le consentement des parents était pour les filles une condition essentielle <sup>2</sup>. Les jeunes hommes ne se mariaient point avant l'âge de vingt ans <sup>3</sup>.

Nous ne connaissons pas davantage le détail des cérémonies qui accompagnaient la célébration du mariage chez les Germains. Mais il est fort probable que l'échange des anneaux, qui est extrêmement ancien chez ce peuple, en était une des formules <sup>4</sup>. L'époux offrait aussi à sa jeune femme une paire de souliers qu'elle chaussait pour signifier qu'elle ne marcherait désormais que sur les semelles de son mari <sup>5</sup>. Enfin, un serment réciproque scellait l'union <sup>6</sup>, qui se contractait en présence des parents dans l'assemblée du district <sup>7</sup>, et qui se terminait probablement par un de ces festins germaniques, où, sans doute, ne figuraient pas uniquement ces viandes crues dont parle un géographe ancien <sup>8</sup>, mais où le laitage des troupeaux <sup>9</sup>, la chair des grives, si abondantes dans l'Allemagne centrale <sup>10</sup>, des chamois <sup>11</sup>, des lièvres <sup>12</sup>, des faisans et des oies des Alpes <sup>13</sup>, des cerfs <sup>14</sup>, des aurochs <sup>15</sup>, des bisons <sup>16</sup> et des sangliers <sup>17</sup> de la forêt Hercynienne, et celle des poissons de la Baltique, de la mer du Nord <sup>18</sup> et des fleuves nombreux qui sillonnent le pays <sup>19</sup>, trouvaient place aussi à

<sup>1</sup> *Leg. Longobardor.* tit. LXXXVIII, art. 9 et 10; *Leg. Salic.* tit. XIV, § 7. Cf. RUDOLPHI *Translat. St. Alexandri* cap. 4, apud PERTZ, t. II, p. 675. — <sup>2</sup> *Leg. Salic.* tit. LXX; LIUTPRANDI *Leg.* lib. IV, § 66. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 24; TACITI *German.* cap. 20. — <sup>4</sup> *Leg. Longobardor.* tit. XXII, art. 2. Cf. GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 177 et 432. — <sup>5</sup> IDEM, *ibid.*, p. 455 seqq. — <sup>6</sup> IDEM, *ibid.*, p. 455 seqq. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 48. Cf. GRIMM, lib. laud. p. 455. — <sup>8</sup> POMPON. MELÆ lib. III, cap. 3. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 22; PLINIUS lib. XXVIII, cap. 35; TACIT. *German.* cap. 23. — <sup>10</sup> PLINIUS lib. X, cap. 35. — <sup>11</sup> PLINIUS lib. VIII, cap. 79. — <sup>12</sup> PLINIUS lib. VIII, cap. 81. — <sup>13</sup> PLINIUS lib. X, cap. 29 et 68. — <sup>14</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 25 et 26; PLINIUS lib. VIII, cap. 46. — <sup>15</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 18; TACIT. *Annal.* lib. IV, cap. 72. — <sup>16</sup> PLINIUS lib. VIII, cap. 45. — <sup>17</sup> CLAUDIAN. *de Consulatu Stilichon.* lib. III, v. 306. — <sup>18</sup> PLINIUS lib. XVI, cap. 4. — <sup>19</sup> ÆLIANI *de Natura animalium* lib. XIV, cap. 25 et 26; PLINIUS lib. IX, cap. 20; CASSIODORI *Variarum* lib. XII, epistol. 4.



côté du chervis <sup>1</sup>, des asperges <sup>2</sup>, des fèves <sup>3</sup> et des raiforts nationaux <sup>4</sup>, des avelines <sup>5</sup>, des cerises du Rhin <sup>6</sup> et des raisins de la Rhétie <sup>7</sup>. Enfin, l'hydromel septentrional <sup>8</sup>, la cervoise d'orge ou de froment <sup>9</sup>, et le vin rhétien, dont le goût fin et délicat dérida si souvent l'austérité de l'empereur Auguste <sup>10</sup>, y coulaient sans doute aussi à grands flots dans des cornes d'aurochs garnies d'un bord d'argent <sup>11</sup>.

Une fois engagée dans les liens du mariage, la femme devait cacher ses cheveux <sup>12</sup>. Elle ne vivait plus que pour son époux, chaste, gardée par sa vertu seule, sans spectacles dont les séductions pussent la corrompre, sans festins dont la sensualité pût l'exciter. Hommes et femmes ignoraient également les correspondances secrètes. Aussi, l'adultère était-il fort rare dans une nation si nombreuse. Un crime de ce genre se présentait-il, on coupait les cheveux à la coupable qui, demi-nue, en présence de ses proches, était chassée de la maison par son mari et conduite à coups de fouet à travers la bourgade. Ni la beauté, ni l'âge, ni les richesses ne faisaient trouver un autre époux à la femme qui avait subi une pareille humiliation <sup>13</sup>. Dans quelques tribus on allait plus loin, on la noyait dans un marais <sup>14</sup>. Dans certains cantons même, il n'était pas permis à une veuve de se remarier <sup>15</sup>.

Le lendemain du jour des noces, le mari présentait à sa femme le *morganegiba* ou *morgangeba* (don du matin), qui consistait généralement en esclaves destinés à la servir, et

<sup>1</sup> PLINII lib. XIX, cap. 28. — <sup>2</sup> PLINII *ibid.*, cap. 42. — <sup>3</sup> PLINII lib. IV, cap. 27, et lib. XVIII, cap. 30. — <sup>4</sup> PLINII lib. XIX, cap. 26. — <sup>5</sup> PLINII lib. XXXI, cap. 40. — <sup>6</sup> PLINII lib. XV, cap. 30. — <sup>7</sup> PLINII lib. XIV, cap. 3 et 8. — <sup>8</sup> STRABON. lib. IV, t. I, p. 566. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 25. — <sup>10</sup> SUTTON. *in Vita Octavii* cap. 77. — <sup>11</sup> PLINII lib. XI, cap. 45; SOLINI *Polyhistor.* cap. 20. Cf. HERODOT. lib. IV, cap. 63. — <sup>12</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 445. — <sup>13</sup> TACIT. *German.* cap. 19. — <sup>14</sup> *Leg. Longobard.* tit. XXXIV, art. 4. — <sup>15</sup> TACIT. *German.* cap. 19.



les membres de la famille venaient déposer des présents sur le lit des époux <sup>1</sup>.

Les femmes, devenues épouses, ne s'occupaient plus que des soins de leur maison <sup>2</sup> et des travaux des champs <sup>3</sup>. Elles suivaient parfois leur mari à la guerre, portaient aux combattants des vivres et des encouragements <sup>4</sup>, les tuaient elles-mêmes quand ils fuyaient et se donnaient volontairement la mort quand ils avaient succombé <sup>5</sup>.

On conçoit aisément que d'une race douée d'autant d'énergie devaient sortir des enfants non moins énergiques. Dès qu'ils venaient au monde, on les plongeait dans l'eau froide pour les endurcir <sup>6</sup>, d'après un usage emprunté aux Thraces <sup>7</sup>. Point de lait mercenaire; le sein maternel seul les nourrissait <sup>8</sup>. Limiter leur nombre en faisant périr les nouveau-nés était un crime, selon Tacite <sup>9</sup>. Cependant, les mœurs et même les lois des barbares conféraient ce droit exorbitant au pouvoir paternel, pourvu que pas une goutte de miel ou de lait n'eût passé sur les lèvres du nouveau-né condamné à périr <sup>10</sup>. Le père pouvait aussi vendre ses enfants, les garçons jusqu'au moment où ils atteignaient leur majorité, les filles tant qu'elles n'étaient pas mariées, usage que nous voyons encore formellement autorisé par des capitulaires du ix<sup>e</sup> siècle <sup>11</sup>.

Les enfants croissaient, nus et exposés à toutes les intempéries de l'air, jusqu'à cette force de membres, jusqu'à ces corps qui étonnaient l'antiquité <sup>12</sup>. Les fils de l'homme libre étaient confondus avec les fils de l'esclave, jusqu'à ce que l'âge les séparât et que le courage fit distinguer les uns des

<sup>1</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 444; LIUTPRAND. *Leg.* lib. II, § 4. —

<sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 25. — <sup>3</sup> TACIT. *ib.*, cap. 45. — <sup>4</sup> TACIT. *ib.*, cap. 7 et 8. — <sup>5</sup> PLUTARCH. *in Vitâ Marii*, cap. 28; VALERII MAXIMI lib. VI, cap. 4. — <sup>6</sup> GALENI *de Sanitate tuendâ*, lib. I, cap. 44. — <sup>7</sup> SIDONII APOLLINAR. *Carm.* II, v. 36 seqq. — <sup>8</sup> TACIT. *German.* cap. 20. — <sup>9</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 49. — <sup>10</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 405 et 453 seqq. Cf. Mss de la Bibl. de Bourgogne, nos 3496-3203, p. 458 v<sup>o</sup>. —

<sup>11</sup> GRIMM, lib. laud., p. 464 seqq. — <sup>12</sup> CÆSAR, lib. IV, cap. 4; TACIT. *German.* cap. 20.



autres <sup>1</sup>. Servir les membres plus âgés de la famille <sup>2</sup>, travailler aux champs <sup>3</sup>, se rompre au maniement des armes <sup>4</sup>, s'exercer à la nage <sup>5</sup> et à la chasse de l'aurochs <sup>6</sup>, dompter des chevaux <sup>7</sup> et sauter au milieu des glaives et des framées menaçantes <sup>8</sup>, tels étaient les premières occupations et les sauvages amusements du jeune Germain.

Dès qu'il avait atteint l'âge légal (et cet âge variait selon les peuplades, car il était fixé à dix ans chez les Anglo-Saxons, à douze ans chez les Franks, à quinze ans chez les Visigoths, à dix-huit ans chez les Longobards <sup>9</sup>), il était déclaré majeur. Cette cérémonie avait lieu dans l'assemblée du district, où le jeune homme recevait solennellement d'un des chefs, de son père ou d'un parent, le bouclier et la framée. Dès ce moment, il cessait d'être exclusivement à une famille, et il appartenait à l'Etat <sup>10</sup>.

La nation était divisée en quatre classes : les nobles, les hommes libres, les affranchis et les esclaves <sup>11</sup>.

Chez les tribus qui reconnaissaient l'institution de la royauté, les nobles avaient seuls le privilège de voir choisir le roi dans leurs rangs <sup>12</sup>. Dans les autres clans, ils avaient celui d'être investis du titre honorifique de chef, alors même qu'ils avaient à peine atteint l'âge de l'adolescence <sup>13</sup>. Ils correspondaient aux *principes* dont parle César <sup>14</sup>, et jouissaient d'une haute considération, qui était basée sans doute sur la prépondérance que leur donnaient des possessions territoriales plus considérables, quoiqu'ils ne formassent pas une caste exclusivement héréditaire <sup>15</sup>. Toutes les

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 20. — <sup>2</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 25; POMP. MELÆ lib. III, cap. 3. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 45. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 4, et lib. VI, cap. 21. — <sup>5</sup> TACIT. *Historiar.* lib. V, cap. 14. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 28. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 52. — <sup>8</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 24. — <sup>9</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 415-416. — <sup>10</sup> TACIT. *German.* cap. 15. — <sup>11</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 25. — <sup>12</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 7. — <sup>13</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 15. — <sup>14</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 22; UNGER, *Geschichte der deutschen Landstaende*, t. I, p. 57 et 58. — <sup>15</sup> Cf. ROTH, *Geschichte des Beneficialwesens*, p. 8 et 9.



lois établissent pour eux des compositions judiciaires beaucoup plus fortes que pour les autres classes du peuple, et leurs domaines n'étaient soumis à aucune charge fiscale <sup>1</sup>.

Les hommes libres, dont le nom le plus ancien, *hari-manni*, signifie guerrier <sup>2</sup>, avaient tous les droits qui étaient attribués aux nobles, excepté celui de fournir des rois au trône. Ils pouvaient parvenir, par l'élection dans l'assemblée du district, à la dignité de chef, ou *magistratus*, comme César s'exprime <sup>3</sup>, quand ils y avaient des titres acquis par la supériorité de la bravoure, de la sagesse et des faits d'armes. Ils constituaient le noyau et la force de la nation, prenaient part aux délibérations dans les assemblées <sup>4</sup>, et aux expéditions militaires <sup>5</sup>. Ils avaient le droit de possession <sup>6</sup>, d'hérédité <sup>7</sup> et de transmission par donation ou par vente <sup>8</sup>. Leurs attributs particuliers étaient leur longue chevelure et leurs armes, symboles de leur liberté et de leur titre de citoyen. Leurs principaux devoirs sociaux étaient les suivants : ils fournissaient annuellement aux chefs une redevance de blé et de bétail, qui, volontaire dans le principe <sup>9</sup>, ne tarda pas à être transformée en une obligation réelle <sup>10</sup>. En cas de guerre, ils payaient un impôt spécialement destiné aux dépenses générales de l'expédition et appelé *heribannum*. Enfin chaque guerrier devait à ses propres frais prendre part à la campagne <sup>11</sup>.

Les affranchis, ou plutôt les colons, qui correspondaient aux *lidi* de la loi salique, aux *liti* de la loi ripuaire et à nos *laten* du moyen âge <sup>12</sup>, constituaient une classe intermé-

<sup>1</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 272 seqq. — <sup>2</sup> IDEM, lib. laud., p. 292. — <sup>3</sup> CÉSAR, lib. VI, cap. 22; UNGER, *Geschichte der deutschen Landstaende*, t. I, p. 37 et 38. — <sup>4</sup> CÉSAR, lib. VI, cap. 26; TACIT. *German.* cap. 44. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* cap. 44. — <sup>6</sup> GRIMM, lib. laud., p. 290; SAVIGNY, *Geschichte des Roem. Rechts im Mittelalter*, t. I, p. 494 seqq. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 20. — <sup>8</sup> GRIMM, lib. laud., p. 606 seqq. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 45. — <sup>10</sup> GRIMM, lib. laud., p. 297. — <sup>11</sup> IDEM, *ibid.*, p. 298 seqq. — <sup>12</sup> IDEM, *ibid.*, p. 227 et 305 seqq. Il ne faut pas confondre ces *liti* avec les *laeti*, ou colons militaires, que la *Notitia dignitatum* nous montrera plus tard établis dans les provinces belges.



diaire entre les hommes libres et les serfs proprement dits. Ils étaient, selon toute apparence, un reste de la population libre que l'invasion germanique avait trouvée établie sur le sol, et que la conquête avait transformée en une classe de colons. La dénomination générale de *libertini* que Tacite leur donne vient probablement de ce que l'affranchissement pouvait faire monter dans leurs rangs les esclaves qui étaient placés au dernier degré de la servitude. Ils n'avaient aucune importance politique <sup>1</sup>, par conséquent ni le droit de paraître dans les assemblées, ni celui de porter les armes, ni celui de la possession proprement dite. Les compositions judiciaires n'étaient généralement fixées pour eux qu'à la moitié des chiffres déterminés pour les hommes libres <sup>2</sup>. Dépouillés de leur chevelure <sup>3</sup>, il ne leur était permis de paraître en armes que lorsqu'ils faisaient partie de la *truste* ou maison du roi <sup>4</sup>. Admis à cet honneur, il arrivait parfois que, grâce à la fantaisie du souverain, ils s'élevassent au-dessus des hommes de race libre et même au-dessus des nobles <sup>5</sup>. Le *hariman* pouvait descendre dans la classe des *liti*, soit volontairement en engageant sa liberté <sup>6</sup>, soit par le seul effet de la loi, comme, par exemple, quand il épousait une femme de condition servile <sup>7</sup> ou qu'il ne payait pas la composition établie pour un crime ou un délit dont il s'était rendu coupable <sup>8</sup>.

Les esclaves ou serfs étaient regardés comme des choses de commerce <sup>9</sup>. Leur maître avait sur eux puissance de vie et de mort <sup>10</sup>, et ils ne pouvaient se marier sans son consentement <sup>11</sup>. Privés, plus complètement encore que

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 25. — <sup>2</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 274. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 58. — <sup>4</sup> GRIMM, *lib. laud.*, p. 540. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* cap. 25. — <sup>6</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 24. — <sup>7</sup> *Leg. Salic. (ex Cod. Fuldensi)* tit. XIV, § 44. — <sup>8</sup> *Leg. Bajuvar.* tit. I, § 44. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 24. — <sup>10</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 25. — <sup>11</sup> *Leg. Salic.* tit. XXIX, art. 4.



les *liti*, de tout droit civil et politique, ils formaient en quelque sorte une annexe du sol, et étaient astreints aux travaux les plus rudes de l'exploitation du domaine auquel ils étaient attachés <sup>1</sup>. Enfin, personnellement exclus du bénéfice du système des compositions judiciaires, ils n'y figuraient simplement que comme des objets appartenant à un homme, à qui la loi permettait, s'ils étaient blessés ou tués, d'évaluer le dommage apporté à sa propriété, comme s'il s'agissait d'un bœuf ou d'un cheval <sup>2</sup>.

Certains clans possédaient l'institution de la royauté; mais, dans le principe, le chef, que l'on revêtait de cette dignité et que les plus anciens monuments tudesques nous signalent sous le nom de *chuninc* (roi), était essentiellement électif, et on ne le choisissait que dans certaines familles qui appartenaient à la classe des nobles et qui descendaient probablement de quelques anciennes races sacerdotales ou réputées divines <sup>3</sup>. L'élection, dont la solennité était, sans doute, accompagnée d'un sacrifice religieux, avait lieu dans une assemblée générale, devant laquelle le sort était consulté par les prêtres : cérémonie étrange et barbare, qui consistait à placer les unes sur les autres plusieurs grosses pierres; si cet entassement augural restait en équilibre, le présage était favorable; s'il s'écroulait, l'auspice était réputé contraire <sup>4</sup>. Le prince désigné était ensuite élevé sur un pavois <sup>5</sup>, et plusieurs guerriers le portaient ainsi trois fois devant la multitude qui applaudissait de la voix et en frappant les framées sur les boucliers <sup>6</sup>. Puis, après avoir reçu l'hommage de l'assistance qui se bornait à lever trois fois les mains vers le ciel, il allait prendre possession du pays en faisant le tour

<sup>1</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 580. — <sup>2</sup> *Leg. Salic. (ex Cod. Fuld.)* tit. XI, § 4; GRIMM, *lib. laud.*, p. 542 seqq. — <sup>3</sup> JORNANDIS *de Reb. Getic.* cap. 15. — <sup>4</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. I, t. I, p. 22. — <sup>5</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 15. — <sup>6</sup> GREG. TURON. lib. II, cap. 40, lib. VII, cap. 10; AIMOIN. lib. III, cap. 64.



des frontières <sup>1</sup>. Les principaux insignes de son autorité étaient sa longue chevelure, un simple bandeau d'or <sup>2</sup>, un sceptre de bronze <sup>3</sup>, et peut-être aussi un de ces chars attelés de bœufs, sur lesquels nous verrons plus tard se traîner l'autorité expirante des Mérovinges <sup>4</sup>. Loin qu'il exerçât un pouvoir illimité et arbitraire <sup>5</sup>, il arrivait parfois que le caprice du peuple allât jusqu'à le frapper d'insultes <sup>6</sup>, ou que la superstition le fit descendre du trône lorsque la mauvaise issue d'une guerre, ou une moisson mal venue avaient prouvé que le ciel était contre lui <sup>7</sup>. De droits régaliens, il ne paraît en avoir eu guère dans le principe, et tout au plus s'il pouvait prétendre à une part du butin qu'on faisait dans les guerres <sup>8</sup>. Il convoquait et présidait les grandes assemblées, où se traitaient les affaires politiques et judiciaires et où il recevait les tributs annuels que le peuple lui offrait à titre de dons volontaires <sup>9</sup>. Il nommait tous les dignitaires qui administraient, en son nom, les différents cantons dont le pays se composait, et qui le représentaient dans les assemblées locales. Aussi, on voyait se grouper autour de lui, et se mettre à son service, non-seulement les *harimanni* qui ambitionnaient quelque faveur ou bénéfice, mais encore une foule de nobles qui ne croyaient pas déroger en consentant à devenir ses serviteurs <sup>10</sup>. Çà et là figuraient aussi parmi ces hommes libres quelques *liti*, admis à partager avec eux les libéralités du maître commun <sup>11</sup>. C'était là ce qu'on appelait la suite, ou le *gasindium* du roi <sup>12</sup>. Elle se composait

<sup>1</sup> GREGOR. TURON. lib. VII, cap. 40. — <sup>2</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Altertumskunde*, p. 208. — <sup>3</sup> IDEM, lib. laud., p. 209 seqq. — <sup>4</sup> EINHARDI *Vita Karoli Magni*, cap. 4. — <sup>5</sup> TACIT. *German.*, cap. 7. — <sup>6</sup> PROCOPII *de Bello Gothic.*, lib. II, cap. 44. — <sup>7</sup> AMMIAN. MARCELLIN. lib. XXVII, cap. 5, § 40. — <sup>8</sup> GRIMM, *Deutsch Rechtsalterthümer*, p. 246 seqq. — <sup>9</sup> IDEM, lib. laud., p. 245 seqq. — <sup>10</sup> TACIT. *German.* cap. 45. Cf. GRIMM, lib. laud., p. 250 seqq. — <sup>11</sup> TACIT. *German.* cap. 25. Nous en trouvons de fréquents exemples dans Grégoire de Tours. Cf. GREGOR. TURONENS. lib. IV, cap. 47; lib. V, cap. 49; lib. VII, cap. 25. — <sup>12</sup> *Edictum ROTHARIS*, cap. 228.



de deux éléments, dont l'un constituait la *trust*, ou suite civile et domestique, et l'autre, la *host* ou suite militaire<sup>1</sup>. Les hommes qui étaient dans la *trust* s'appelaient *antrustions*<sup>2</sup>. Nous ne connaissons point la dénomination spéciale par laquelle étaient désignés ceux qui appartenaient à la *host*. D'ailleurs, les uns aussi bien que les autres étaient tenus de répondre à l'appel de guerre, c'est-à-dire au *haribannum*<sup>3</sup> : les hommes libres, par le seul effet de la loi ; les *liti* de la suite, par l'effet même de la position qu'ils occupaient auprès du roi ou du chef dans le *gasindium* duquel ils figuraient<sup>4</sup>. Quand on songe qu'outre les avantages personnels que dispensait à leurs hommes la faveur des rois ou des chefs, la loi établissait pour les gens du *gasindium* des compositions proportionnellement beaucoup plus considérables que pour ceux qui n'en faisaient point partie<sup>5</sup>, et que même, chez les Franks, elles étaient trois fois plus fortes<sup>6</sup>, on comprend sans peine que chacun devait chercher avec bien plus d'ardeur à y être admis qu'à s'attacher simplement à la suite de quelque noble<sup>7</sup>.

Comme toute l'organisation sociale des Germains était déterminée par la nature du rapport dans lequel chacune des différentes classes de la société se trouvait à l'égard du sol, nous croyons devoir entrer ici dans quelques détails à ce sujet.

Ce serait une erreur de croire, comme on pourrait le déduire de quelques paroles de César<sup>8</sup>, que les Germains

<sup>1</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 275. — <sup>2</sup> Voyez les textes cités par GRIMM, *loc. cit.*, et comparez ci-dessus, tome I, page 53. ROTH, *Geschichte des Beneficialwesens*, p. 424 seqq. — <sup>3</sup> GRIMM, *lib. laud.*, p. 295. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 25. — <sup>5</sup> MARCULFI *Formul.* lib. I, cap. 48 ; *Leg. LIUTPRANDI* lib. VI, cap. 9 seqq. — <sup>6</sup> *Leg. Ripuar.* tit. VII et tit. LXIII, § 4 ; *Leg. Salic. (ex Cod. Fuldens.)* tit. XLIV, § 4, et tit. LXIII, § 4. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 45. — <sup>8</sup> CÆSAR. *lib. VI*, cap. 22 : *Agriculturæ non student*. Dans ce passage le mot *studere* doit évidemment être pris dans le sens de *aliquam rem studiose tractare*. Cf. *Julii Cæsaris Comment.* ed. MOEBIUS, t. I, p. 342 ; UNGER, *Altdutsche Gerichtsverfassung*, p. 5.



n'avaient pas encore totalement renoncé à la vie errante des nomades, et qu'ils commençaient seulement à se livrer à l'agriculture au moment où, parvenu au Rhin inférieur, il jeta les yeux sur quelques-unes de leurs tribus cantonnées sur la rive droite de ce fleuve. Leur mouvement d'invasion avait fait halte; leur migration s'était assise et la vie agricole avait commencé pour eux <sup>1</sup>. A la vérité, ils ne possédaient point de villes dans le sens que les Romains attachaient à ce mot <sup>2</sup>, et l'on ne saurait davantage appliquer cette dénomination aux forteresses et aux citadelles que les historiens nous signalent dans la Germanie sous le nom d'*oppida* et de *castella* <sup>3</sup>, et qui n'étaient, selon toute apparence, que de grossiers retranchements semblables à ceux que nous avons déjà entrevus chez les Celtes <sup>4</sup>. Car, ne regardant les murs des cités que comme les boulevards de la servitude <sup>5</sup>, ou comme la clôture d'un sépulcre <sup>6</sup>, ils vivaient séparés selon qu'une source, un champ, ou un bois leur avait plu, et ils n'avaient point de demeures contiguës, chaque famille ayant autour de son habitation un espace libre, soit que ce fût dans le but de se préserver des incendies, soit que ce fût par suite de l'ignorance de ce peuple dans l'art de bâtir <sup>7</sup>. Nous devons rechercher s'il y a quelque fondement dans la double explication que Tacite donne à cette circonstance.

César nous apprend que chez les Germains personne ne possédait de champs fixes et circonscrits par des bornes, mais que les magistrats et les chefs assignaient tous les

<sup>1</sup> UKERT, *Geographie*, t. III, part. II, p. 243; KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthumskunde*, p. 436 seqq. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 16. — <sup>3</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 29; lib. IV, cap. 49; lib. VI, cap. 40; TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 36, 56, 57; lib. II, cap. 56; lib. XII, cap. 27 et 29; *Historiar.* lib. V, cap. 49. Cf. WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. I, p. 49 seqq. — <sup>4</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 44. — <sup>5</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 64. — <sup>6</sup> AMMIAN. MARCELLIN. lib. XVI, cap. 2, § 42. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 16.



ans à chaque famille et à chaque parentage une certaine portion de terre que l'on cultivait, et qui l'année suivante changeait de maître <sup>1</sup>, d'après une coutume également pratiquée chez les Gètes <sup>2</sup>; et l'origine de cet usage, — fondé sans doute sur une organisation militaire qui était particulière aux Suèves dont le capitaine romain s'est plus spécialement occupé <sup>3</sup> et qu'il avait déjà combattus sur le Rhin supérieur, dans l'armée d'Arioviste <sup>4</sup>, — il l'attribue au dessein d'empêcher que le peuple, en s'attachant trop à la vie sédentaire des agriculteurs, ne perdît son esprit belliqueux, que l'agrandissement progressif d'un domaine fixe ne finît par rendre les riches assez puissants pour opprimer les pauvres, et que l'instinct de la propriété, en engendrant une cupidité funeste, ne fit naître des querelles et des discordes, et ne détruisît le sentiment de l'égalité <sup>5</sup>.

Grâce à Tacite, il nous est donné de pouvoir jeter un coup d'œil plus sûr dans l'organisation agraire des Germains <sup>6</sup>. Le sol était regardé comme une propriété commune de la nation. Chaque *vicus* ou village, à mesure qu'il s'en formait un, obtenait une part du territoire, qui, découpé en lots, était distribué entre les différentes familles libres dont la commune se composait. Ces lots étaient plus ou moins considérables, selon l'importance ou le rang social des chefs des parentages <sup>7</sup>. Chaque lot était réparti, par celui auquel il était assigné, entre ses *liti*, qui, aidés des serfs, en soignaient la culture, et qui eux-mêmes sous-divisaient la parcelle qui leur était échue, de ma-

<sup>1</sup> CÆSAR, lib. VI, cap. 22. — <sup>2</sup> HORAT. lib. III, od. 24, v. 14. — <sup>3</sup> CÆSAR, lib. IV, cap. I. — <sup>4</sup> CÆSAR, lib. I, cap. 51. — <sup>5</sup> CÆSAR, lib. VI, cap. 22. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 26. Ce passage, fort obscur, a été interprété de plusieurs manières différentes. Nous avons suivi ici le texte de Rupert. Cf. TACITI *Opp.*, ed. Rupert, tom. IV, p. 124 seqq. — <sup>7</sup> Cf. TACIT. *German.* cap. 26; et PROCOV. *Bell. Vandal.* lib. I, cap. 5.



nière à n'en labourer tous les ans qu'une fraction, en laissant le reste en jachère<sup>1</sup>. Ce mode de répartition du sol nous rend, en quelque sorte, visible le procédé suivi par la conquête. Nous allons voir qu'il est aussi l'image rudimentaire de l'organisation du village germanique, et que, si la différence de condition sociale a d'abord déterminé le droit de tous les hommes libres dans le partage du territoire, leur position à l'égard du sol détermine à son tour leur rôle et leurs devoirs comme membres de la société, et leurs rapports avec les restes du peuple conquis.

La société germanique avait une base toute militaire. L'idée de peuple et l'idée d'armée y étaient tellement identiques, que, dans un grand nombre de monuments anciens, nous trouvons le mot *exercitus*, armée, employé dans le sens de *populus*, peuple<sup>2</sup>. Car c'était à titre de propriétaires que les hommes libres étaient tenus au *haribannum*, et, comme eux seuls avaient le droit de possession réelle, et par conséquent celui de représenter la nation, ils représentaient par là même directement l'armée. De là la connexité de ces deux idées. De là aussi le rapport qui existait entre l'organisation territoriale et l'organisation militaire. L'une et l'autre avaient pour base générale la division centésimale<sup>3</sup>. Dans César, nous voyons déjà le territoire des Suèves divisé en cent *pagi* ou districts<sup>4</sup>; dans Pline, celui des Helleviones Scandinaves réparti en cinq cents *pagi*<sup>5</sup>, et dans Tacite, celui des Semnones coupé pareillement en cent divisions semblables<sup>6</sup>. Chaque *pagus* ou *Gau* était divisé en *centuries*, que les

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 26. Cf. WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, tom. I, p. 27. Ce système de partage annuel des terres communales se pratique encore actuellement dans toute l'Ardenne, où il est connu sous le nom de *virées*, et où nous avons pu le constater, Tacite à la main. — <sup>2</sup> *Leg. Salic. emend. prolog.*; *Gesta Francor.* cap. 40. Cf. WAITZ, lib. laud., t. I, p. 52. — <sup>3</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 532. — <sup>4</sup> CÆSAR, lib. I, cap. 37. — <sup>5</sup> PLINI lib. IV, cap. 27. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 39.



sources germaniques nous font connaître sous le nom de *huntari*, les documents scandinaves sous celui de *hundari*, et les lois anglo-saxonnes sous celui de *hundred* <sup>1</sup>, et dont chacune contenait cent fermes (*huopa*) <sup>2</sup>, et fournissait cent guerriers, dont l'ensemble s'appelait pour ce motif centurie, nom qui servit primitivement à désigner simplement un nombre et qui devint plus tard un titre et un honneur <sup>3</sup>. Le chef de la centurie portait le nom de *centenier* <sup>4</sup>. Les Goths l'appelaient *hundafaths* <sup>5</sup>. En vertu de la connexité qu'il y avait entre l'organisation militaire et l'organisation civile de la nation, ce chef, dans les premiers temps, était à la fois placé à la tête de la justice et à la tête de la centurie militaire <sup>6</sup>. Mais, plus tard, nous ne le voyons plus figurer dans les lois que comme préposé à la justice seulement <sup>7</sup>. La législation visigothe mentionne trois autres classes de chefs, dont deux, le *millenarius* (millenier), ou *thusandifaths*, comme les sources gothiques l'appellent, et le *quingentarius* (cinqcentenier), étaient placés au-dessus, et dont un, le *decanus* (dizenier), était placé au-dessous du centenier. De cette manière se constituait un ordre hiérarchique de fonctionnaires, à la fois militaires et civils <sup>8</sup>. Mais il n'est pas positivement établi que cette organisation ait été commune à toutes les branches de la famille germanique, ni qu'elle ait été basée d'une manière fixe sur un système régulier de division territoriale <sup>9</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'histoire nous fournit assez d'éléments incontestables pour nous faire comprendre le rôle

<sup>1</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 552 seqq. — <sup>2</sup> IDEM, lib. laud., p. 555.

— <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 6. — <sup>4</sup> *Leg. Salic. (ex Cod. Fuld.)* tit. XLVII, § 1; tit. XLIX, et tit. LIII, § 2; *Leg. Salic. emend.* tit. XLVI, § 1, et tit. XLVIII. —

<sup>5</sup> GRIMM, lib. laud., p. 554. — <sup>6</sup> SAVIGNY, *Geschichte des Roem. Rechts im Mittelalter*, t. I, p. 265; *Leg. Wisigothor.* lib. IX, tit. 2, art. 1; GRIMM, lib. laud., p. 754.

— <sup>7</sup> Voir les citations de la note 4 ci-dessus. — <sup>8</sup> GRIMM, lib. laud., pag. 754. —

<sup>9</sup> WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. I, p. 47.



souverain que la propriété jouait dans cette société. Nous avons déjà vu que ce n'était pas à titre d'homme libre, mais à celui de propriétaire, que le Germain appartenait au *haribannum*. C'était au même titre qu'il prenait part aux assemblées nationales, et qu'il jouissait de la plénitude des droits politiques et civils.

Avant d'exposer quelle était la nature de ces assemblées, il nous reste à dire quelques mots au sujet des différentes divisions territoriales et des autorités qui y étaient préposées. Le sol, occupé par chacune des trois grandes branches de la nation mentionnées par Tacite <sup>1</sup>, se composait de l'ensemble des *pagi*. Comme l'étendue en variait, et qu'il ne pouvait, par conséquent, être exactement un multiple décimal de ces derniers, il n'avait pas de nom particulier. Chaque *pagus* formait une circonscription habitée ordinairement par une seule peuplade; c'est pourquoi on le trouve désigné assez communément par le mot *civitas* <sup>2</sup>, cité. Il était lui-même sous-divisé, comme nous l'avons vu, en *huntari*. Ceux-ci, il ne faut pas les confondre avec les *vici* ou villages; car ils pouvaient même en contenir deux ou un plus grand nombre <sup>3</sup>. Chacune de ces divisions devait naturellement être placée sous un chef dont les attributions s'étendaient, dans un ordre hiérarchique, sur la circonscription qui lui était assignée. De cette manière, chaque pays a pu être gouverné soit par un roi, soit par l'assemblée des préposés des *pagi*, qui rendaient la justice en temps de paix, et qui, en temps de guerre, choisissaient probablement entre eux par le sort, à l'exemple des Saxons <sup>4</sup>, un de ces chefs de guerre que Tacite nous fait connaître sous le nom de *duces* <sup>5</sup>, et qui, connus plus tard sous celui de *heerzoge*, étaient élevés

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 2. — <sup>2</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 44 et 45; *Annal.*, lib. I, cap. 37, et lib. XIII, cap. 57. — <sup>3</sup> WILDA, *das Strafrecht der Germanen*, p. 429. — <sup>4</sup> BEDÆ *Histor. Ecclesiast.* lib. V, cap. 40. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* cap. 7.



sur le pavois à la façon des souverains <sup>1</sup>. A la tête du *pagus* était placé le centenier, qui, appelé aussi par la loi salique *tungyn* <sup>2</sup>, et désigné chez les Anglo-Saxons par le nom de *hundredesealdor* <sup>3</sup>, correspondit plus tard au *comes*, comte. Enfin, le magistrat qui était préposé au *vicus*, et que les textes latins nous font connaître sous le nom de *villicus*, portait chez les Anglo-Saxons celui de *tûngerêfa*, c'est-à-dire, chef de village <sup>4</sup>.

Si le *villicus*, officier du dernier degré dans l'ordre hiérarchique que nous venons d'indiquer, avait quelque analogie avec le *dizenier* des Visigoths <sup>5</sup> et des Longobards <sup>6</sup>, et s'il remplissait, ailleurs que chez les Goths, des fonctions administratives et judiciaires, c'est ce que nous ne saurions déterminer. Mais nous allons voir quelles étaient les attributions du centenier, et quelles étaient celles du collège des centeniers chez les peuples qui ne connaissaient point l'institution de la royauté.

A chacune des divisions de la peuplade correspondait une de ces assemblées que les sources classiques nous font connaître sous le nom de *concilia* <sup>7</sup>, et que les documents germaniques nous signalent sous les noms divers de *thing* <sup>8</sup> (plaid), *mâl* <sup>9</sup> (réunion), *warf* ou *rhing* <sup>10</sup> (cerce). Il y avait ainsi une assemblée pour la centurie et une autre pour le *pagus*. Il ressort de la nature même des choses que la première s'occupait des affaires qui concernaient spécialement les intérêts du *huntari*, et que la seconde décidait celles qui intéressaient le *gau* en général. A moins de

<sup>1</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 45. — <sup>2</sup> Voir les textes cités ci-dessus, p. 47, note 4. Cf. SAVIGNY, *Geschichte des Roem. Rechts im Mittelalter*, t. I, p. 275. — <sup>3</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 534 et 752 seqq. — <sup>4</sup> IDEM, lib. laud., p. 554; WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, p. 404. — <sup>5</sup> GRIMM, lib. laud., p. 754. — <sup>6</sup> Leg. LIUTPRAND. tit. V, § 45, et tit. VI, § 51. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 49, et lib. VI, cap. 25; TACIT. *German.* cap. 42 et 43; *Historiar.* lib. IV, cap. 64. — <sup>8</sup> GRAFF, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. V, p. 476. — <sup>9</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 764. — <sup>10</sup> IDEM, lib. laud., p. 747.



quelque circonstance tout à fait particulière qui réclamait une décision instantanée, elles avaient lieu à des époques déterminées, toujours au renouvellement ou au plein de la lune <sup>1</sup>, d'après un usage propre aux Goths <sup>2</sup>, et probablement l'ouverture en était-elle fixée, dans les temps primitifs, à de certains jours réputés fastes, parmi lesquels le principal était le mardi, ou jour consacré à Mars <sup>3</sup>.

Le *gau* avait communément trois assemblées annuelles, qui, présidées sans doute par le collège des centeniers <sup>4</sup>, coïncidaient avec les trois sacrifices solennels que célébrait le culte des Germains, et dont chacun correspondait au commencement de l'une des trois saisons <sup>5</sup>, les seules que ce peuple connût, à savoir : le printemps, l'été et l'hiver <sup>6</sup>. Elles se tenaient régulièrement en plein air, dans quelque forêt sacrée <sup>7</sup>, sur le plateau d'une montagne <sup>8</sup>, ou dans quelque plaine herbue, comme nous l'indique clairement le nom des champs de mars et des champs de mai qui figurent plus tard dans l'histoire du droit germanique <sup>9</sup>. Tous les hommes libres du clan étaient appelés à s'y rendre; car c'était là qu'ils exerçaient leur plus haute prérogative de citoyen, par la part qu'ils prenaient aux affaires judiciaires et politiques qui s'y traitaient. Pourvus de leurs armes <sup>10</sup>, et parvenus au lieu de la réunion, ils se disposaient en un vaste cercle <sup>11</sup>, et le chef de l'assemblée, soit le roi, soit l'un des centeniers, vêtu du *sagum* <sup>12</sup> et tenant une verge blanche à la main <sup>13</sup>, prenait place sur son siège qui, tourné vers l'orient <sup>14</sup>, était ordinairement

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 41. — <sup>2</sup> SIDON. APOLLINAR. *Carmin.* VII, v. 461. — <sup>3</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 818; IDEM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 475 seqq. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 41; HUCBALDI *Vita Sancti Lebvini*, apud Pertz, t. II, p. 364. — <sup>5</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 245, 745 et 824 seqq. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 26. — <sup>7</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 9 et 39. — <sup>8</sup> GRIMM, *lib. laud.* p. 800. — <sup>9</sup> IDEM, *ibid.*, p. 798. — <sup>10</sup> TACIT. *German.* cap. 43. — <sup>11</sup> GRIMM, *lib. laud.*, p. 809. — <sup>12</sup> IDEM, *ibid.*, p. 764. — <sup>13</sup> IDEM, *ibid.*, p. 761. — <sup>14</sup> IDEM, *ibid.*, p. 807.



une pierre grossièrement taillée <sup>1</sup>. Puis les prêtres, à qui appartenait la police du *mâl*, imposaient silence <sup>2</sup>, et la discussion s'ouvrait. Chacun parlait à son tour, selon son âge, sa noblesse, sa renommée ou son éloquence, et c'était moins l'autorité du commandement que celle de la persuasion qui l'emportait <sup>3</sup>. Ce n'était probablement que dans des circonstances tout à fait solennelles que l'on recourait à ces augures et à ces auspices dont Tacite nous fait connaître les formes étranges <sup>4</sup>, bien que l'on ne puisse douter qu'une cérémonie religieuse n'eût lieu avant l'ouverture des débats <sup>5</sup>, afin de consacrer le *frôno* <sup>6</sup>, ou la paix, et d'appeler la protection des divinités, particulièrement celle de Mars <sup>6</sup>, sur la conférence, d'où étaient exclus de droit les hommes qui avaient abandonné leur bouclier dans un combat et ceux qui s'étaient souillés de quelque infamie <sup>8</sup>.

L'assemblée du *gau* connaissait de toutes les affaires qui intéressaient la communauté en général. Aussi, on y discutait les questions de paix et de guerre <sup>9</sup>; on y prononçait sur les causes capitales, telles que les meurtres, les actes de lâcheté ou de trahison dans la guerre, et la prostitution <sup>10</sup>; on y élisait, probablement par la voie du sort, comme cela se pratiqua plus tard chez les Saxons <sup>11</sup>, le chef militaire, qu'on investissait du droit de vie et de mort <sup>12</sup>; on y formait ces fraternités d'armes, qui, connues des Celtes sous le nom d'*ambacti* <sup>13</sup>, de *solduri* <sup>14</sup> ou de *factiones* <sup>15</sup>, se formaient chez les Germains sous le nom de *gasindi*, et servaient à faire des expéditions chez les peuples voisins

<sup>1</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthumskunde*, pag. 217 seqq. —  
<sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 11. — <sup>3</sup> TACIT., *ib.*, cap. 11 et 15. — <sup>4</sup> TACIT., *ib.*, cap. 10. —  
<sup>5</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 795. — <sup>6</sup> IDEM, *lib. laud.*, p. 745. —  
<sup>7</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 64. — <sup>8</sup> TACIT. *German.* cap. 6. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. VI,  
cap. 25. — <sup>10</sup> TACIT. *German.* cap. 12. — <sup>11</sup> BEDÆ *Histor. Eccles. gent. Anglor.*  
lib. V, cap. 40. — <sup>12</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>13</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 15. — <sup>14</sup> CÆSAR.  
lib. III, cap. 22. — <sup>15</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 11.



pour recueillir du butin <sup>1</sup>, usage qui paraît s'être maintenu en Belgique jusqu'au commencement du ix<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>; on y désignait les centeniers chargés de rendre la justice dans les *huntari* <sup>3</sup>; on y conférait solennellement aux jeunes gens des familles libres le titre de citoyen, en leur remettant le bouclier et la framée <sup>4</sup>; enfin, c'était là également que les membres du *pagus* offraient à leur chef les présents annuels et volontaires de bétail et de blé <sup>5</sup>, et que l'on tranchait les contestations civiles qui pouvaient survenir entre les hommes appartenant à des *huntari* différents <sup>6</sup>. Si une opinion émise par l'un des orateurs du *mâl* déplaisait aux assistants, ceux-ci témoignaient leur mécontentement par des murmures; pour montrer qu'ils l'agréaient, ils agitaient leurs framées; car la marque d'assentiment la plus honorable que pût donner ce peuple soldat, c'était d'applaudir avec les armes <sup>7</sup>.

L'assemblée du *gau* se terminait probablement par un de ces repas fraternels, qui jouent un rôle si important dans tous les actes de la vie politique et civile des Germains <sup>8</sup>, et dont le nom lui-même, *mâl*, festin commun, attaché à ces réunions, correspond exactement au mot scandinave *gilde*, en anglo-saxon *gylða*, confraternité, sodalité <sup>9</sup>.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 25; TACIT. *German.* cap. 44; *Annal.* lib. XII, cap. 27; *Historiar.* lib. IV, cap. 28. — <sup>2</sup> « *Tria placita debent adire in anno, nisi pugnam faciant, aut furta aut prædas agant.* » Nous trouvons ce texte dans l'acte de donation par lequel l'alloü de Leeuw-Saint-Pierre, en Brabant, fut transporté à l'église de Saint-Pierre à Cologne, entre les années 782 et 819. Cf. KINDLINGER, *Münsterische Beitræge zur Geschichte Deutschlands*, tom. II, p. 4-9. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 42. — <sup>4</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 45. — <sup>5</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 45. Cf. UNGER, *Geschichte der deutschen Landstaende*, t. I, p. 59 seqq. — <sup>6</sup> WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. I, p. 56. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 44. — <sup>8</sup> TACIT., *ib.*, cap. 22; *Annal.* lib. I, cap. 50; *Histor.* lib. IV, cap. 44. Cf. GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 484. — <sup>9</sup> IHRE, *Glossarium Suiogothicum*, sub voc. *Gilde*. Cf. *Saga Hakonar Goda*, cap. 46; GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 45; WILDA, *das Gildewesen im Mittelalter*, p. 8 seqq.; FORTUYN, *Gildarum Historia*, p. 8 seqq. Nous ferons remarquer que le mot flamand *mael* présente encore la signification de festin. Nous verrons plus tard comment le *mâl* germanique, ou le *miehelâ* finnois (Cf. RENVALL, *Lexicon linguae finnicæ*), a produit notre *gilde* du moyen âge.



Le *mâl* des *huntari* avait lieu probablement une fois par mois, si nous pouvons nous en rapporter aux dispositions que les lois postérieures consacèrent à cet égard <sup>1</sup>. Il ne devait naturellement connaître que des contestations qui s'élevaient entre les membres de la centurie et des actes civils qu'ils contractaient entre eux. Il était présidé par le centenier, assisté de cent assesseurs, tirés du *huntari* et composés probablement d'un représentant de chaque *huoba*, pour former son conseil et ajouter à son autorité <sup>2</sup>. Il avait aussi un caractère politique; car on y discutait préalablement les questions d'intérêt général que l'assemblée du *gau* avait à résoudre et que le centenier était chargé d'y soutenir, dans le sens adopté d'abord par le collége local dont il était le chef <sup>3</sup>.

Le système pénal des Germains avait une base tout à fait particulière. Les usages reconnaissent le droit de vengeance, la *faidha*, à tout homme libre qui avait été lésé dans sa personne ou dans celle de ses proches, dans son honneur, dans ses droits ou dans ses biens <sup>4</sup>. Ils imposaient même, si un citoyen avait péri par quelque meurtre, au membre le plus proche de son parentage, l'obligation de poursuivre cette vengeance et de l'accepter avec l'héritage de la famille <sup>5</sup>. Mais, comme une société ne peut vivre avec ce principe de guerre intérieure, la loi avait opposé plus tard à la *faidha* un système de pacification; c'était le devoir de la composition judiciaire, le *wërigëlt*, l'argent de garantie, la satisfaction légale <sup>6</sup>, auquel était tenu le chef du parentage d'abord, ensuite ses héritiers, et dont personne ne pouvait s'affranchir, à moins de consentir à descendre dans la classe

<sup>1</sup> Voir les textes cités dans WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. I, p. 57.—

<sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 42. — <sup>3</sup> TACIT., *ib.*, cap. 41. Cf. RAEPSAET, *OEuvres complètes*, t. II, p. 49. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 21. — <sup>5</sup> *Leg. Anglor. et Werinor.* tit. VI, cap. 5. — <sup>6</sup> TACIT. *loc. cit.* Cf. GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 650 seqq. WAITZ, *lib. laud.*, t. I, p. 495.



des esclaves <sup>1</sup>, ou de rejeter, au moyen de la *chrenechruda* <sup>2</sup>, sur ses proches, la part de la composition que l'abandon total de ce qu'il possédait n'avait pas suffi à payer. La formalité de la *chrenechruda*, que le roi Childebert abolit vers l'an 595, comme un usage païen <sup>3</sup>, est assez étrange pour que nous disions en quoi elle consistait. Le condamné devait ramasser dans les quatre coins de sa maison la poussière qu'il y trouvait, se placer ensuite sur le seuil de la porte et jeter de la main gauche la poussière, par-dessus ses épaules, aux membres les plus proches de son parentage. Si son père, sa mère et son frère avaient déjà payé jusqu'à concurrence de leur avoir, il devait la jeter de la même manière à la sœur de sa mère ou à ses fils; s'il n'avait ni tantes ni cousins, il la devait lancer à ses trois plus proches parents du côté paternel et du côté maternel. Ensuite il devait, vêtu d'une simple chemise, sans ceinture à ses reins, sans chaussure à ses pieds, tenant seulement un bâton à la main, sauter par-dessus la haie de clôture. Dès ce moment, c'était à ces membres de son parentage de payer la composition. Que s'ils n'avaient pas de quoi la fournir, ils pouvaient à leur tour recourir à la *chrenechruda*. Finalement, si, après avoir été exposé dans quatre *mâls* par le plaignant, le condamné n'avait pas été racheté par les siens, il subissait la peine de mort <sup>4</sup>.

Ces peines étaient très-variées, toujours appropriées aux crimes et aux délits. Les traîtres et les transfuges étaient pendus à un arbre; les lâches et les prostitués étaient noyés dans la boue d'un marais, une claie par-dessus <sup>5</sup>. Les compositions pour tous les autres crimes et

<sup>1</sup> *Leg. Bajuvar.* tit. I, § 44. — <sup>2</sup> *Chrénecrād* signifie herbe ou terre pure. Cf. GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 441. — <sup>3</sup> *Decretio Childeberti regis*, cap. 45, apud LASPEYRES *Lex Salica*, p. 467. — <sup>4</sup> *Leg. Salic. (ex Cod. Fuld.)* tit. LXI, §§ 4 et 2. Cf. *Edict. domn. Hilperichi regis*, apud MERKEL, *Lex Salica*, p. 58, n° 7. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* cap. 42.



délits se payaient en chevaux et en bœufs, dont une partie revenait au roi et à la nation, l'autre au plaignant ou à ses proches <sup>1</sup>. Les prêtres seuls avaient le droit d'infliger les peines corporelles, de frapper et d'enchaîner les hommes libres, non pas à titre de châtement ou par ordre d'un chef, mais pour ainsi dire par le commandement du dieu qui préside aux combats <sup>2</sup>. L'accusé qui refusait de comparaître devant le *mâl* était exproprié, et personne, pas même sa propre femme, ne pouvait lui donner un asile ni un morceau de pain, sans encourir une forte amende <sup>3</sup>. Enfin, une peine particulière était comminée contre celui qui violait la sainteté d'un tombeau et dépouillait un mort; il était déclaré *wargus*, ou loup <sup>4</sup>, c'est-à-dire qu'il ne pouvait plus habiter parmi les hommes et qu'il était relégué dans la solitude des forêts, comme un animal sauvage, jusqu'à ce qu'il eût satisfait la famille du mort et qu'il lui fût permis de reparaître parmi ses frères.

Cette disposition de la loi témoigne du respect religieux que les Germains professaient pour les lieux de sépulture, qu'ils regardaient comme sacrés et sur lesquels ils tenaient même souvent le *mâl* pour donner plus de solennité à cette assemblée <sup>5</sup>. Ce respect avait son principe dans l'idée qu'ils se faisaient de la mort. Car, d'après les croyances si fortement enracinées dans toutes les traditions de leurs frères scandinaves, l'âme était immortelle; et celle du guerrier qui avait succombé sur le champ de bataille était conduite par les Valkyries dans la demeure éternelle d'Odhinn <sup>6</sup>.

D'après les traditions scandinaves, Odhinn lui-même avait prescrit l'usage de brûler les morts <sup>7</sup>. Cette coutume, —

<sup>1</sup> Tacit. *German.* cap. 12. — <sup>2</sup> Tacit., *ib.*, cap. 7. — <sup>3</sup> *Leg. Salic. (ex Cod. Fuld.)* tit. LIX, § 4. — <sup>4</sup> *Ibid.*, tit. LVIII; *Leg. Ripuar.* tit. LXXXV, § 2. Le mot *wargus* dérive de l'ancien mot nordique *vargr* ou du gothique *vargs*, loup. Cf. GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, pag. 396 et 733. — <sup>5</sup> GRIMM, *lib. laud.*, p. 815. — <sup>6</sup> SNORRO, *Edda Islandor.*, myth. 5; *Ynglinga-Saga*, cap. 2. — <sup>7</sup> SNORRO, *Ynglinga-Saga*, cap. 8 et 40. Cf. Tacit. *German.* cap. 27.



bien qu'elle ne fût pas généralement pratiquée par toutes les tribus germaniques, dont quelques-unes se bornaient simplement à enterrer leurs morts, comme nous le prouvent les restes de squelettes découverts dans un grand nombre de sépultures anciennes <sup>1</sup>, — fut observée par plusieurs clans jusqu'à l'époque de Charlemagne, qui l'abolit formellement <sup>2</sup>. Cette solennité funèbre était célébrée avec un appareil plein de pompe, surtout quand il s'agissait de rendre les honneurs suprêmes à quelque personnage distingué par sa bravoure et par le rang social qu'il avait occupé. On dressait un vaste bûcher, formé de bois particuliers <sup>3</sup>, que l'on décorait de riches tapis <sup>4</sup> et d'armes de toute espèce, casques, épées, cuirasses et boucliers <sup>5</sup>. Puis on y déposait le mort, couvert de ses vêtements de guerre et les pieds garnis de sa chaussure, afin qu'il pût à l'aise parcourir le chemin du Vallhöl <sup>6</sup>, et l'on plaçait auprès de lui une image de sanglier en bronze <sup>7</sup> et les objets qu'il avait le plus aimés pendant sa vie <sup>8</sup>, son cheval de bataille <sup>9</sup>, ses esclaves ornés de colliers précieux <sup>10</sup>, parfois même sa femme <sup>11</sup> ou ses amis, qui s'offraient volontairement à l'accompagner dans l'autre monde <sup>12</sup>. Dès le moment où le feu avait pris au bûcher, l'assistance commençait à se répandre en lamentations <sup>13</sup>, et les principaux de l'assemblée exhortaient <sup>14</sup> chacun à jeter dans le foyer incandescent des armes, des anneaux, des bracelets d'or

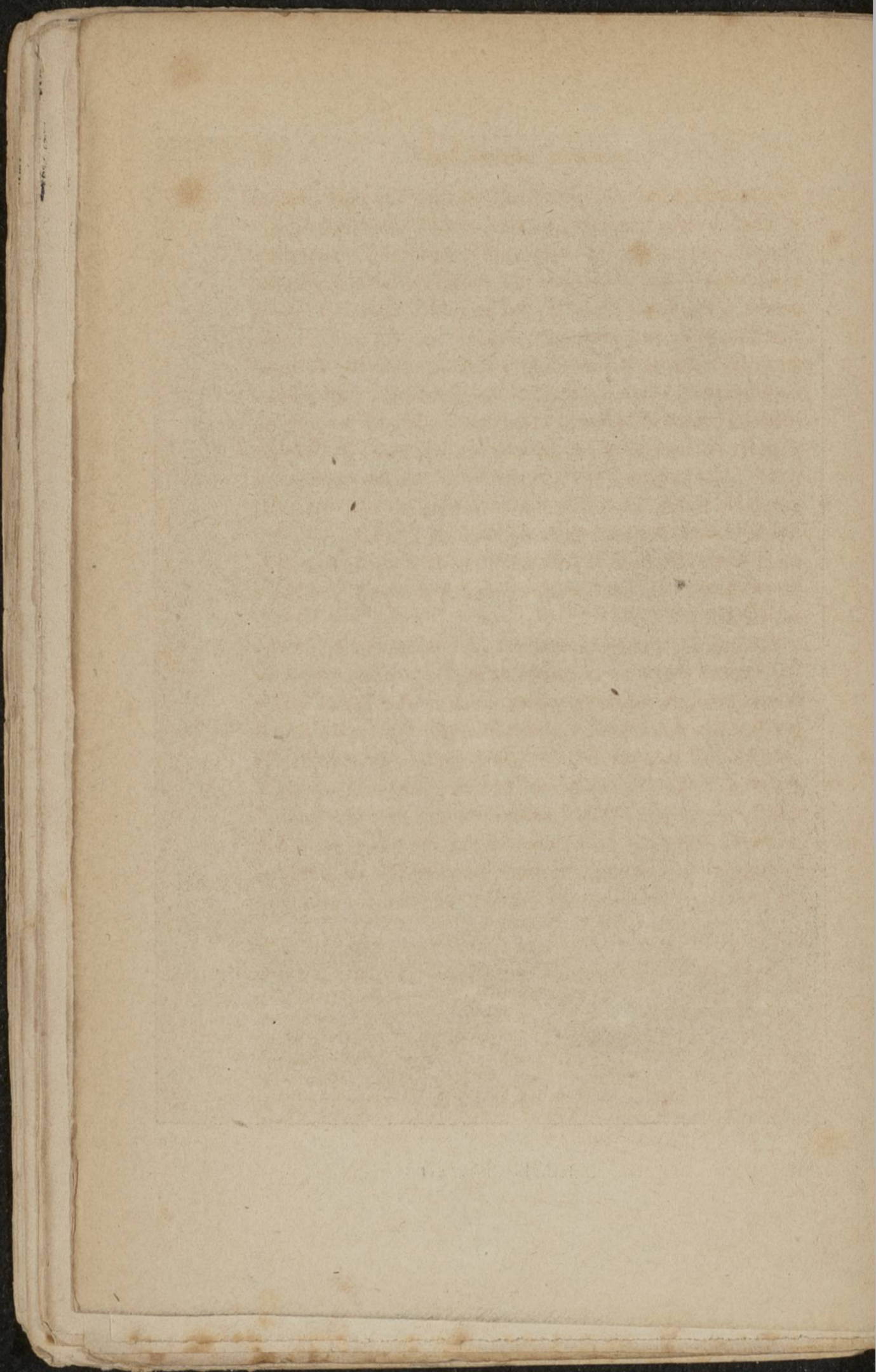
<sup>1</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthumskunde*, p. 418 seqq. — <sup>2</sup> *Capitulat. de partib. Saxon.* cap. 7. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 27. — <sup>4</sup> SÆMUNDAR, *Sigurdar Quida, Fafnisbana* III, str. 64. — <sup>5</sup> *Beowulf*, ed. ETTMÜLLER, v. 3445. — <sup>6</sup> SNORRO, *Ynglinga-Saga*, cap. 8 et 10. — <sup>7</sup> *Beowulf*, v. 4124 seqq. — <sup>8</sup> SNORRO, *loc. cit.* — <sup>9</sup> IDEM, *Edda Islandor.*, myth. 44. Le même usage était pratiqué chez les Scythes. Cf. HERODOT. lib. IV, cap. 71 et 72. — <sup>10</sup> SÆMUNDAR, *loc. cit.* — <sup>11</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. I, t. I, p. 46, et lib. VII, t. I, p. 342 seqq.; PROCOPII *de Bello Gothico*, lib. II, cap. 44. — <sup>12</sup> SÆMUNDAR, *loc. cit.*, str. 62; SAXON. GRAMMAT. lib. I, t. I, p. 46. — <sup>13</sup> SNORRO, *Ynglinga-Saga*, cap. 10; SAXON. GRAMMAT. lib. VIII, t. I, p. 391; *Beowulf*, v. 3447-3455. — <sup>14</sup> SAXON. GRAMMAT. *loc. cit.*





Funérailles d'un chef germain







et d'autres objets de prix <sup>1</sup>. Quand les flammes avaient réduit le héros en cendres, on recueillait ses restes, et, après les avoir enfermés dans une urne <sup>2</sup>, on tenait le festin des funérailles <sup>3</sup> qui, composé de chair de taureaux et de boucs <sup>4</sup>, s'appelait *dadsissa* <sup>5</sup>, et auquel le mort lui-même avait sa part que l'on plaçait dans un vase particulier. Enfin, à l'endroit même où la solennité avait été célébrée, on construisait une petite loge sépulcrale qui était formée ordinairement de pierres blanches <sup>6</sup>, et dans laquelle on mettait l'urne cinéraire, le vase du *dadsissa*, des bracelets <sup>7</sup>, des bijoux, des armes <sup>8</sup>, et parfois même un peigne <sup>9</sup>. Enfin, on élevait sur la tombe un tertre dont la hauteur était proportionnée au rang ou à la réputation du mort <sup>10</sup>, et l'assemblée faisait le tour de la colline funèbre en célébrant la gloire de celui qu'on venait ainsi d'envoyer au Vallhöl <sup>11</sup>.

Comme les portes du Valhöll ne s'ouvraient qu'à ceux qui étaient morts de la mort des braves, les hommes dont la vieillesse ou quelque grave maladie mettait la vie en péril se faisaient donner, avant d'expirer, un coup d'épée ou de lance <sup>12</sup>, pour frauder ainsi l'entrée du paradis des guerriers : c'était, disait-on, se faire marquer du signe d'Odinn, du *Geirs-Odhr*, comme l'appelaient les Scandinaves <sup>13</sup>. C'est fort probablement par cet usage qu'il faut s'expliquer la coutume barbare de tuer les vieillards et les malades, que plusieurs auteurs anciens ont attribuée

<sup>1</sup> SNORRO, *Edda Islandor.*, myth. 44; SAXON. GRAMMAT. lib. VIII, t. I, p. 394; SEMUNDAR, *Edda*, t. II, p. 233, 423, 480 et 495. — <sup>2</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthumskunde*, p. 125. — <sup>3</sup> *Indic. superstitionum et paganiarum*, art. 2, apud BALUZ. et DE CHINIAC *Capitular.* t. I, col. 150. Cf. JORNANDIS *de Rebus Geticis*, cap. 49; POMPON. MELÆ lib. II, cap. 1. — <sup>4</sup> OTHLONI *Vita Sti. Bonifacii*, cap. 37. — <sup>5</sup> *Indic. superstition.*, loc. cit. — <sup>6</sup> *Beowulf*, v. 3163. — <sup>7</sup> *Ibid.*, v. 3166. — <sup>8</sup> CHIFFLETI *Anastasis Childerici* cap. 14; KLEMM, lib. laud., p. 97-150. — <sup>9</sup> Voir ci-dessus, page 56. — <sup>10</sup> *Beowulf*, v. 3156-3160. — <sup>11</sup> *Ibid.*, v. 3169. — <sup>12</sup> SNORRO, *Ynglinga-Saga*, cap. 8 et 11. — <sup>13</sup> IDEM, *ibid.*, cap. 8.



à quelques peuples septentrionaux ou hyperboréens <sup>1</sup>.

Les morts que l'on se bornait à enterrer, on les asseyait à terre, en plaçant auprès d'eux leurs armes et le vase du *dadsissa*. Les loges sépulcrales étaient communément orientées <sup>2</sup>. Les lieux de sépulture étaient l'objet d'une grande vénération, car on prolongeait la douleur et les regrets et on ne les enfermait pas dans le tombeau avec celui qu'on avait aimé <sup>3</sup>. Aussi tenait-on quelquefois, comme nous l'avons dit, le *mâl* dans les cimetières, dont la sainteté donnait un caractère plus solennel à cette assemblée <sup>4</sup>.

C'est ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur le culte des anciens Germains.

D'après César, ils n'adoraient que des divinités visibles, le soleil, la lune et le feu, et ils n'en connaissaient point d'autres <sup>5</sup>. Ces symboles pourraient nous induire à croire à l'existence du principe mythriaque chez les habitants de la Germanie primitive <sup>6</sup>, au moins chez les Suèves, dont l'écrivain latin s'occupe spécialement ici <sup>7</sup>. Mais, dans Tacite, nous voyons les idées religieuses de ces peuples tourner dans un cercle de mythes plus varié. Ils tenaient pour leur père générateur le héros Mannus, fils du dieu Tuisco, qui dut lui-même le jour à Nertha ou Hertha, la terre, la Cybèle septentrionale <sup>8</sup>. Ils connaissaient aussi Mars <sup>9</sup>, et la déesse Vesta qu'ils adoraient sous le nom de Tanfana <sup>10</sup>. Ils chantaient dans leurs vers Hercule en mar-

<sup>1</sup> PLINII lib. IV, cap. 12; POMPON. MELÆ lib. III, cap. 5; PROCOPII *de Bello Gothico* lib. II, cap. 44; SOLINI *Polyhistor.* cap. 16 Cf. *Gothrici et Rolfi Histor.* cap. 1 et 2. — <sup>2</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Altherthumskunde*, p. 419; MONE, *Urgeschichte des Badischen Landes*, t. I, p. 221. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 27. — <sup>4</sup> GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 815. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 21. — <sup>6</sup> RITTER, *Erdkunde*, t. II, p. 908; ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 288. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 10. — <sup>8</sup> TACIT. *German.* cap. 2 et 40. Cf. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, p. 229 seqq. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 9; *Histor.* lib. IV, cap. 64. — <sup>10</sup> TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 51. Cette déesse correspondait à la *Tabiti* des Scythes, à *Vesta*. Cf. GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. I, p. 252, et ZEUSS, lib. laud., p. 286.



chant au combat <sup>1</sup>. Mais leurs hommages s'adressaient plus particulièrement à Mercure; car ils immolaient à ce dieu des victimes humaines, tandis qu'ils se bornaient à apaiser Mars et Hercule par des offrandes d'animaux. Enfin, une partie des Suèves sacrifiait à Isis <sup>2</sup>, et d'autres clans adoraient Castor et Pollux <sup>3</sup>.

Toutefois, c'est dans les traditions des tribus nordiques qu'il faut chercher la clef du monde mythologique des anciens Germains et le système complet de leurs croyances; car c'est là que se conservèrent le plus longtemps les traces du culte primitif de ce peuple.

L'univers, disent les sagas scandinaves, existait incréé depuis l'éternité. Au sud, se trouvait un abîme de feu, le Muspelsheim; et au nord, un abîme de glace, le Niflheim. L'espace vide se déployait entre ces deux abîmes. Du Niflheim jaillissaient douze fleuves qui roulaient des eaux empoisonnées. Au matin de la création, ces eaux se gelèrent; et, le givre qui s'en forma étant tombé dans le vide de l'espace, il en naquit un géant nommé Ymir, qui devint le père de la race malfaisante des géants de la gelée. Mais les gouttes de la glace fondante produisirent la vache Audhumbla, qui donna le jour au dieu Börr. De celui-ci sortit la famille bienfaisante des Ases <sup>4</sup>, c'est-à-dire les esprits de la lumière et du feu créateur, destinés à combattre les géants. Les trois fils de Börr, Odhinn, Vili <sup>5</sup>, et Ve <sup>6</sup>, tuèrent Ymir, et de son cadavre ils créèrent le globe. De sa chair, ils firent la terre; de ses os, les rochers; de son sang, la mer; de ses cheveux, la végétation; de son crâne, la voûte du ciel; et de son cerveau, les lourds

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 2. — <sup>2</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 9. — <sup>3</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 45. — <sup>4</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 5. — <sup>5</sup> *Vili* est le symbole du feu. Cf. SÆMUNDAR, *Edda*, t. III, p. 811. — <sup>6</sup> *Ve* est le symbole de la lumière, et tous deux semblent des attributs d'Odhinn lui-même. Cf. SÆMUNDAR, *Edda*, tom. III, p. 827.



nuages <sup>1</sup>. Puis, d'un frêne, ils firent le premier homme, et d'une aune, la première femme <sup>2</sup>.

Le plus puissant de ces esprits créateurs porte dans les sagas le nom de Tout-Puissant, de père universel, Allföðr <sup>3</sup>. Appelé communément Odhinn <sup>4</sup>, Wôdan ou Guôdan <sup>5</sup>, il était désigné dans l'ancien idiome nordique sous le nom d'Odhr <sup>6</sup>, mot qui signifie à la fois l'esprit et le véhément, de manière que ce mythe réunissait en lui les deux attributs de la divinité, l'intelligence et la force <sup>7</sup>. Comme représentant de la puissance intellectuelle, comme dépositaire de la science des runes et de la magie <sup>8</sup>, comme créateur et modérateur du monde <sup>9</sup>, il avait pour épouse la Terre, Iörðh, Fiörgyn <sup>10</sup>, Hlodhyn ou Frigga, l'active travailleuse <sup>11</sup>, initiée aux secrets de l'avenir <sup>12</sup>, et pour fils, le bienfaiteur des hommes <sup>13</sup>, Thôrr ou Thunar, qui gouvernait le tonnerre, les nuages, la pluie et les moissons <sup>14</sup>, tandis que, comme représentant de la force matérielle, il était le père de Tyr, le redoutable dieu de la guerre <sup>15</sup>.

Une antique tradition scandinave disait qu'à l'orient du Tanais, dans le pays des Ases ou l'Asaland, se trouvait une ville sainte, Asgardr, où un corps de douze prêtres desservait les autels des dieux sous la direction du grand pon-

<sup>1</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 6; SÆMUNDAR, *Vafthrudnismal*, str. 24; *Grimnismal*, str. 40. — <sup>2</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 7. — <sup>3</sup> IDEM, *ib.*, myth. 3. — <sup>4</sup> IDEM, *ib.*, myth. 12. — <sup>5</sup> Le mot *vada* signifie en vieux nordique esprit et violence, et correspond à la fois aux vocables flamands *weten* et *woede*. Cf. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 320. — <sup>6</sup> Le mot *Odhr* correspond en vieux nordique à *Vada*. Cf. GRIMM, *loc. cit.*, et t. II, p. 358. — <sup>7</sup> ZEVS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 21, note. — <sup>8</sup> SNORRO, *Ynglinga-Saga*, cap. 6. — <sup>9</sup> IDEM, *Annar Partur Edda*, cap. 2; SÆMUNDAR, *Edda-Volospa*, stroph. 3-8. — <sup>10</sup> GRIMM, lib. laud., t. I, p. 157 et 250. — <sup>11</sup> IDEM, *ib.*, t. I, p. 255 et 277 seqq. Cf. VIRGILII *Georgic.* lib. II, v. 325 seqq. — <sup>12</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 48; SÆMUNDAR, *Ægis-drecca*, stroph. 29. — <sup>13</sup> SÆMUNDAR, *Hymis-Quida*, str. 41 et 22. — <sup>14</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 49; ADAM. BREMENS. lib. IV, cap. 26, apud PERTZ, *Scriptor.* t. VII, p. 579; SÆMUNDAR, *Volospa*, str. 56; *Harbarz-liodh*, str. 54; *Grimnismal*, str. 52. — <sup>15</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 25.



tife Odhinn <sup>1</sup>. Cette corporation sacerdotale, qui a une grande analogie avec les Διοι des Daces <sup>2</sup>, avec les Βησσοι <sup>3</sup> et avec les Diobessi des Thraces <sup>4</sup>, et dont les membres s'appelaient *Ases* ou *Diar* <sup>5</sup>, *Antes* ou *Anses* <sup>6</sup>, c'est-à-dire les saints, les ministres assistants d'Odhinn <sup>7</sup>, entra sans doute en Scandinavie avec la première migration nordique, et y transporta, sous la conduite de son chef, le culte qu'elle avait pratiqué en Orient. La haute réputation de sagesse et de science que possédaient Odhinn et ses compagnons <sup>8</sup> les fit placer plus tard au rang des dieux, et une fois installés dans la région des mythes, ils ne tardèrent point à dominer exclusivement sur l'Olympe septentrional <sup>9</sup>.

Odhinn remplaça l'Allfödhr, le soleil; et ses douze compagnons devinrent les signes du zodiaque, disposés autour de son centre lumineux <sup>10</sup>.

Il habitait l'Asgardr, qui était placé au milieu de la création, et d'où il pouvait embrasser d'un seul coup d'œil le monde entier <sup>11</sup>. Les hommes se le représentaient sous la forme d'un vieillard chauve, barbu et n'ayant qu'un œil <sup>12</sup>. On le drapait d'un vaste manteau, et on le coiffait d'un chapeau à larges bords <sup>13</sup>. Il possédait, disait-on, une lance merveilleuse qu'on appelait *Gûngnir* <sup>14</sup>, et qui, frappant toujours à coup sûr, était le symbole des rayons du soleil <sup>15</sup>, et un armillaire d'argent ou d'or, qu'on nommait

<sup>1</sup> SNORRO, *Ynglinga-Saga*, cap. 2. — <sup>2</sup> THUCYDIDI lib. II, cap. 96. — <sup>3</sup> HERODOT. lib. VII, cap. 411. — <sup>4</sup> PLINII lib. IV, cap. 11. Cf. GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. I, p. 498. — <sup>5</sup> SNORRO, *loc. cit.* — <sup>6</sup> JORNANDIS *de Rebus Geticis* cap. 45. — <sup>7</sup> SNORRO, *loc. cit.* — <sup>8</sup> IDEM, *ib.*, cap. 6. — <sup>9</sup> IDEM, *Edda Island.*, myth. 18. — <sup>10</sup> MONE, *Geschichte des nord. Heidenthums*, t. I, p. 388 seqq.; SÆMUNDAR, *Edda*, t. III, p. 285 seqq. et 999-1122. — <sup>11</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 7. — <sup>12</sup> IDEM, lib. laud., myth. 14; SÆMUNDAR, *Folospa*, str. 26. Cf. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 455. — <sup>13</sup> GRIMM, *loc. cit.* — <sup>14</sup> SÆMUNDAR, *Folospa*, str. 22; *Brynhildar-Quida*, str. 17. — <sup>15</sup> NORK, *Etymologisch-Symbolisches Real-Wörterbuch*, t. III, p. 295.



*Draupnir* <sup>1</sup>, image de la lune, distillatrice de la rosée <sup>2</sup>, et d'où coulaient toutes les neuf nuits huit armillaires semblables <sup>3</sup>. Son cheval blanc, connu sous le nom de *Sleipnir*, avait huit pieds <sup>4</sup>, et figurait les huit vents principaux <sup>5</sup>. Enfin, ses compagnons assidus étaient les loups *Geri* et *Freki* <sup>6</sup>, et les corbeaux *Huginn* (l'intelligence) et *Muninn* (la mémoire). Ces deux oiseaux faisaient chaque jour le tour du monde, et venaient le soir se percher sur les épaules de leur maître, et lui dire à l'oreille tout ce qu'ils avaient vu et entendu dans leur voyage <sup>7</sup>.

Faisons remarquer, en passant, que presque tous ces symboles nous ramènent au culte oriental des astres : cette lance qui représentait la lumière, ces loups et ces corbeaux, qui étaient des animaux consacrés au soleil <sup>8</sup>.

Après Odhinn, le dieu le plus important était *Thòrr*. Celui-ci était même plus redouté encore que ne l'était son père. On le représentait sous la forme d'un jeune homme ayant une barbe rousse <sup>9</sup>, et tenant à la main des flèches qui signifiaient la foudre, et un marteau qui, appelé *Miöl-nir*, était destiné à combattre la race malfaisante des géants de la gelée <sup>10</sup>. Quand il traversait l'air, son immense domaine, il était assis sur un char traîné par deux boucs <sup>11</sup>, animaux dont l'un remplit la case zodiacale du

<sup>1</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 43 et 59. — <sup>2</sup> NORK, *Etymologisch-Symbolisches Real-Woerterbuch*, t. III, p. 295. — <sup>3</sup> SNORRO, *loc. cit.* — <sup>4</sup> IDEM, *ibid.*, myth. 44 et 56; SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 45. — <sup>5</sup> NORK, *loc. cit.* — <sup>6</sup> SNORRO, *loc. cit.*, myth. 54. — <sup>7</sup> IDEM, *ibid.*; SÆMUNDAR, lib. laud., stroph. 49 et 20. — <sup>8</sup> PLINII lib. X, cap. 57 et 55; PAUSANÆ lib. X, cap. 44; ÆLIANI lib. X, cap. 26; PORPHYRII *de Abstinencia* lib. IV, cap. 46. Cf. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 454. L'identité de Wodan avec l'Apollon grec, le Sérapis égyptien et le Mythras perse, est parfaitement établie. Cf. MACROBII *Saturnalior.* lib. I, cap. 20; LERSCH, *Central Museum Rheinlaendischer Inschriften*, fascicul. I, n° 20; STEINER, *Corp. Inscript. Roman. Rheni*, t. I, nos 54, 153, 236; t. II, nos 888 et 969. — <sup>9</sup> GRIMM, lib. laud., t. I, p. 464. — <sup>10</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 49; SÆMUNDAR, *Harbarz-lioth*, str. 45; *Hymis-Quida*, str. 25 et 36; *Ægis-drecca*, str. 58; *Thryms-Quida*, str. 34. — <sup>11</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 49 et 58; SÆMUNDAR, *Hymis-Quida*, stroph. 7, 20, 34 et 37.



capricorne, sous le signe duquel le soleil entre, en effet, dans la région où il fait éclater les tempêtes équinoxiales <sup>1</sup>. Sa force irrésistible <sup>2</sup> résidait principalement dans sa ceinture, appelée *Magingiörth* <sup>3</sup>.

*Tyr*, dont les Germains transformèrent le nom en celui de *Tuisco* <sup>4</sup>, présidait spécialement aux combats. Il représentait l'*Ἄρης* des Scythes <sup>5</sup>, ou le Mars des Grecs, et partageait avec son père le soin de décider le sort des batailles et des combats <sup>6</sup>. Il n'avait que la main gauche; car il avait perdu l'autre en luttant avec le loup *Fenrir* qui, d'un coup de dents, la lui avait coupée jusqu'au poignet <sup>7</sup>.

C'est à ces trois dieux qu'on a voulu rapporter les dénominations de *Hâr* (le grand), *Jafnhâr* (l'également grand), et *Thridi* (le troisième), qui se présentent si fréquemment dans les Eddas <sup>8</sup>. Mais nous ferons remarquer que ces noms divers se montrent souvent attachés à celui d'Od-hinn <sup>9</sup>, comme pour indiquer l'unité de la trinité scandinave.

A côté de ces divinités se groupaient les autres *Ases* qui servaient à compléter le cercle zodiacal. C'étaient le fils d'Od-hinn, *Baldhr* <sup>10</sup>, le plus beau et le plus pur des esprits célestes, et son frère *Hödhr*, l'aveugle <sup>11</sup>, qui lui donna la mort <sup>12</sup>, l'un le symbole de la bonté, l'autre celui de la haine, double mythe qui nous représente la lutte du bien et du mal <sup>13</sup>; *Niördhr*, qui présidait aux vents, à la mer et

<sup>1</sup> NORK, *Etymologisch-Symbolisches Real-Woerterbuch*. t. IV, p. 378 et 476 —  
<sup>2</sup> SÆMUNDAR, *Hymis-Quida*, str. 39; *För skirnis*, str. 33. — <sup>3</sup> SNORRO, *Edda Isl.*,  
 myth. 49. — <sup>4</sup> ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 22 et 72. — <sup>5</sup> HE-  
 RODOTI lib. IV, cap. 59 et 62. — <sup>6</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 23; SÆMUNDAR, *Bryn-  
 hildar Quida*, stroph. 6. — <sup>7</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 23 et 29; SÆMUNDAR, *Ægis-  
 drecka*, stroph. 38. — <sup>8</sup> ZEUSS, lib. laud., p. 25. Cf. GRIMM, *Deutsche mythologie*, t. I,  
 p. 448. — <sup>9</sup> SÆMUNDAR, *Folospa*, str. 9; *Grimnismal*, str. 45 et 48. — <sup>10</sup> SNORRO,  
 lib. laud., myth. 20. — <sup>11</sup> IDEM, *ibid.*, myth. 26. — <sup>12</sup> IDEM, *ibid.*, myth. 43; SÆ-  
 MUNDAR, *Folospa*, str. 30; *Vegtams-Quida*, str. 44. — <sup>13</sup> MONE, *Nordisch. Heiden-  
 thum*, t. I, p. 421 seqq.



au feu <sup>1</sup>; *Freyer* ou *Frö*, son fils <sup>2</sup>, qui dispensait au monde la fertilité, la paix <sup>3</sup> et l'amour <sup>4</sup>, et qui parcourait le monde sur un char traîné par le sanglier *Gullinbursti*, dont la rapidité égalait celle d'un cheval <sup>5</sup>; *Bragi*, dans la langue duquel étaient incrustées les runes, et qui présidait à l'éloquence et à la poésie <sup>6</sup>; *Heimdhaller*, l'ase aux dents d'or, qui, mis au monde par neuf géants, était chargé de garder le pont céleste, le *Bifröst* (l'arc-en-ciel), et qui, — doté d'une vue si perçante qu'il voyait à cent lieues, même en pleine nuit, et d'une ouïe si fine qu'il entendait croître l'herbe sur la terre et la toison sur le dos des moutons, — possédait un cor, nommé *Giallarhorn*, dont le son se faisait entendre dans tous les mondes et servait à prévenir les dieux de l'arrivée des géants de la glace <sup>7</sup>; *Vidar*, le taciturne fils d'Odinn, qui rivalisait presque de force avec Thôrr lui-même, et qui possédait des brodequins avec lesquels il pouvait marcher dans l'air et sur la surface de l'eau <sup>8</sup>; *Vali* ou *Vili*, son frère, qui excellait dans l'art de lancer des flèches, et qui, après la mort de Baldhr, fit vœu de ne pas se laver les mains ni de se couper les cheveux avant d'avoir pris vengeance d'Hödhr <sup>9</sup>; *Uller*, l'habile patineur et le savant maître d'armes, que les duellistes invoquaient avant de se mesurer <sup>10</sup>, et, enfin, *Forseti*, qui était fils de Baldhr et qu'on regardait comme le symbole de la justice <sup>11</sup>.

L'Olympe scandinave était, en outre, peuplé de seize déesses, qui avaient le même rang que les Ases <sup>12</sup>. Après

<sup>1</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 24. — <sup>2</sup> SÆMUNDAR, *Ægis-drecca*, stroph. 33. — <sup>3</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 22; *Ynglinga-Saga*, cap. 42. — <sup>4</sup> SÆMUNDAR, *loc. cit.*, str. 37; ADAM. BREMENS, lib. IV, cap. 26. — <sup>5</sup> SNORRO, *Edda Island*, myth. 39; SÆMUNDAR, *Hyndlu-lioth*, str. 5 et 6. — <sup>6</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 24; SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 43. — <sup>7</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 23; SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 43; *Hrafn-Galdr-Odhins*, str. 16; *Ægis-drecca*, str. 49. — <sup>8</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 26. — <sup>9</sup> IDEM, *ibid.*; SÆMUNDAR, *Volospa*, str. 34. — <sup>10</sup> SNORRO, *loc. cit.* — <sup>11</sup> IDEM, *ibid.*, SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 43. — <sup>12</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 30.



*Frigga*, qui enseignait aux mortels tous les pacifiques travaux de la vie <sup>1</sup>, et qui parcourait le domaine de la création sur un char traîné par deux vaches blanches <sup>2</sup>, — les principales étaient *Freya*, la *Vénus* germanique, la dispensatrice de l'amour et des voluptés <sup>3</sup>, qui se promenait sur un char attelé de deux chats <sup>4</sup>, et à laquelle les sangliers étaient spécialement consacrés <sup>5</sup>; *Fulla*, le symbole de l'abondance, la compagne et la suivante assidue de *Frigga* <sup>6</sup>; l'épouse de *Thôrr*, *Sif* aux cheveux d'or, la déesse des blondes moissons <sup>7</sup>; *Sagâ*, celle de la science et des runes <sup>8</sup>; *Syn*, celle de la justice <sup>9</sup>; *Vör* ou *Vara*, celle de la bonne foi <sup>10</sup>; *Eir*, celle de la médecine <sup>11</sup>; enfin, *Géfiôn*, la chaste image de la pureté, qui rassemblait autour d'elle les âmes des jeunes vierges que la mort avait frappées <sup>12</sup>.

La mythologie nordique ne regardait point ses divinités comme immortelles, comme invulnérables, comme affranchies des souffrances humaines <sup>13</sup>. Car elle enseignait même qu'un moment doit venir où le monde et les dieux périront. « Alors, disait-elle, le sol commencera à noircir: la terre sera engloutie par les eaux de la mer; les étoiles s'éteindront dans l'espace, et une flamme gigantesque jaillira vers les cieux <sup>14</sup>. Mais, quand l'ancien monde aura disparu, il en sortira un nouveau de l'Océan <sup>15</sup>; et il y aura là un lieu de délices où vivront éternellement les âmes de ceux qui auront été justes et bons, et un lieu d'épouvante où seront enfermés les méchants, habitation sinistre, dont

<sup>1</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 229 seqq. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 40. —

<sup>3</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 22; SÆMUNDAR, *Ægis-drecca*, str. 30 et 32. —

<sup>4</sup> SNORRO, *loc. cit.* — <sup>5</sup> GRIMM, lib. laud., t. I, p. 305, et t. II, p. 652. — <sup>6</sup> SNORRO,

lib. laud., myth. 50; SÆMUNDAR, *Formali til Grimnismal.* — <sup>7</sup> SNORRO, *loc. cit.*;

SÆMUNDAR, *Hymis-Quida*, str. 3 et 54; *Thryms-Quida*, str. 24. — <sup>8</sup> SNORRO, *loc. cit.*;

SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 7. — <sup>9</sup> SNORRO, *loc. cit.* — <sup>10</sup> IDEM, *ibid.* — <sup>11</sup> IDEM,

*ibid.* Cf. SÆMUNDAR, *Ægis-drecca*, str. 19-21. — <sup>12</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 36. —

<sup>13</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 25, 29, 43 et 45. — <sup>14</sup> IDEM, *ibid.*, myth. 48 et 49;

SÆMUNDAR, *Volospa*, str. 51; *Vafthrudnismal*, str. 17 et 18. — <sup>15</sup> SÆMUNDAR, *Volospa*, str. 52.



l'entrée se trouvera du côté du Nord, et dont les murs seront faits de serpents qui en tapisseront de leurs têtes toutes les parois <sup>1</sup>. »

Aux Ases se rattachait une autre classe d'êtres divins, celles des *Vanes* (*Vanir*), esprits aériens qui habitaient le *Vanaheimr* (l'atmosphère) <sup>2</sup>, possédaient la sagesse <sup>3</sup> et connaissaient l'avenir <sup>4</sup>.

La cour ou le tribunal suprême des dieux, c'est-à-dire d'Odinn et des Ases ses compagnons, s'assemblait chaque jour sous l'arbre universel et sacré, le frêne *Yggdrusill* <sup>5</sup>, qui plongeait une de ses racines dans le monde infernal habité par *Hela* <sup>6</sup>, l'implacable déesse des morts, la Proserpine scandinave <sup>7</sup>; une autre dans la demeure des géants de la glace, et une troisième dans la terre des hommes <sup>8</sup>. Dans un lac caché sous ce frêne gigantesque résidaient les trois *Nornër* ou Parques, *Hurdhr*, *Verdhand* et *Skuld*, qui filaient les destinées humaines <sup>9</sup>. On regardait comme une autre classe de Parques les *Valkyrjar* ou *Valmeyjar* (Valkyries), c'est-à-dire les vierges de la guerre <sup>10</sup>. Mais elles habitaient le *Valhöll* (Walhalla), palais céleste d'Odinn <sup>11</sup>, où elles servaient aux Ases les cornes à boire quand l'Olympe tenait ses festins <sup>12</sup>. Cependant leurs occupations ne se bornaient pas là. Elles étaient chargées aussi d'assister aux combats que se livraient entre eux les hommes, et, d'après l'ordre d'Odinn, elles décidaient la victoire ou la défaite entre les guerriers <sup>13</sup>. S'engageait-il

<sup>1</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 5 et 49; SÆMUNDAR, *Vafthrudnismal*, str. 51; *Volospa*, str. 57. — <sup>2</sup> SÆMUNDAR, *op. cit.*, str. 39. — <sup>3</sup> IDEM, *Hrafna-Galdr Odhins*, str. 1; *För Skirnis*, str. 17 et 18. — <sup>4</sup> IDEM, *Thryms-Quida*, str. 15. — <sup>5</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 44. — <sup>6</sup> IDEM, *ibid.*, myth. 28 et 45; SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 51. — <sup>7</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. III, c. I, p. 124. — <sup>8</sup> SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 51. — <sup>9</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 45; SÆMUNDAR, *Volospa*, str. 48; *Helga-Quida*, *Hundingsbana I*, str. 2 et 5. — <sup>10</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 589 seqq. — <sup>11</sup> SNORRO, lib. laud., myth. 51; SÆMUNDAR, *Grimnismal*, stroph. 8-10. — <sup>12</sup> SNORRO, *loc. cit.*; SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 56. — <sup>13</sup> SNORRO, *loc. cit.*



une bataille, aussitôt elles accouraient au nombre de neuf <sup>1</sup>, assises à cheval, coiffées d'un casque, revêtues d'une cuirasse et armées d'une lance d'où jaillissaient des éclairs <sup>2</sup>, tandis que la crinière de leurs destriers répandait dans les vallées des torrents de brouillards, et sur les arbres des averses de grêle <sup>3</sup>.

Nous ne pouvons énumérer ici la foule des demi-dieux ou des héros qui procédaient d'Odinn, et parmi lesquels chacune des différentes peuplades germaniques rangea plus tard celui dont elle prétendait tirer son origine <sup>4</sup>.

La mythologie scandinave connaissait aussi une multitude de géants et de géantes (*Jötnar* <sup>5</sup>), dont les uns étaient bienfaisants <sup>6</sup>, et dont les autres, principalement les Titans de la glace, les fils d'Ymir <sup>7</sup>, étaient constamment en lutte avec le dieu suprême, le feu solaire, qui ne les domptait qu'avec les flèches de ses rayons. Ils habitaient une région particulière du monde, qu'on appelait *Jötunheimr* <sup>8</sup>. Ce peuple fabuleux se complétait par une vaste hiérarchie de génies inférieurs, esprits élémentaires, qui tenaient le milieu entre les dieux et les hommes et dont chaque groupe avait son roi ou sa reine. C'étaient les *Elfes* (*Alfar*), qui, doués d'une haute intelligence <sup>9</sup>, et compagnons assidus ou serviteurs dévoués des Ases <sup>10</sup>, peuplaient l'air, la terre, les eaux et les forêts, et dont la plupart avaient une signification cosmogonique <sup>11</sup>. Ils étaient divisés en deux catégories, à savoir : les esprits de la lumière (*Lios-Alfar*), et les esprits de ténèbres (*Döck-Alfar*) <sup>12</sup>. C'est à cette dernière qu'appartenait

<sup>1</sup> SÆMUNDAR, *Helga-Quida Haddingia-skata*, introd., str. 6. — <sup>2</sup> IDEM, *Helga-Quida, Hundingsbana* I, str. 15. — <sup>3</sup> IDEM, *Helga-Quida Haddingia-skata*, str. 28. — <sup>4</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 315-369. — <sup>5</sup> IDEM, *ibid.*, t. I, p. 485-512. — <sup>6</sup> GRÆTER, *Bragur*, t. I, p. 85. — <sup>7</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 4; SÆMUNDAR, *Hyndu-lioth*, str. 31. — <sup>8</sup> SNORRO, *lib. laud.*, myth. 12; SÆMUNDAR, *Folospa*, str. 8; *Thryms-Quida*, str. 6. — <sup>9</sup> SÆMUNDAR, *Hrafna-Galdr Odhins*, str. 1. — <sup>10</sup> IDEM, *Havamal*, str. 62. — <sup>11</sup> IDEM, *Edda*, t. III, p. 275 seqq. — <sup>12</sup> IDEM, *loc. cit.*



la famille des nains (*Dverggar*) <sup>1</sup>. Peuple subtil et laborieux <sup>2</sup>, issu de la poussière de la terre <sup>3</sup>, ils habitaient la profondeur des grottes et les crevasses des montagnes <sup>4</sup>, où, fuyant le jour et surtout le soleil levant <sup>5</sup> qui avait le pouvoir de les transformer en pierres <sup>6</sup>, ils forgeaient les armes des dieux <sup>7</sup>, cisaient les vases d'or qui ornaient les festins de Vallhöl, et les bijoux destinés à parer les déesses <sup>8</sup>, filaient et tissaient les étoffes précieuses dont les habitants de l'Olympe aimaient à se vêtir <sup>9</sup>. Enfin, il y avait une sorte de Lares familiers, qui non-seulement prenaient part à tous les travaux domestiques de la maison où ils étaient accueillis, mais qui s'associaient même aux douleurs et aux joies de la famille qui leur donnait asile <sup>10</sup>.

Tel est le monde fabuleux d'où sortirent les différentes divinités que nous voyons adorées chez les nombreux clans de la Germanie, mais qui s'y présentent en partie transformées de telle manière qu'il n'est plus guère possible de les coordonner dans l'ensemble cosmogonique que l'on doit admirer dans la mythologie scandinave.

Odhinn, plus généralement connu chez les Germains sous le nom de *Wodan*, était spécialement en honneur chez les Longobards <sup>11</sup>, chez les Alamans <sup>12</sup>, chez les Saxons <sup>13</sup>, et chez quelques autres tribus septentrionales. Mais elles ne le connaissaient plus comme le créateur du monde, comme le père universel, et elles se bornèrent à l'adorer tantôt sous la figure de Mars <sup>14</sup>, tantôt sous celle de Mercure <sup>15</sup>. Elles

<sup>1</sup> SÆMUNDAR, *Folospa*, str. 9. Cf. IDEM, *Edda*, t. III, p. 275 seqq., et p. 321 seqq. — <sup>2</sup> IDEM, *Alvismal*, stroph. 2. — <sup>3</sup> SNORRO, *Edda Island.*, myth. 15. — <sup>4</sup> ADAM. BREMENS. lib. IV, cap. 40; SÆMUNDAR, *Alvismal*, str. 2; SNORRO, *loc. cit.* — <sup>5</sup> SÆMUNDAR, *Hrafná-Caldr Odhins*, str. 25. — <sup>6</sup> IDEM, *Alvismal*, str. 25. — <sup>7</sup> IDEM, *Edda*, t. III, p. 322. — <sup>8</sup> ADAM. BREMENS. *loc. cit.*; *Beowulf*, v. 3299. — <sup>9</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 416. — <sup>10</sup> IDEM, *ibid.*, p. 425. — <sup>11</sup> PAULI DIACONI *Histor. Longobard.* lib. I, cap. 9. — <sup>12</sup> BEDÆ *Vita Sancti Columbani*, cap. 26. — <sup>13</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. VI, t. I, p. 275. — <sup>14</sup> ADAM. BREMENS. lib. IV, cap. 26. — <sup>15</sup> GALFRIDI MONUMET. lib. VI, cap. 40, p. 405, ed. Giles; *Indiculus superstitionum et paganiarum*, cap. 8 et 20.



remplacèrent l'Allfödhr scandinave par Thôrr, dont elles firent le symbole du Jupiter classique<sup>1</sup>, et qu'elles honorèrent sous le nom de *Thunar*, *Thonar* ou *Donar*<sup>2</sup>, que les sagas islandaises nous signalent du reste comme le nom primitif d'Odinn<sup>3</sup>. Elles adressaient surtout un culte fervent à Tyr, qui passait chez quelques clans pour le dieu principal de la mythologie germanique<sup>4</sup>, et qui était connu sous deux noms, dont l'un, celui de *Ziu* (*Tiv* ou *Tiu*)<sup>5</sup>, servit à former la dénomination de Tuiseo, père générateur de la famille teutonique<sup>6</sup>, et dont l'autre, celui de *Er* (*Eor* ou *Ear*)<sup>7</sup>, rattache directement cette divinité à celle que les Scythes adoraient sous le nom de Ἄρης<sup>8</sup>, et amena probablement, par la forme *Erc* ou *Herc*, qu'il prenait quelquefois, les écrivains latins à confondre ce dieu avec Hercule<sup>9</sup>. A l'époque de l'introduction du christianisme, la formule d'abjuration que les missionnaires imposèrent aux païens de la Germanie nous fait aussi connaître Tyr sous la dénomination de *Saxnôt*<sup>10</sup>, qui signifie littéralement compagnon d'épée<sup>11</sup>. Enfin, comme si le mythe de la guerre devait absorber chez ce peuple belliqueux la majeure partie de l'Olympe nordique, il imprima aussi son caractère à Freyer ou Frö<sup>12</sup>, bien que ce dieu n'eût point dépouillé chez les habitants de la Suède la signification que lui avait attribuée la mythologie scandinave<sup>13</sup>. Le symbole que

<sup>1</sup> ADAM. BREMENS. lib. IV, cap. 26; SAXON. GRAMMAT. lib. XIII. — <sup>2</sup> *Capitular.* ad ann. 745. — <sup>3</sup> SEMUNDAR, *Grimnismal*, str. 52. — <sup>4</sup> TACIT. *Historiar.* lib. IV, cap. 64; PROCOPII *de Bello Gothic.* lib. II, cap. 45; JORNANDIS *de Reb. Geticis* cap. V. Cf. VIRGILII *Æneidos* lib. III, v. 55. — <sup>5</sup> ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 22 et 72. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 2. — <sup>7</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 485. — <sup>8</sup> HERODOT. lib. IV, cap. 59 et 62; AMMIAN. MARCELLINI lib. XXXI, cap. 2, § 25. Cf. *Annal. Corbeiens.* apud PERTZ, *Scriptor.* t. V, p. 8, note. — <sup>9</sup> WIDUKINDI *Rer. gestar. Saxoniar.* lib. I, cap. 42. Cf. TACIT. *German.* cap. 2, 9 et 54; *Annal.* lib. II, cap. 42. — <sup>10</sup> *Abrenuntiatio diaboli et professio fidei franco-saxonica*, apud PERTZ, *Scriptor.* t. III, p. 49. — <sup>11</sup> GRIMM, lib. laud., t. I, p. 484 et 359; ZEUSS, lib. laud., p. 24 seqq. — <sup>12</sup> SOLINI *Polyhistor.* cap. 43. Cf. GRIMM, lib. laud., t. I, p. 496. — <sup>13</sup> ADAM. BREM. lib. IV, cap. 26.



les Saxons <sup>1</sup> et les Franks <sup>2</sup> adoraient, d'après les traditions latines, sous le nom de *Saturne*, tire probablement son appellation du mot *Sadhr*, l'un des surnoms d'Odhin <sup>3</sup>. Celui que les Frisons honoraient sous la dénomination de *Fosete* <sup>4</sup>, et dont le temple principal se trouvait dans l'île d'Héligoland <sup>5</sup>, fut le continuateur du Forseti septentrional. Quant aux Dioscures que Tacite a trouvés en honneur dans la Germanie, et qu'il appelle *Alci* <sup>6</sup>, les uns en cherchent l'origine dans le berceau des Cabires de Samothrace <sup>7</sup>, les autres y voient simplement deux demi-dieux, ou héros populaires, dont le nom, altéré sans doute, pourrait bien être dérivé d'une autre appellation d'Odhin, celle de *Tâlkr* ou *Tolk* <sup>8</sup>. Il n'y a pas de doute que les tribus voisines de l'Océan n'aient aussi admis dans le cycle de leurs mythes quelques divinités marines, puisque saint Éloi trouva plus tard le culte de Neptune établi près des embouchures de l'Escaut <sup>9</sup>.

La déesse nordique Frigga vit son nom *Törth* transformé en celui de *Nertha* ou de *Hertha* <sup>10</sup>, mais les peuples de la Germanie ne la regardèrent plus comme l'épouse d'Odhin, à qui leur Olympe assigna pour compagne Freya, la Vénus teutonique <sup>11</sup>. Nous avons déjà dit qu'ils rendaient des honneurs à la divinité du feu, Vesta, sous le nom de *Tanfana* <sup>12</sup>. Quant à l'Isis, pour qui les Suèves professaient une vénération si fervente <sup>13</sup>, elle pourrait bien être, sous

<sup>1</sup> GALFRED. MONUMETENS. lib. VI, cap. 10, ed. GILES, p. 403. — <sup>2</sup> GREGOR. TURONENS. lib. II, cap. 29. — <sup>3</sup> SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 46. — <sup>4</sup> ALCUIN. *Vita Sancti Willebrordi*, cap. 8; ALTFRID. *Vita Sancti Liudgeri*, apud PERTZ, *Scriptor.* t. II, p. 410. — <sup>5</sup> ADAM. BREMENS. lib. IV, cap. 3. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 45. — <sup>7</sup> BARTH, *die Kabiren in Teutschland*, passim. — <sup>8</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 359. — <sup>9</sup> AUDOENI *Vita Sancti Eligii* lib. II, cap. 5, 8 et 15, apud LUC D'ACHERY, *Spicileg.*, t. V. — <sup>10</sup> Nous n'avons pas besoin de faire observer que le mot *hertha* (terre) correspond exactement au mot flamand *aerde*. Cf. TACIT. *German.* cap. 40 et 45. — <sup>11</sup> PAULI DIACON. *Histor. Longobard.* lib. I, cap. 8; WILHELMI MALMESBURENS lib. I, cap. 5, ed. THOM. HARDY, t. I, p. 11. — <sup>12</sup> Voir ci-dessus, p. 53. — <sup>13</sup> TACIT. *German.* cap. 9.



une dénomination différente, l'emblème du renouvellement lunaire à l'équinoxe du printemps que les Saxons honoraient sous le nom d'*Eostur* ou d'*Easter* <sup>1</sup>. Elle nous ramène directement à l'adoration du feu et de la lumière, le soleil, la lune et Vulcain, à laquelle, selon César <sup>2</sup>, se livraient les Germains, et qui, pratiquée en Scandinavie, où elle se maintint jusqu'au règne de Canut le Grand <sup>3</sup>, avait été adoptée et suivie par eux <sup>4</sup>.

Ils adoptèrent aussi les autres emblèmes du culte cosmogonique des Scandinaves et admirèrent dans leur mythologie les géants, et surtout les esprits élémentaires qui peuplaient le monde nordique. De là les honneurs religieux qu'ils rendaient à des rivières <sup>5</sup>, à des lacs <sup>6</sup>, à des sources <sup>7</sup>, à des pierres <sup>8</sup>, à des montagnes <sup>9</sup>, à des forêts <sup>10</sup>, même à des arbres <sup>11</sup>, et contre lesquels les capitulaires et les conciles ne cessèrent de sévir jusque dans le courant du ix<sup>e</sup> siècle de notre ère <sup>12</sup>. De là aussi une infinité d'usages superstitieux, que le christianisme trouva si profondément enracinés dans l'esprit des peuples de la Germanie,

<sup>1</sup> BEDÆ, *de Ratione temporum*, cap. 43, in Opp., ed. GILES, t. VI, p. 479. Cf. PLUTARCHUS *de Iside*, cap. 43. C'est du nom de la déesse *Eoster* que les Germains, à l'époque de l'introduction du christianisme, ont formé celui d'*Ostern*, Pâques, et que Charlemagne a appelé le mois d'avril *Ostarmanoth*. Cf. EINHARDI *Vita Karoli Magni*, cap. 29. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 24. — <sup>3</sup> KEYSLER, *Antiquitates selectæ septentrionales et Celticæ*, p. 48 et 452. — <sup>4</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, tom. I, p. 568, et tom. II, p. 667 seqq.; KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthumskunde*, p. 289 seqq. — <sup>5</sup> AGATHIÆ lib. I, cap. 7, ed. Bonn., p. 28; GREGORII TURON. *Hist. Franc.* lib. II, cap. 40; RUDOLF. FULDENS. apud PERTZ, t. II, p. 676. — <sup>6</sup> GREGOR. TURON. *de Gloria Confessor.* cap. 2. — <sup>7</sup> *Caroli Magni Capitular. Aquisgran.* anni 789, cap. 63. — <sup>8</sup> *Caroli Magni Capit.* loc. cit. — <sup>9</sup> DITMAR. MERSEBURG. apud PERTZ, t. V, p. 855. — <sup>10</sup> TACIT. *German.*, cap. 59 et 40; *Annal.* lib. IV, cap. 73; *Histor.* lib. IV, cap. 44; CLAUDIAN. *de Laudib. Stilichon.* lib. I, v. 228 seqq.; GREGOR. TURON. *Histor. Francor.* lib. II, cap. 40. — <sup>11</sup> *Vita Sancti Amandi*, in *Acta SS. ordin. Sti. Benedicti*, t. II, p. 714; WILIBALDI *Vita Sancti Bonifacii*, apud PERTZ, t. II, p. 545. — <sup>12</sup> KEYSLER, *Antiquitat. selectæ*, p. 42-49; *Indiculus superstitionum et paganiar.*, passim, apud BALUZE et CHINIAC, tom. I, p. 430 seqq.; AUDOENI *Vita Sti. Eligii*, lib. II, cap. 45; *Capitulat. Caroli Magni de Partibus Saxonie*, cap. 20.



que, ne pouvant les extirper, il se vit forcé de se les approprier en les transformant et en y donnant une signification conforme à l'esprit du dogme nouveau <sup>1</sup>.

Le souvenir des divinités principales qu'adoraient ces populations s'est conservé jusqu'à nous dans les noms flamands que portent les jours de la semaine. Ainsi *zondag* (dimanche) signifie le jour consacré au soleil; *maendag* (lundi) est le jour consacré à la lune; *dingsdag* (anciennement *tysindag*, *eristag* <sup>2</sup> ou *ercdag*, mardi) est le jour de Tyr ou d'Ere; *woensdag* (mercredi) est le jour de Wôdan; *donderdag* (jeudi) est celui de Thôrr, Thonar ou Donar; *vrydag* (vendredi) est celui de Freya, et *zaturdag* (samedi) est celui de Sadhr.

Les Germains n'exerçaient pas leur culte dans des temples proprement dits. Ils assignaient aux emblèmes de leurs croyances le mystère des solitudes où ils ne les entrevoyaient que par les yeux du respect <sup>3</sup>. Aussi tenaient-ils leurs solennités religieuses dans les carrefours de forêts sacrées <sup>4</sup>, sur les montagnes désertes, sur les bruyères isolées, près des sources, des rivières ou des lacs dédiés à leurs divinités <sup>5</sup>. Leurs sanctuaires étaient entourés soit d'une haie, soit d'une clôture de palis <sup>6</sup>, au milieu de laquelle s'élevait l'autel du sacrifice <sup>7</sup> et où les objets de leur vénération étaient enfermés dans une sorte de chapelle grossièrement construite en bois et appelée *haruch*, *hearg* ou *hörgr* <sup>8</sup>, ou simplement abrités sous un toit de branches d'arbres entrelacées <sup>9</sup>. En général, les Germains, selon le témoignage de Tacite, répugnaient à donner aux dieux aucun des traits de l'homme, ce qu'ils regardaient comme

<sup>1</sup> SCHAYES, *les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, t. I, p. 500 et 512. — <sup>2</sup> GRAFF, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. I, p. 449. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 9. — <sup>4</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 59, 40 et 45. — <sup>5</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 57-77. — <sup>6</sup> BEDÆ *Histor. eccles.* lib. II, cap. 46; *Vita Sti. Willehadi*, apud PERTZ, t. II, p. 584. — <sup>7</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthumskunde*, p. 521. — <sup>8</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 59. — <sup>9</sup> IDEM, *ibid.*, p. 76.



plus conforme à la grandeur des êtres célestes <sup>1</sup>. Aussi ne représentaient-ils les figures de leurs divinités que sous la forme de quelque grossier symbole : leur Hertha, sous celle d'un sanglier <sup>2</sup>; leur Isis, sous celle d'un navire <sup>3</sup>; leur prétendu Hereule, sous celle d'une colonne <sup>4</sup> composée de plusieurs pierres posées les unes sur les autres <sup>5</sup>; et leur Tyr, sous celle d'une épée ou d'un fer de lance, à la façon des Scythes <sup>6</sup> et des Scandinaves <sup>7</sup>. Plus tard seulement, nous les voyons couler en airain <sup>8</sup> et sculpter en bois <sup>9</sup> ou en pierre <sup>10</sup> le peuple de leur mythologie.

D'après César, les Germains ne possédaient pas une corporation sacerdotale aussi nettement formulée ni aussi puissante par son action religieuse que l'était le collège druidique chez les Celtes <sup>11</sup>. Leurs prêtres ne formaient point une caste particulière comme celle des druides, sorte de corps politique qui, à la fois gardien des lois et des traditions du peuple, exerçait, à certains égards, une autorité suprême dans l'État. A la vérité, deux passages de Jornandès nous autorisent à croire que chez les Goths ils étaient considérés comme appartenant à la classe des nobles, puisque à l'instar de ceux-ci ils avaient le droit de porter le chapeau <sup>12</sup>, marque de noblesse chez plusieurs peuples antiques, tels que les Daces <sup>13</sup> et les Scythes <sup>14</sup>. Mais nous ne possédons aucun autre témoignage ancien d'où

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 9. — <sup>2</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 40. — <sup>3</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 9. — <sup>4</sup> WIDUKINDI lib. I, cap. 42. — <sup>5</sup> Dans la langue nordique, *koll* signifiait rocher, entassement de pierres. Cf. *Gothrici et Rolfi Histor.* cap. 4. De là *Erckoll*, rocher de Mars? — <sup>6</sup> HERODOTI lib. IV, cap. 62; POMPON. MELÆ lib. II, cap. 4; AMMIAN. MARCELLIN. lib. XXXI, cap. 2, § 25. — <sup>7</sup> Dans les runes scandinaves, la lettre T ou Tyr est toujours figurée par un fer de lance. Le signe zodiacal de Mars porte le même symbole. — <sup>8</sup> WALAFRID. STRABON. *Vita Sancti Galli*, cap. 6, in *Act. SS. ordin. Sti. Benedicti, secul. II*, p. 255. — <sup>9</sup> GREGOR. TURONENS. *Vitae Patrum*, cap. 6, § 2. — <sup>10</sup> JONÆ BOBBIENSIS *Vita Sti. Columbani*, cap. 47, in *Act. SS. ordin. Sti. Benedicti, secul. II*, p. 26. Cf. GREG. TURONENS. *Histor. Francor.* lib. II, cap. 29. — <sup>11</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 21. — <sup>12</sup> JORNANDIS *de Reb. Get.* cap. 5 et 11. — <sup>13</sup> DION. CASS. lib. LXVIII, cap. 9. — <sup>14</sup> LUCIAN. *Scythia*, cap. 1.



nous puissions inférer qu'ils aient joui du même privilège chez d'autres tribus que celle des Goths. Toutefois leur science, qui embrassait à la fois l'astrologie, la physiologie, les mystères de la religion <sup>1</sup>, la connaissance des runes et celle des augures <sup>2</sup>, devait leur assurer une haute considération. Aussi étaient-ils chargés de garder dans les forêts sacrées les enseignes militaires et de les porter dans les combats <sup>3</sup>, et c'est à eux seuls qu'appartenait le droit de sévir contre les hommes libres, de les frapper et de les mettre aux fers, droit qu'ils exerçaient, non pas à titre d'exécuteurs de la loi humaine ou de l'ordre d'un chef, mais en vertu de l'autorité dont ils étaient revêtus comme ministres suprêmes du dieu principal de la nation, qui était le dieu de la guerre <sup>4</sup>. Ils présidaient aux solennités religieuses et aux festins sacrés qui accompagnaient tous les actes importants de la vie politique <sup>5</sup>. Ils tiraient les augures que la nation avait l'habitude de consulter avant de se jeter dans quelque grande entreprise <sup>6</sup>. Dans les trois grandes assemblées du district qui se tenaient tous les ans, ils exerçaient un droit de coercition, maintenaient la police et commandaient le silence <sup>7</sup>. Il est même à croire que, dans les temps primitifs, ils étaient également investis d'un pouvoir judiciaire, comme nous pouvons le déduire des sources scandinaves <sup>8</sup>. Il n'y a pas de doute qu'ils n'aient été chargés de consacrer les rois, de présider aux cérémonies des funérailles et des mariages, de recevoir les serments <sup>9</sup>, et probablement aussi de rédiger les annales de la nation et de composer ces chants <sup>10</sup> dans

<sup>1</sup> JORNANDIS *de Reb. Get.* cap. 11. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 10. — <sup>3</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 7. — <sup>4</sup> TACIT., *loc. cit.* — <sup>5</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 10 et 22; *Historiar.* lib. IV, cap. 14; *Annal.* lib. I, cap. 45. — <sup>6</sup> TACIT., *German.* cap. 10; CÆSAR. lib. I, cap. 50. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 11. — <sup>8</sup> SNORRO, *Ynglinga-saga*, cap. 2. — <sup>9</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 80 et 81. — <sup>10</sup> HUNIBALDUS apud TRITHEM. *Compend. primi voluminis Historiar. de Origine regum et gentis Francorum*, p. 15, ed. Mogunt.



lesquels on célébrait la gloire des héros illustres <sup>1</sup> et dont Charlemagne fit plus tard recueillir les derniers débris <sup>2</sup>. Enfin, ils avaient la garde des trophées conquis sur l'ennemi <sup>3</sup> et la surveillance des chevaux blancs, qui servaient aux auspices et qu'on nourrissait dans les bois sacrés <sup>4</sup> où il était défendu à qui que ce fût de pénétrer sans avoir les mains liées, en témoignage de la faiblesse de l'homme et de la puissance du dieu <sup>5</sup>, et qui étaient toujours des lieux d'asile pour les coupables <sup>6</sup>.

Chez les Saxons, il était défendu aux prêtres de porter les armes et de monter un cheval entier <sup>7</sup>. Il est à supposer qu'à raison de leur caractère, ceux des autres tribus étaient tenus à quelques prescriptions analogues. Tous portaient des bandelettes <sup>8</sup> ou un chapeau <sup>9</sup> comme une marque de leur ministère. Les sacrifices qu'ils étaient chargés d'offrir aux divinités étaient de différente nature. Les uns avaient pour objet de demander quelque bienfait au ciel, les autres étaient des oblations de reconnaissance. Celles-ci prenaient parfois un caractère vraiment féroce; car elles consistaient ordinairement à souiller les autels de sang, soit d'animaux, soit même de créatures humaines. C'est pourquoi elles étaient communément appelées *blot* <sup>10</sup>. Elles avaient lieu régulièrement dans les endroits consacrés, soit dans les forêts <sup>11</sup>, soit près des sources, des rivières ou des lacs dédiés aux objets de la vénération populaire <sup>12</sup>. On n'immolait que les animaux mâles <sup>13</sup>, et probablement variaient-ils selon les symboles auxquels le

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 2; *Annal.* lib. II, cap. 88; JORNANDIS *de Reb. Get.* cap. 5. — <sup>2</sup> EINHARDI *Vita Karoli Magni*, cap. 29; Cf. TREGANI *de Gestis Ludovici imperat.* cap. 49. — <sup>3</sup> TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 59. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 10. — <sup>5</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 59. — <sup>6</sup> *Capitulat. de Partibus Saxon.*, cap. 2. — <sup>7</sup> BEDÆ *Hist. eccles.* lib. II, cap. 45. — <sup>8</sup> TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 57. — <sup>9</sup> SAXON. GRAMMATIC. lib. III, t. I, p. 426. — <sup>10</sup> *Leges Uplandiæ*, tit. I, cap. 4. *Blot*, en flamand *bloed*, sang. — <sup>11</sup> TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 64. — <sup>12</sup> GREGOR. TURON. *de Gloria Confessorum*, cap. 2. — <sup>13</sup> ADAM. BREMENS. lib. IV, cap. 27.



sacrifice était adressé. Car on offrait généralement des chevaux à Tyr <sup>1</sup>, des boucs à Thôrr <sup>2</sup>, des porcs et des sangliers à Freya <sup>3</sup>. Les chiens et les coqs paraissent avoir été spécialement destinés à apaiser les divinités du monde inférieur <sup>4</sup>. Des agneaux noirs étaient offerts aux esprits des eaux <sup>5</sup>. Nous ne savons pourquoi les taureaux et les boucs servaient principalement aux oblations qui accompagnaient les funérailles <sup>6</sup>, ni pour quel motif les Goths immolaient aussi quelquefois ces derniers animaux au dieu Tyr <sup>7</sup>. Les hommes, que l'on sacrifiait spécialement à la même divinité <sup>8</sup> et à Wôdan <sup>9</sup>, étaient d'ordinaire des prisonniers de guerre <sup>10</sup>, ou des esclaves, ou des criminels <sup>11</sup>; parfois même, mais rarement, ils étaient pris dans les rangs des nobles <sup>12</sup>. Les Frisons laissaient au sort le soin de désigner parmi leurs citoyens les têtes destinées à ces cruelles immolations <sup>13</sup>. Le sang des victimes était recueilli dans une fosse ou dans une cuve, et le prêtre en frottait l'autel et en aspergeait la multitude <sup>14</sup>. Puis la chair des animaux, excepté celle des chiens <sup>15</sup>, était réunie dans une vaste chaudière, et, après qu'on l'avait fait bouillir, elle servait à un festin commun <sup>16</sup>. Les corps des hommes et des chiens, les jambes et les têtes des chevaux, dont on avait soin de tenir la bouche béante au moyen de petites baguettes placées entre les mâchoires pour leur faire garder

<sup>1</sup> TACIT. *Annal.* lib. XIII, cap. 57; *Vita Sti. Olai*, cap. 107; SNORRO, *Saga Hakonar Goda*, cap. 48; AGATHIÆ lib. I, cap. 7.—<sup>2</sup> SNORRO, *Edda Islandor.*, myth. 49 et 58, et *Saga Hakonar Goda*, loc. cit.—<sup>3</sup> *Harvarar Saga*, cap. 14.—<sup>4</sup> SÆMUNDAR, *Volospa*, str. 54.—<sup>5</sup> *Svenska folkvisar.* Cf. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 46.—<sup>6</sup> OTHLINI *Vita Sancti Bonifacii*, cap. 57.—<sup>7</sup> JORNANDIS *de Reb. Getic.* cap. 5.—<sup>8</sup> TACIT. *Annal.* lib. XIII, cap. 57.—<sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 9.—<sup>10</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 9; JORNANDES, *loc. cit.*—<sup>11</sup> SÆMUNDAR, *Sigurdar Quida*, *Fasnisbana* III, str. 64; *Leg. Frisionum* addit. 42.—<sup>12</sup> OLAI *Troja Saga*, cap. 165.—<sup>13</sup> *Vita Sancti Wulframmi*, Ms. de la Bibliothèque de Bourgogne, n<sup>o</sup> 5496-5205, p. 655 recto.—<sup>14</sup> SNORRO, *Saga Hakonar Goda*, loc. cit.; *Harvarar saga*, cap. 4; DUDON. *de Morib. et Actis Normannorum*, lib. I in initio.—<sup>15</sup> SNORRO, *Saga Hakonar Goda*, loc. cit.—<sup>16</sup> SNORRO, *loc. cit.*



un perpétuel ricanement <sup>1</sup>, on se bornait à les attacher, en guise d'offrandes, aux arbres des forêts sacrées <sup>2</sup>. La viande de cheval, qui formait le mets le plus recherché de ces horribles banquets, fit longtemps les délices des Germains <sup>3</sup>, et les efforts des missionnaires chrétiens ne parvinrent que fort tard à extirper cette habitude repoussante <sup>4</sup>. Une énorme cuve <sup>5</sup> remplie de cervoise <sup>6</sup> fournissait aux libations qui accompagnaient ces festins religieux et dont les prêtres versaient probablement les prémices aux divinités dans une de ces cornes sacrées qui sortent fréquemment des fouilles opérées dans les lieux connus pour avoir servi de théâtre aux immolations païennes <sup>7</sup>.

Les oblations étaient offertes avec certaines pratiques qui consistaient à diriger les regards vers le ciel <sup>8</sup>, en se tenant tourné vers le nord <sup>9</sup>, à lever trois fois l'offrande vers les dieux <sup>10</sup>, à marcher en rond et à chanter une formule que saint Grégoire le Grand déclare exécration, mais qui malheureusement ne nous a point été conservée <sup>11</sup>. Elles ne se bornaient pas à des victimes humaines, à des quadrupèdes ou à des oiseaux; car nous savons, par les fouilles pratiquées dans différentes parties de l'ancienne Germanie, qu'on sacrifiait aussi parfois des poissons <sup>12</sup>, qui servaient sans doute à rendre propices les divinités marines ou fluviales.

Aux trois grandes fêtes annuelles,—qui coïncidaient avec

<sup>1</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. V, t. I, p. 205. — <sup>2</sup> TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 61; ADAMI BREMENS. lib. IV, cap. 27; SAXON. GRAMMAT. *loc. cit.*; JORNANDIS *de Reb. Getic.* cap. 5. — <sup>3</sup> DIVI HIERONYM. *Advers. Jovianum*, lib. II, cap. 5; SAXON. GRAMMAT. lib. I, t. I, p. 47; ODDI MONACHI *Saga om Konung Oloff Trygwazon*, cap. 37. —

<sup>4</sup> OTHLINI *Vita Sti. Bonifacii*, cap. 34; ZACHARIE PAPÆ *Epistol. ad Sanctum Bonifacium*, in *Sancti Bonifacii Epistol.*, epist. 442, p. 215, ed. SERARI, Mogunt. 1629; *Capitulat. de Partib. Saxon.*, cap. 20. — <sup>5</sup> STRABON. lib. VII, t. I, p. 537. —

<sup>6</sup> GREGORII MAGNI *Epist. ad Mellitum*, *Epistolar.* lib. IX, epist. 74, in *Opp.* t. IV, p. 588, ed. DUAC. 1645. — <sup>7</sup> KLEMM, *Handbuch der Deutschen Alterthumskunde*, p. 375, et planche XIV, n° 42. — <sup>8</sup> TACIT. *German.* cap. 40. — <sup>9</sup> SÆMUNDAR, *Vegtams-Quida*, str. 9. Cf. GRIMM, *Mythologie*, t. I, p. 50. — <sup>10</sup> TACIT. *German.* cap. 40. — <sup>11</sup> GREGORII MAGNI *Dialog.* III, cap. 28, in *Opp.* t. III, p. 500. — <sup>12</sup> KLEMM, *Handbuch*, p. 375.



les trois grandes assemblées nationales et dont la première était célébrée au commencement du printemps, en l'honneur d'Eoster <sup>1</sup>, la seconde probablement au solstice d'été, et la troisième au solstice d'hiver, en l'honneur de *Jol*, surnom d'Odhin <sup>2</sup>, — correspondaient les sacrifices les plus solennels. Celui qui avait lieu à la fête de *Jol* se distinguait surtout par l'abondance des victimes qu'on y immolait à chaque période de neuf années. En effet, d'après le témoignage de Ditmar, les Normands offrirent un jour un holocauste, qui ne se composait pas de moins de quatre-vingt-dix-neuf hommes et d'un nombre égal de chevaux, de chiens et de coqs <sup>3</sup>. Et c'est après une autre célébration de la même solennité, que le temple scandinave d'Upsal montra à un contemporain d'Adam de Brême soixante et douze corps d'hommes, de chevaux et de chiens suspendus aux arbres qui entouraient cet édifice <sup>4</sup>. Au moment où le concile de Leptines s'occupait des pratiques païennes, qu'il ordonna au christianisme de combattre chez les Germains, il trouva la fête de *Jol* transportée au mois de février <sup>5</sup>. Il la condamna sous le nom de *Sporcales* <sup>6</sup>, et c'est sans doute le rôle que les cornes à boire (*drink-hoornen*) scandinaves jouaient dans les libations dont elle était toujours accompagnée, qui suggéra à Charlemagne l'idée de donner au mois de février le nom de *Hornung* <sup>7</sup>. Car on y buvait abondamment à l'amour des divinités <sup>8</sup>,

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 74, note 4. — <sup>2</sup> *Jol* en nordique, *jul* en danois. (Cf. GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. II, p. 664.) La fête de *Jol* durait primitivement jusqu'au 15 janvier. (Cf. KEYSER, *Antiquitates*, p. 459.) — <sup>3</sup> THIETMAR, MERSEBURG. *Chronic.* lib. I, cap. 9, apud PERTZ, *Scriptor.* t. III, p. 759. — <sup>4</sup> ADAM, BREMENS. lib. IV, cap. 27. — <sup>5</sup> *Indiculi superstitionum* cap. 5. Cf. OLAFS *Saga*, cap. 69. — <sup>6</sup> On se souvient que le mois de février, appelé aujourd'hui en flamand *sprokkelmaend*, s'appelait anciennement *sporkelmaend*. Cf. KILIAEN, sub h. voc. — <sup>7</sup> EINHARDI *Vita Karoli Magni* cap. 29. Cf. RUDBECK, *Atlantica*, t. II, p. 465. — <sup>8</sup> SNORRO, *Saga Hakonar Goda*, cap. 16 et 48; BEDÆ *Histor. eccles.* lib. I, cap. 50; ECKEHARDI *Casus sancti Galli*, apud PERTZ, t. II, p. 84.



usage qui, longtemps pratiqué chez les peuples septentrionaux sous le nom de *Minni*<sup>1</sup>, fut transformé par les chrétiens, et donna lieu plus tard aux libations qu'on faisait en l'honneur du Christ, de saint Jean et surtout de sainte Gertrude<sup>2</sup>.

Une autre fête importante était celle de *Hertha*, déesse principalement honorée chez les pacifiques tribus qui avoisinaient la mer Baltique<sup>3</sup>; car les clans belliqueux du centre et de l'ouest de la Germanie adressaient plus particulièrement leur culte au dieu de la guerre. Les cérémonies dont elle se composait avaient une étroite analogie avec celles que les Romains observaient dans les fêtes annuelles de Cybèle<sup>4</sup>, et que l'empereur Julien vit pratiquer, en l'an 363 de notre ère, à Callinicum, dans l'Asie Mineure<sup>5</sup>. Dans une île de l'Océan, que l'on prend généralement pour l'île de Rugen, il y avait une forêt sainte où les prêtres gardaient un symbole de Hertha et un char qui lui était consacré. A certain jour de l'année (et c'était fort probablement à l'équinoxe du printemps, époque où d'autres peuples de l'antiquité, tels que les Romains<sup>6</sup>, avaient coutume d'honorer la *Terre Mère*), le char, traîné par des génisses, sortait de son sanctuaire et promenait parmi les hommes la déesse couverte d'un voile mystérieux. Quand Hertha était fatiguée de son séjour parmi les vivants, le pontife la ramenait dans sa solitude, et la faisait laver,

<sup>1</sup> OLAFS *Tryggva Saga*, cap. 59. — <sup>2</sup> GRIMM, *Mythologie*, t. I, p. 53 seqq. C'est sans doute à l'usage du *Geertruide-minne* qu'a servi la curieuse coupe que l'on conserve dans le trésor de l'église de Sainte-Gertrude, à Nivelles. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 40. — <sup>4</sup> OVIDII *Fastorum* lib. IV, v. 557 seqq. — <sup>5</sup> AMMIAN. MARCELLINI lib. XXIII, cap. 5, § 7. Cf. GRIMM, *Mythologie*, t. I, p. 255. — <sup>6</sup> D'après le calendrier de Jules-César, les *hilaries* célébrées en l'honneur de la *Terra mater* avaient lieu à Rome à l'équinoxe du printemps. On offrait à cette déesse des truies, de même que les Germains sacrifiaient des porcs et des sangliers à Hertha. (AULI-GELLI lib. IV, cap. 6, § 8.) Les Romains tenaient ce culte des Phrygiens. (TITI LIVII lib. XXIX, cap. 40 et 41.)



ainsi que le voile et le char, dans un lac écarté, par des esclaves, qui étaient ensuite précipités dans les eaux <sup>1</sup>.

La fête d'Eoster et celle du solstice d'été étaient accompagnées d'une pratique particulière, celle du renouvellement du feu, ou *Nodfyr* <sup>2</sup>, qu'on opérait en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois. C'est de là que dérivait plus tard l'usage populaire d'allumer des feux de joie la veille de Pâques et le jour de la Saint-Jean <sup>3</sup>.

C'est aussi aux prêtres qu'il appartenait de prendre les auspices lorsqu'une grande entreprise militaire ou quelque question d'intérêt public exigeaient que l'on consultât la volonté des dieux. Chez un peuple livré avec autant de ferveur à la superstition que l'étaient les Germains, la divination était une véritable science. Aussi les formes des auspices étaient-elles extrêmement variées. La manière la plus simple consistait à jeter pêle-mêle sur une étoffe blanche un certain nombre de petites baguettes sur lesquelles étaient tracés des signes runiques. Puis le devin les ramassait l'une après l'autre, et, selon le sens que présentaient les runes qui se succédaient, on regardait l'augure comme favorable ou contraire. On interrogeait aussi le chant et le vol des oiseaux <sup>4</sup>. Une pratique plus particulière à la nation, consistait à tirer des présages du hennissement ou du frémississement des chevaux blancs, qu'on élevait dans les bois sacrés et qui n'étaient jamais soumis à aucun travail <sup>5</sup>, de l'éternement des bœufs, de la bouse de ces animaux <sup>6</sup>, du sang et des entrailles des prisonniers <sup>7</sup>, du murmure des eaux et des tourbillons que font les courants des rivières <sup>8</sup>. Mais s'agissait-il de connaître d'avance l'issue d'une guerre

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 40. — <sup>2</sup> *Ignis fricatus, noodvuer*, feu nécessaire. *Indiculi superstitionum et paganiarum* cap. 15. — <sup>3</sup> GRIMM, *Mythologie*, t. I, p. 581 seqq. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 40. — <sup>5</sup> TACIT., *loc. cit.*; THIETMAR. *MERSEBURGENS. Chronic.* lib. VI, cap. 17. — <sup>6</sup> *Indiculi superstitionum* cap. 15. — <sup>7</sup> AVENTINI *Annal. Bojavor.* lib. I, cap. 7. — <sup>8</sup> PLUTARCH. *in Vita Caesaris*, cap. 21.



projetée, on recourait à un mode plus solennel. On faisait combattre contre un guerrier choisi un captif de la nation contre laquelle on allait se mettre en campagne; chacun d'eux luttait avec les armes de son pays, et la victoire de l'un ou de l'autre était regardée comme un pronostic infaillible <sup>1</sup>.

L'extrême vénération que les Germains professaient pour les femmes et le don de prophétie qu'ils leur attribuaient <sup>2</sup>, devaient naturellement aussi donner naissance à une corporation de prêtresses. Mais elles paraissent avoir été particulièrement chargées de la magie et de la divination <sup>3</sup>. Les historiens anciens ne nous en mentionnent nominativement que trois, qui remplissaient l'office de prophétesses, Véléda <sup>4</sup>, Aurinie <sup>5</sup> et Ganna <sup>6</sup>, bien que tous les clans paraissent en avoir possédé <sup>7</sup>. Elles expliquaient les songes <sup>8</sup>, interrogeaient les phases de la lune pour déterminer les jours fastes ou néfastes <sup>9</sup>, prédisaient l'avenir <sup>10</sup>, accompagnaient même parfois les armées à la guerre, et, les pieds nus, les cheveux en désordre, vêtues d'une saie de toile de lin, ajustée sur les épaules et serrée autour des reins au moyen d'une ceinture de cuivre, égorgeaient les prisonniers et lisaient des présages dans le sang de ces victimes <sup>11</sup>. C'étaient ordinairement des femmes d'un âge déjà avancé <sup>12</sup>, et c'est à cause de cela probablement que César les appelle *matres familiae*, mères de famille <sup>13</sup>. Celles qui pratiquaient plus spécialement la

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 10. — <sup>2</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 8. — <sup>3</sup> PLUTARCH. in *Vitâ Caesaris*, cap. 21. Cf. CÆSAR. lib. I, cap. 50. — <sup>4</sup> TACIT. *Historiar.* lib. IV, cap. 64; *German.* cap. 8. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* *loc. cit.* — <sup>6</sup> DION. CASS. lib. LXVII, cap. 5. — <sup>7</sup> SÆTON. in *Vitâ Claudii*, cap. 4; DION. CASS. lib. LV, cap. 4; JORNANDIS *de Reb. Geticis* cap. 24; SAXON. GRAMMATIC. lib. VIII, t. I, p. 414. — <sup>8</sup> SNORRO, *Konung Hafdar Swartes Saga*, cap. 6. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 50. — <sup>10</sup> TACIT. *Historiar.* lib. V, cap. 22; GREGORI TURONENSIS *Hist. Franc.* lib. V, cap. 14. — <sup>11</sup> STRABON. lib. VII, t. I, p. 557. — <sup>12</sup> STRABON. *loc. cit.*; ORDERICI VITALIS *Histor. ecclesiast.* lib. X, in *Rer. Normann. scriptor.* — <sup>13</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 50.



sorcellerie on les nommait communément *Alrunes* <sup>1</sup>, en ancien nordique *Olrún* <sup>2</sup>, c'est-à-dire, femmes illuminées <sup>3</sup>, ou *Völva* <sup>4</sup>, ou *Hazusa*, d'où dérive le mot flamand *heks* <sup>5</sup>.

Toutefois ce n'était pas aux femmes seules qu'on attribuait le pouvoir d'exercer la magie : les hommes aussi la pratiquaient. Cet art opérait sur toutes choses et intervenait toutes les lois de la nature. Il donnait, disait-on, le pouvoir de soulever des tempêtes <sup>6</sup>, de faire tarir le lait des nourrices <sup>7</sup>, de faire hacher par la grêle les moissons ou les vignobles <sup>8</sup>, de comprendre le langage des animaux ou de prendre leur forme <sup>9</sup>, d'obscurcir ou d'éclairer la raison <sup>10</sup>, de fasciner avec les yeux, de rendre les guerriers invulnérables <sup>11</sup>, en un mot, d'exercer toutes sortes de maléfices au moyen de mixtures et d'incantations <sup>12</sup>. On croyait même que parfois les sorcières ou *striges*, comme on les nommait aussi, se délectaient à manger de la chair humaine <sup>13</sup>. Mais on ne leur attribuait pas toujours des penchants aussi abominables; car elles se prêtaient souvent à guérir des maladies au moyen d'herbes merveilleuses <sup>14</sup>, parmi lesquelles la racine de la mandragore jouait le rôle principal <sup>15</sup>.

<sup>1</sup> JORNANDIS *de Reb. Getic.* cap. 24. — <sup>2</sup> KEYSER, *Antiq. sept.*, p. 456. Cf. SÆMUNDAR, *Bynhildar-Quida*, I, str. 5 seqq. — <sup>3</sup> BOSWORTH, *Anglo-Saxon Dictionary*, p. 56. — <sup>4</sup> SNORRO, *Ynglinga-Saga*, cap. 16. — <sup>5</sup> GRAFF, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. IV, p. 1094. — <sup>6</sup> *Indic. superstitionum et paganiarum* art. 22; *Caroli Magni Capitular. Aquisgran.* ann. 789, art. 63; *Capitular.* II, ann. 805, art. 25; *Capitular.* I, incerti anni, art. 40. — <sup>7</sup> LUDOVICI IMPERATOR, *Capitular.* addit. II, art. 24. — <sup>8</sup> *Leg. Wisigothor.* lib. VI, tit. II, art. 3; SAXON. GRAMMAT. lib. V, t. I, p. 256. — <sup>9</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. V, t. I, p. 194; SOLINI *Polyhistor.* cap. 43. Cf. HERODOT. lib. IV, cap. 105. — <sup>10</sup> LUDOVICI IMPERATOR, *Capitular.* addit. II, art. 24; *Leg. Wisigothor.* loc. cit.; SAXON. GRAMMAT. lib. V, t. I, p. 194. — <sup>11</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. V, t. I, p. 220. — <sup>12</sup> LUDOVICI IMPERATOR, *Capitular.* addit. II, art. 24. — <sup>13</sup> *Capitulat. de Partibus Saxonie*, art. 6; *Leg. Salic.* tit. LXVII, art. 3. — <sup>14</sup> LUDOVICI IMPERATOR, *Capitular.* addit. III, art. 95. — <sup>15</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 4153 seqq. Cette plante, qui s'appelait en ancien allemand *alrân*, porte encore en flamand moderne le nom d'*alruin*. Nous croyons qu'il est inutile de faire remarquer ici l'analogie que ce nom présente avec celui d'*ölrân*, que portaient les sorcières scandinaves.



La science de la médecine participait à la fois de la religion et de la magie; car elle se rattachait d'un côté à la connaissance des simples et de la vertu surnaturelle attribuée à certaines plantes, et, d'autre part, elle était liée à certaines pratiques religieuses ou formules magiques <sup>1</sup>. Elle avait pour auxiliaires une foule d'amulettes de tout genre, que les fouilles opérées dans les sépultures nous ont fait connaître <sup>2</sup>. Ces amulettes paraissent surtout avoir joué un grand rôle à la guerre; car la plupart de ceux qu'on a retrouvés sont des symboles militaires, de petites hachettes, de petits martelets, de petites épées. D'ailleurs, quoi de plus naturel chez un peuple tel que les Germains, où les habitudes guerrières avaient si profondément pénétré dans les institutions, que la société était pour ainsi dire tout à fait militairement constituée?

Dans les guerres qui avaient pour objet un intérêt général, soit de la nation, soit de la tribu, la tribu ou la nation tout entière prenait les armes. Les auspices consultés <sup>3</sup>, on choisissait le chef militaire (Harizog), qui, toujours désigné parmi les plus braves <sup>4</sup>, était élevé sur un pavois et porté autour de l'assemblée <sup>5</sup>, et l'on fixait le jour de l'ouverture de la campagne, qui devait être celui du renouvellement ou celui du plein de la lune <sup>6</sup>. On convoquait ensuite l'*haribannum* en faisant courir de bourg en bourg un homme armé soit d'un javelot ou d'une épée, soit, d'après l'usage scandinave, d'un pieu dont une extrémité était noircie au feu <sup>7</sup>. Au jour marqué, tous les guerriers se trouvaient au rendez-vous, et les prêtres, sortant des bois sacrés avec les simulacres d'animaux sauvages qui étaient

<sup>1</sup> *Indiculus superstitionum*, passim. — <sup>2</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthumskunde*, pag. 367-572. Cf. CHIFFLETI *Anastasis Childerici* cap. 16. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 10. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 7. — <sup>5</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 15. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 14. Cf. CÆSAR. lib. I, cap. 50. — <sup>7</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. V, t. I, p. 228.



leurs enseignes <sup>1</sup> et les drapeaux <sup>2</sup> qu'ils y gardaient sous la protection des divinités <sup>3</sup>, venaient se placer au milieu des combattants pour les conduire au lieu du péril <sup>4</sup>.

Quand il s'agissait d'une expédition lointaine, la famille tout entière de l'homme d'armes, femme et enfants, l'accompagnait <sup>5</sup>, groupée sur des chars qui servaient à former des retranchements en cas de défaite <sup>6</sup>.

L'armée se trouvant réunie, les guerriers renommés par leur bravoure ou les chefs dont la générosité s'était attaché un certain nombre de gasindi, — qui, organisés à la manière des ambacti <sup>7</sup> et des soldures des Celtes <sup>8</sup>, et désignés par les auteurs anciens sous le nom de clients <sup>9</sup>, de compagnons <sup>10</sup> ou de satellites <sup>11</sup>, recevaient de leurs commandants des armes, des chevaux et d'autres présents, outre la nourriture qui leur tenait lieu de paye <sup>12</sup>, — rassemblaient autour d'eux ceux qui allaient tenter sous leur conduite la fortune des batailles <sup>13</sup>. Enfin, le capitaine de chaque bourgade se plaçait à la tête des cent combattants qui formaient le contingent de la centurie <sup>14</sup>.

C'est, sans doute, en ce moment-là que se concluaient ces fraternités d'armes par lesquelles deux guerriers s'engageaient parfois à combattre côte à côte, attachés l'un à l'autre par une chaîne de fer <sup>15</sup>; que se prononçaient ces vœux solennels par lesquels d'autres promettaient d'accomplir quelque action d'éclat et de ne pas se couper la

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 7; *Historiar.* lib. IV, cap. 22. — <sup>2</sup> PAUL. DIACON. *Histor. Longobard.* lib. I, cap. 20; AMM. MARCELLIN. lib. XXXI, cap. 5, § 8. — <sup>3</sup> TACIT. *loc. cit.* — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 7. — <sup>5</sup> TACIT. *German. loc. cit.*; *Historiar.* lib. IV, cap. 48; ANNÆI FLORI *Epitome*, lib. III, cap. 3, §§ 46 et 47. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 51 et 53; PLUTARCH. *in Vitâ Marii*, cap. 28. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 45. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 22. — <sup>9</sup> TACIT. *Annal.* lib. XII, cap. 30. — <sup>10</sup> TACIT. *German.* cap. 45; AMMIAN. MARCELLIN. lib. XXI, cap. 4, § 5. — <sup>11</sup> AMM. MARCELL. lib. XVI, cap. 42, § 58, et lib. XXIX, cap. 4, § 5. — <sup>12</sup> TACIT. *German.* cap. 14; *Beowulf*, lib. XV, v. 1033 seqq., et lib. XVIII, v. 4226 seqq. — <sup>13</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 25; TACIT. *German.* cap. 43 et 44. — <sup>14</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 6. — <sup>15</sup> PLUTARCH. *in Vitâ Marii*, cap. 28.



barbe ou une partie de la chevelure <sup>1</sup>, ni d'ôter de leurs doigts les anneaux de fer qu'ils y mettaient en signe d'ignominie jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait à leur serment <sup>2</sup>; et, enfin, que l'on procédait au partage anticipé du butin, que l'on opérait parfois d'avance dans la certitude où l'on se croyait de vaincre <sup>3</sup>. Le chef parcourait ensuite à cheval tous les rangs <sup>4</sup>, et rappelait à ses hommes les faits d'armes par lesquels ils s'étaient signalés <sup>5</sup>, la gloire de leurs ancêtres <sup>6</sup> et la sainteté de la cause pour laquelle ils allaient entrer en lutte <sup>7</sup>. A ces paroles l'armée répondait par des trépignements et en frappant les armes sur les boucliers <sup>8</sup>. Puis, après avoir invoqué la protection d'Ere ou Mars <sup>9</sup>, on marchait au combat, tandis que sonnaient les trompes <sup>10</sup>, les clairons <sup>11</sup> et les tambours faits d'une peau d'animal tendue sur un cercle de bois <sup>12</sup>, et que toute la multitude entonnait l'hymne de guerre, qu'on appelait communément *Bardit* <sup>13</sup> ou *Barrit* <sup>14</sup>, et qui, — connue chez les Scandinaves sous le nom spécial de *Vapn-Sangr* (chant des armes) <sup>15</sup> et chez les Anglo-Saxons sous celui de *Gudh-leod* (chant militaire) <sup>16</sup>, — ne parut aux Romains qu'une succession de cris formidables dont on augmentait encore l'intensité par la répercussion en tenant le bouclier placé devant la bouche <sup>17</sup>.

Parmi les armes offensives qui étaient en usage chez les Germains, on distinguait le poignard <sup>18</sup>, l'épée courte <sup>19</sup>

<sup>1</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 64; *German.* cap. 34. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 34. — <sup>3</sup> ANNEI FLORI lib. VI, cap. 42, §§ 24 et 25. — <sup>4</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 45. — <sup>5</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 45 et 45. — <sup>6</sup> TACIT., *ib.*, lib. I, cap. 59. — <sup>7</sup> TACIT., *ib.*, lib. II, cap. 45; *Histor.* lib. IV, cap. 32. — <sup>8</sup> TACIT. *Historiar.* lib. V, cap. 17. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 2. — <sup>10</sup> LUCANI *Pharsal.* lib. I, v. 431 seqq. — <sup>11</sup> AMMIAN. MARCELLIN. lib. XXXI, cap. 7, § 10; SAXON. GRAMMAT. lib. VIII, t. I, p. 388. — <sup>12</sup> STRABON. lib. VII, t. I, p. 538. — <sup>13</sup> TACIT. *German.* cap. 3. — <sup>14</sup> AMMIAN. MARCELLIN. lib. XXVI, cap. 7, § 17, et lib. XXXI, cap. 7, § 14. — <sup>15</sup> SÆMUNDAR, *Atta-Quida*, str. 34. — <sup>16</sup> *Beowulf*, v. 5045. — <sup>17</sup> TACIT. *German.* cap. 3. — <sup>18</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 45. — <sup>19</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 6.



et forgée de fer norique <sup>1</sup>, l'espadaon à deux mains <sup>2</sup>, l'arc arménien <sup>3</sup>, la fronde qui servait à lancer des pierres ou des balles <sup>4</sup>, la massue <sup>5</sup>, le javelot garni de crochets en forme d'hameçon <sup>6</sup>, la longue lance <sup>7</sup>, la hache d'armes à un ou à deux tranchants <sup>8</sup> qu'on appelait aussi fran- cisque <sup>9</sup>, le pieu durci au feu <sup>10</sup>, et la framée, sorte de pique, qui, munie d'une pointe de fer étroite, courte et acérée, servait à combattre de près ou de loin <sup>11</sup>. La décou- verte qu'on a faite, dans plusieurs tombes anciennes, de boules de plomb et de pierre, forées de part en part, a fait conjecturer qu'à l'instar des Indiens de l'Amérique, les Germains se servaient aussi de cette arme terrible, connue sous le nom de *lasso* <sup>12</sup>. Les flèches étaient ordinairement garnies d'une pointe de corne <sup>13</sup>. Les cavaliers ne portaient généralement que le bouclier, la framée et l'épée, et les gens de pied étaient spécialement destinés à lancer des traits qu'ils faisaient voler à d'immenses distances <sup>14</sup>. Quelques clans avaient coutume de tremper dans le poison leurs flèches ou leurs poignards <sup>15</sup>.

Leurs armes défensives étaient le casque, le bouclier et la cuirasse. Plusieurs tribus affectaient de combattre presque entièrement nues en mépris la mort <sup>16</sup>. D'autres

<sup>1</sup> HORAT. *Carmin.* lib. I, od. 46, v. 9 et 10; OVID. *Metamorphos.* lib. XIV, v. 712. — <sup>2</sup> DION. CASS. lib. XXXVIII, cap. 49; PLUTARCH. *in Vitâ Marii*, cap. 27. — <sup>3</sup> OVID. *de Ponto* lib. I, epistol. VIII, v. 6; LUCAN. *Pharsal.* lib. VIII, v. 524; AMMIAN. MARCELLIN. lib. XXII, cap. 8, § 37. — <sup>4</sup> TACIT. *Histor.* lib. V, cap. 17. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* cap. 45; AMMIAN. MARCELLIN. lib. XXXI, cap. 7, § 12. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 6; *Annal.* lib. II, cap. 14; AGATHIÆ *Histor.* lib. II, cap. 3. — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 6; *Annal.* lib. I, cap. 64, et lib. II, cap. 14; *Histor.* lib. V, cap. 18. — <sup>8</sup> PROCOPIUS. *de Bello Gothico* lib. II, cap. 25. — <sup>9</sup> ISIDORI *Origin.* lib. XVIII, cap. 6; GREG. TURONENS. *Histor. Francor.* lib. II, cap. 27; AIMOIN. lib. I, cap. 12. — <sup>10</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 14. — <sup>11</sup> TACIT. *German.* cap. 6. — <sup>12</sup> KRUSE, *Deutsche Alterthümer*, t. I, fascicul. III, p. 56 seqq.; BÜSCHING, *Heidnische Alterthümer Schlesiens*, fascicul. I-IV. — <sup>13</sup> TACIT. *German.* cap. 46; PLINII lib. IX, cap. 45; AMM. MARCELL. lib. XXXI, cap. 2, § 9. — <sup>14</sup> TACIT. *German.* cap. 6; PLUTARCH. *in Vitâ Marii*, cap. 27. — <sup>15</sup> TACIT. *Annal.*, lib. II, cap. 88; GREGOR. TURON. lib. II, cap. 9; *Leg. Salic.* tit. XVII, art. 2; *Leg. Ripuar.* tit. IV, art. 21. — <sup>16</sup> PAUL. DIAC. *Histor. Longobard.* lib. I, cap. 20.



ne portaient que le bouclier <sup>1</sup> et combattaient la tête découverte <sup>2</sup> et le buste seulement revêtu d'une saie <sup>3</sup>, faite de quelque peau d'animal sauvage <sup>4</sup>, le courage personnel étant regardé comme la défense la plus sûre du brave. Le bouclier, qui était étroit et fort long <sup>5</sup> et destiné à protéger tout le corps de celui qui le portait, n'était ordinairement qu'un tissu d'osier ou de minces planches déguisées par quelques couleurs <sup>6</sup> ou bariolées de peintures diverses <sup>7</sup>. Ceux des Saxons étaient rouges, ceux des Frisons étaient bruns <sup>8</sup>, ceux des Ariens étaient noirs <sup>9</sup>. Les parlementaires en portaient qui étaient blancs <sup>10</sup>. Ces couleurs, destinées à distinguer les différents clans, leur servaient de signe de ralliement. Le bouclier dont s'armaient quelques peuplades voisines de la Baltique était rond <sup>11</sup>. Celui des chefs était, selon toute apparence, fait de métal <sup>12</sup> et orné de quelque symbole relevé en bosse, car un rhéteur ancien nous parle d'une tête de Cimbre représentée sur l'enseigne d'une maison romaine, qu'on appelait l'*Ecu de Marius* <sup>13</sup>. Les casques, qui étaient particulièrement réservés aux chefs, de même que les cuirasses, étaient faits de cuir ou de fer <sup>14</sup>. Ils se terminaient en forme de gueules béantes ou de mufles de bêtes sauvages, et étaient surmontés, tantôt de hauts panaches semblables à des ailes <sup>15</sup> et parfois peints

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 6; *Histor.* lib. II, cap. 22; POLYÆN. *Strategemat.* lib. VIII, Περὶ Μαρίων, cap. 10, § 3. — <sup>2</sup> DION. CASS. lib. XXXVIII, cap. 30; TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 11. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 6. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 21. — <sup>5</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 11. — <sup>6</sup> TACIT. *loc. cit.* — <sup>7</sup> TACIT. *German.* cap. 6; SÆMUNDAR, *Helga-Quida, Hundingsbana* I, str. 42; IDEM, *ibid.*, *Hundingsbana* II, str. 27. — <sup>8</sup> RÜHS, *Ausführliche Erläuterung des X ersten Kap. der Schrift des Tacit. über Deutschland*, p. 217. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 43. — <sup>10</sup> RÜHS, lib. laud., p. 218. — <sup>11</sup> TACIT. *loc. cit.* — <sup>12</sup> *Beowulf*, lib. XV, v. 1044 seqq.; PLUTARCH. in *Vita Marii*, cap. 27. — <sup>13</sup> QUINTILIAN. *Institut. Orator.* lib. VII, cap. 3. Cicéron, qui signale la même enseigne (*de Oratore*, lib. II, cap. 66), prend à tort cet emblème pour une tête de Gaulois; car les Cimbres que Marius eut à combattre appartenaient à la race germanique. Cf. GRIMM, *Geschichte der deutschen Sprache*, t. II, p. 634) et DUNCER, *Origin. Germanic.* p. 87. — <sup>14</sup> TACIT. *German.* cap. 6. — <sup>15</sup> PLUTARCH. in *Vita Marii*, cap. 27.



en couleur de feu <sup>1</sup>, tantôt d'un cimier qui avait la figure d'un animal, ordinairement celle d'un sanglier consacré à Hertha <sup>2</sup>. Les cuirasses, faites également de fer <sup>3</sup> poli <sup>4</sup>, étaient rehaussées d'ornements d'or <sup>5</sup>.

La force principale des Germains résidait dans les gens de pied <sup>6</sup>. Cependant leur cavalerie se rendit aussi plus d'une fois redoutable aux Romains par la vigueur de sa discipline et par la promptitude de ses manœuvres <sup>7</sup>. Celle des Bataves surtout jouissait d'une haute réputation <sup>8</sup>; elle excellait à nager et savait passer les fleuves les plus rapides sans que les lignes de ses escadrons se rompisent <sup>9</sup>. Celle des Tenctres et des Usipètes, ces intrépides guerriers que César rencontra les premiers sur le Rhin inférieur, n'était pas moins formidable <sup>10</sup>. Bien que leurs chevaux ne se fissent remarquer ni par leur beauté ni par leur vitesse <sup>11</sup>, on les habitua, par un exercice continu, aux plus grandes fatigues <sup>12</sup>. On ne leur apprenait pas à manœuvrer comme ceux des Romains, et l'on se bornait à les pousser en avant ou à les détourner à droite, d'un même temps, de manière à former si complètement le cercle qu'il n'y avait pas de dernier <sup>13</sup>. Les cavaliers ne portaient généralement que le bouclier et la framée <sup>14</sup>, bien qu'ils fussent aussi quelquefois armés de la fronde <sup>15</sup>. Ils aimaient le luxe des beaux caparaçons <sup>16</sup>, mais ils repoussaient la selle comme indigne d'un homme de guerre <sup>17</sup>.

<sup>1</sup> AMMIAN. MARCELLIN. lib. XVI, cap. 42, § 24. — <sup>2</sup> *Beowulf*, lib. X, v. 4044 seqq. Cf. TACIT. *German.* cap. 45. — <sup>3</sup> PLUTARCH. *in Vita Marii*, cap. 27. — <sup>4</sup> AMMIAN. MARCELLIN. *loc. cit.* — <sup>5</sup> *Beowulf*, lib. XV, v. 4042. — <sup>6</sup> TACIT. *German.* cap. 6. — <sup>7</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 52; AURELIUS VICTOR. *de Cæsaribus* cap. 24, § 2; DION CASS. lib. LV, cap. 24. — <sup>8</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 42, 44 et 47. — <sup>9</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 42; *Annal.* lib. II, cap. 44. — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 42; PLUTARCH. *in Vita Cæsaribus*, cap. 25; APPIANI *de Rebus Gallicis* Fragm. XVIII, *Excerpt.* XVI *de Legationibus*; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 47. — <sup>11</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 2; TACIT. *German.* cap. 6. — <sup>12</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>13</sup> TACIT. *loc. cit.* — <sup>14</sup> TACIT. *loc. cit.* — <sup>15</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 46. — <sup>16</sup> TACIT. *German.* cap. 45. — <sup>17</sup> CÆSAR. *loc. cit.*



Ordinairement cavaliers et fantassins combattaient mêlés. Ceux-ci, choisis parmi les jeunes gens les plus vigoureux et les plus agiles <sup>1</sup>, étaient exercés à courir du pas des chevaux en se tenant à leur crinière <sup>2</sup>. Quelquefois ceux-là, pour combattre à pied, descendaient de leurs coursiers qui étaient habitués à ne pas bouger de place en ce moment et vers lesquels ils se retiraient promptement quand ils étaient serrés de trop près <sup>3</sup>. Souvent même, dans ces luttes pédestres, après avoir pénétré dans les rangs de l'ennemi, ils se glissaient sous ses chevaux et les éventraient pour augmenter le désordre <sup>4</sup>.

Dans les plaines, les Germains suivaient primitivement l'ordre de la phalange carrée, ayant autant de front que de profondeur <sup>5</sup>. Plus tard ils adoptèrent une autre disposition, celle du coin ayant un ordre profond sur toutes les faces; il était destiné à briser les lignes ennemies <sup>6</sup>. Mais ce fut seulement après que Rome eut porté la guerre sur leur territoire qu'ils se familiarisèrent réellement avec les principes de la stratégie telle qu'elle était pratiquée à cette époque, et qu'ils s'habituaient à garder leurs rangs dans les combats, à se ménager des corps de réserve et à obéir à une impulsion commune au lieu de se rompre en bandes isolées et désunies <sup>7</sup>. Aussi, dans la lutte formidable que leur héros national, Armin, soutint contre les armées de Varus et de Germanicus, ils réussirent plus d'une fois à tenir tête à la discipline romaine <sup>8</sup>. Bien qu'ils fussent habitués à compter la fortune parmi les chances et le courage parmi les certitudes <sup>9</sup>, leur bravoure

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 45. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 48. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 2. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 42. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 52; PLUTARCH. in *Vita Marii*, cap. 27. — <sup>6</sup> TACIT. *Historiar.* lib. IV, cap. 16 et 20, et lib. V, cap. 16; AGATHIÆ lib. II, cap. 8; SAXON. *GRAMMAT.* lib. VIII, t. I, p. 387. — <sup>7</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 45. — <sup>8</sup> TACIT., *ib.*, lib. I, cap. 65 et 68; lib. II, cap. 41 et 46; DION. CASS. lib. LVI, cap. 20 et 24; ANNEI FLORI lib. IV, cap. 42, §§ 52-59; VELLEI PATERCULI lib. II, cap. 97, § 1, et cap. 419, §§ 1-5. — <sup>9</sup> TACIT. *German.* cap. 50.



trouvait cependant un stimulant énergique dans la présence de leurs femmes et de leurs enfants, qui, ordinairement placés derrière la ligne de bataille <sup>1</sup>, ou au milieu des chariots <sup>2</sup>, ou dans une forêt voisine <sup>3</sup>, étaient en quelque sorte les juges des efforts de leurs défenseurs naturels. En outre, comme les guerriers qui étaient de la même famille et du même parentage combattaient ensemble <sup>4</sup>, il y avait entre eux une puissante solidarité qui doublait leur énergie.

La première ligne du corps de bataille était armée de longues lances <sup>5</sup>. Elle était destinée à recevoir le choc de l'ennemi, après que les frondeurs et les hommes de trait avaient engagé l'action <sup>6</sup>. Pendant ce temps, les femmes exhortaient les combattants à vaincre, et leur faisaient honte s'ils pliaient <sup>7</sup>. Un bataillon était-il rompu, il se reformait en se resserrant en pelotons <sup>8</sup>. En cas de défaite, les débris de l'armée se réfugiaient, pour y continuer la lutte, dans l'enceinte formée par les chariots <sup>9</sup>, qui étaient toujours disposés en cercle <sup>10</sup>, selon le mode de campement des Scythes nomades <sup>11</sup>. Lâcher pied, sauf à revenir à la charge, leur paraissait tactique plutôt que faiblesse. Enlever les morts, même dans les combats douteux, était un devoir <sup>12</sup>; mourir en riant, la plus grande preuve de courage <sup>13</sup>; survivre au chef dont on s'était fait le compa-

<sup>1</sup> TACIT. *Historiar.* lib. IV, cap. 48; *German.* cap. 7. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 50. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 49. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 54; TACIT. *German.* cap. 7; *Histor.* lib. IV, cap. 16. D'après l'usage de réunir ainsi par groupes tous les membres du même parentage, les Longobards appelaient une compagnie militaire *phara*, mot qui signifie également *lignée*, *parentage*. Cf. PAUL. DIACON. *Hist. Longobard.*, lib. II, cap. 9. — <sup>5</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 44. — <sup>6</sup> TACIT. *Historiar.* lib. IV, cap. 47. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 54; TACIT. *German.* cap. 8; *Historiar.* lib. IV, cap. 48. — <sup>8</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 44. — <sup>9</sup> PLUTARCH. *in Vitâ Marii*, cap. 28. — <sup>10</sup> AMMIAN. MARCELL. lib. XXXI, cap. 7, §§ 5 et 7; VEGETII *de Re militari* lib. III, cap. 10. — <sup>11</sup> AMMIAN. MARCELLIN. lib. XXXI, cap. 2, § 18. — <sup>12</sup> TACIT. *German.* cap. 6. — <sup>13</sup> SAXON. GRAMMATIC. lib. II, t. I, p. 87 et 103; SÆMUNDAR, *Atla-mal in Groenlensko*, str. 61; *Volsunga-Saga*, cap. 57.



gnon ou l'*ambacht*, un opprobre éternel <sup>1</sup> ; abandonner son bouclier, une infamie à laquelle on n'échappait que par le suicide, car il suffisait de l'avoir encourue pour être exclu des sacrifices et des assemblées <sup>2</sup>. Enfin, le guerrier qui avait eu le malheur de se rendre coupable d'un grand acte de lâcheté était impitoyablement condamné à être noyé dans un marais <sup>3</sup>.

Arrivait-il que l'armée fût écrasée par l'ennemi, les femmes continuaient le combat selon leurs forces, tuaient parfois les fuyards de leur propre main, et, quand tout était désespéré, étouffaient leurs enfants sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes, tandis que les hommes, de leur côté, cherchaient dans la mort un refuge contre l'esclavage et la honte <sup>4</sup>. Au contraire, avait-elle remporté la victoire, on se livrait à des cris et à des chants d'allégresse <sup>5</sup>. On procédait ensuite au partage du butin <sup>6</sup>, dont une partie était offerte aux divinités, dans les forêts sacrées, en signe de reconnaissance <sup>7</sup>, et les vaincus, dont les enseignes étaient déposées dans les lieux saints <sup>8</sup>, offraient au vainqueur une motte de gazon, marque symbolique de leur soumission <sup>9</sup>.

L'emploi des machines de guerre et l'art des sièges, les Germains ne les apprirent que dans les luttes qu'ils eurent à soutenir contre les armées régulières et disciplinées des Romains <sup>10</sup>. C'est également par cette nation qu'ils furent initiés à l'art de se retrancher et de se fortifier, qui jusqu'alors était resté chez eux à l'état rudimentaire où nous

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 14 ; AMMIAN. MARCELLIN. lib. XVI, cap. 12, § 58, et lib. XXIX, cap. 4, § 5. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 6 — <sup>3</sup> TACIT., *ibid.*, cap. 12. —

<sup>4</sup> PLUTARCH. *in Vita Marii*, cap. 28 ; ANNÆI FLORI lib. III, cap. III, §§ 46 et 47. —

<sup>5</sup> TACIT. *Histor.* lib. V, cap. 45 ; *Annal.* lib. I, cap. 65. — <sup>6</sup> GREGOR. TURON. lib. II, cap. 27. — <sup>7</sup> TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 61, et lib. XIII, cap. 57. — <sup>8</sup> TACIT. *Annal.* lib. I, cap. 64. — <sup>9</sup> PLINI lib. XXII, cap. 4. — <sup>10</sup> TACIT. *Histor.* lib. IV, cap. 23.



le voyons chez les peuples dont le pied n'a pas encore franchi le seuil de la civilisation. Du reste, l'amour de la liberté était le rempart le plus puissant du Germain, qui avait en horreur les murs des villes et proclamait lui-même qu'il n'y a pas jusqu'aux animaux sauvages qui, renfermés, ne perdent leur bravoure naturelle <sup>1</sup>.

Habituées, depuis les premiers temps de leur apparition dans l'histoire, à lutter avec les flots de l'Océan septentrional et de la mer Baltique, les tribus échelonnées sur les rivages de ces mers s'étaient aussi rompues à la navigation. Une partie de leurs marins se livraient à la piraterie et longeaient notre littoral avec leurs barques formées d'un seul tronc de chêne creusé, dans lequel pouvaient s'asseoir jusqu'à trente hommes <sup>2</sup>, précurseurs de ces terribles rois de la mer, les Wiik-Kungar ou Naak-Kungar, que la Scandinavie y fit apparaître un peu plus tard <sup>3</sup>. Les Chauques, cantonnés entre l'Ems et le Weser <sup>4</sup>, passaient surtout pour des corsaires aussi hardis qu'expérimentés, et s'aventuraient jusque sur les rivages de la Gaule dans leurs légers navires <sup>5</sup>. Les Saxons, qui craignaient la terre moins que les flots <sup>6</sup>, n'étaient pas moins redoutables quand ils glissaient sur les vagues de la mer du Nord avec leurs rapides brigantins <sup>7</sup> revêtus de cuir <sup>8</sup>, ou avec ces barques longues <sup>9</sup> que les Anglo-Saxons appelèrent plus tard *ceol* <sup>10</sup>, et que les modernes ont nommées *cyules*. Elles étaient dirigées au moyen d'une voile faite de peau <sup>11</sup> et à l'aide de rames <sup>12</sup>. Les Suions, dont le nom se transforma

<sup>1</sup> TACIT. *Historiar.* lib. IV, cap. 64. — <sup>2</sup> PLINI lib. XVI, cap. 40. — <sup>3</sup> SNORRO, *Ynglinga-Saga*, cap. 34. Cf. VERELI *Histor. Suio-Goth.* p. 6. — <sup>4</sup> PLINI lib. IV, cap. 44, et lib. XVI, cap. 4. — <sup>5</sup> TACIT. *Annal.* lib. XI, cap. 48. — <sup>6</sup> SIDON. APOLLINAR. *Epistolar.* lib. VIII, epist. 9. — <sup>7</sup> SIDON. APOLLINAR. *Epistolar.* lib. VIII, epist. 6. — <sup>8</sup> SIDON. APOLLINAR. *Carm.* VII, v. 369 seqq. — <sup>9</sup> GILDAS CORMAC, *Querulus de excidio Britanniae*, cap. 33, apud GALE, *Historiae Britannic. Scriptores*, t. I. — <sup>10</sup> HOEUFFT, *Verzameling van fransche woorden, etc.*, p. 348. — <sup>11</sup> SIDON. APOLLINAR. *Carm.* VII, v. 370. — <sup>12</sup> Id. *Epistolar.* lib. VIII, epist. 6.



plus tard en celui de Suethans <sup>1</sup> (Suédois), dominaient dans le septentrion, grâce à leurs flottes, dont les navires, garnis de deux proues qui leur permettaient d'aborder par les deux extrémités, n'avaient ni voiles ni rangs de rames attachés à leurs flancs, mais manœuvraient au moyen d'une rame mobile ou d'un gouvernail <sup>2</sup>. Dans la guerre que Tibère fit aux Vindélices, on vit cette tribu attaquer avec ses vaisseaux les Romains sur les eaux du lac de Constance <sup>3</sup>. Tous les grands fleuves, le Rhin <sup>4</sup>, l'Elbe <sup>5</sup> et l'Ems <sup>6</sup>, étaient couverts d'embarcations qui servaient à la fois à la guerre <sup>7</sup>, au commerce <sup>8</sup> et à la pêche <sup>9</sup>.

Le commerce des Germains était simplement un trafic d'échange, car ils n'apprirent à connaître l'usage de la monnaie qu'après la conquête romaine <sup>10</sup>. Les tribus cantonnées sur le Rhin vendaient aux Gaulois les objets dont se composait le butin qu'elles faisaient dans les guerres, et elles recevaient sans doute en échange des armes, des étoffes, des céréales ou des bestiaux, car elles ne voulaient primitivement ni des chevaux, ni surtout du vin de la Gaule, de crainte de s'amollir <sup>11</sup>. Les clans qui habitaient les Alpes fournissaient aux vallées voisines de la poix, de la résine, du bois de sapin, de la cire et du miel <sup>12</sup>. Ceux des bords de la Baltique livraient à tout le Midi de riches fourrures <sup>13</sup> et ce produit si précieux de leur mer, l'ambre jaune <sup>14</sup>. Ceux qui étaient échelonnés le long du Danube transportaient au marché d'Aquilée leurs bestiaux et les dépouilles de leurs bœufs, et ils en revenaient avec de l'huile, du sel marin et du vin enfermé dans des barils de bois <sup>15</sup>.

<sup>1</sup> JORNANDIS *de Rebus Geticis* cap. 3. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 44. — <sup>3</sup> STRABON. lib. VII, p. 554. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 46 et lib. VI, cap. 35. — <sup>5</sup> VELLEJI PATERCULI lib. II, cap. 107, § 1. — <sup>6</sup> STRABON. lib. VII, p. 550. — <sup>7</sup> STRABON. *loc. cit.* — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 2. — <sup>9</sup> PLINII lib. XVI, cap. 1. — <sup>10</sup> TACIT. *German.* cap. 5 et 15. — <sup>11</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>12</sup> STRABON. lib. IV, p. 568. — <sup>13</sup> JORNANDIS *de Rebus Geticis* cap. 5. — <sup>14</sup> PLINII lib. XXXVII, cap. 2. — <sup>15</sup> STRABON. lib. V, p. 390.



Les Frisons faisaient trafic du cuir de leurs troupeaux <sup>1</sup>. Enfin, il s'exerçait partout un commerce assidu d'esclaves <sup>2</sup>, et même, après la conquête, on vit les blondes chevelures des Germanes mises en vente à Rome pour prêter à la tête des femmes leur charme septentrional <sup>3</sup>.

Les Germains se livraient avec ardeur au plaisir de la chasse, qu'ils regardaient comme l'occupation la plus digne de l'homme libre après celle des combats <sup>4</sup>. Elle servait aussi de palestre aux jeunes gens, qui apprenaient à se rompre aux fatigues et à braver les dangers en faisant une guerre acharnée aux aurochs <sup>5</sup>.

La pêche, dont les produits formaient, avec les œufs que les oiseaux sauvages déposaient dans les marais <sup>6</sup>, la nourriture principale des tribus échelonnées le long de la mer, des fleuves et des lacs, était aussi pratiquée par les Germains. Les Chauques l'exerçaient au moyen de filets faits de roseaux et de joncs <sup>7</sup>. D'autres clans se servaient d'hameçons, et ceux qui avoisinaient le Danube et le Mein étaient souvent forcés de se servir de licous de bœuf pour amener les poissons monstrueux qu'ils tiraient de ces fleuves <sup>8</sup>.

Tous ces peuples s'adonnaient médiocrement à l'agriculture <sup>9</sup>; car le lait, le fromage et la chair de leurs troupeaux <sup>10</sup>, des fruits sauvages et de la venaison nouvelle <sup>11</sup> constituaient la partie principale de leur nourriture. Bien que le sol fût généralement assez fertile <sup>12</sup>, ils abandonnaient soit aux femmes et aux vieillards <sup>13</sup>, soit à de simples colons <sup>14</sup>, le soin de le cultiver. Les céréales qu'ils

<sup>1</sup> TACIT. *Annal.* lib. IV, cap. 72. — <sup>2</sup> TACIT. *German.* cap. 24. — <sup>3</sup> OVID. *Amor.* lib. XIV, v. 48; MARTIAL. *Epigrammat.* lib. XIV, epigr. 26. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 4; lib. VI, cap. 24. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 28. — <sup>6</sup> POMPON. MELÆ lib. III, cap. 6. — <sup>7</sup> PLINI lib. XVI, cap. 4. — <sup>8</sup> PLINI lib. IX, cap. 47; ÆLIANI *de Naturâ animalium*, lib. XIV, cap. 25. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 1, et lib. VI, cap. 22; POMPON. MELÆ lib. III, cap. 5. — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 22. — <sup>11</sup> TACITI *German.* cap. 23. — <sup>12</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 5. — <sup>13</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 15. — <sup>14</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 25.



produisaient étaient l'orge <sup>1</sup>, le seigle <sup>2</sup>, le froment <sup>3</sup>, le millet <sup>4</sup>, le sarrasin <sup>5</sup> et l'avoine <sup>6</sup>. Ils les abritaient dans des granges, où ils les battaient <sup>7</sup>, et ils les enfermaient ensuite dans des cavités pratiquées dans la terre <sup>8</sup>. Sur leur territoire se complaisaient l'asperge <sup>9</sup>, le chervis <sup>10</sup>, la fève de marais <sup>11</sup> et le raifort, qui atteignait parfois dans les terrains maigres et humides la grosseur du corps d'un jeune enfant <sup>12</sup>.

Les produits de l'automne, la Germanie ne les connaissait point; c'est pourquoi elle ne partageait l'année qu'en trois saisons, l'hiver, le printemps et l'été <sup>13</sup>. A peine si elle récoltait, outre quelques fruits sauvages qui mûrissaient dans ses forêts <sup>14</sup>, des cerises sur les bords du Rhin <sup>15</sup> et des raisins sur les coteaux de la Rhétie <sup>16</sup>. Les tiges ligneuses du lin, elle les voyait croître sur toutes les parties de son sol <sup>17</sup>.

Les bestiaux qu'elle nourrissait étaient fort nombreux, mais généralement petits, ses moutons chétifs, ses bœufs de peu d'apparence et privés de cornes <sup>18</sup>. Les abeilles qui butinaient sur ses bruyères ou qui essaimaient dans ses forêts, lui fournissaient une grande abondance de miel <sup>19</sup>.

L'industrie germanique était singulièrement barbare, comme l'atteste la forme grossière des vases, des colliers, des bracelets et des différents ustensiles mis au jour par les fouilles pratiquées dans les sépultures <sup>20</sup>. Le seul objet qu'elle excellât à produire avec une certaine perfection

<sup>1</sup> TACIT. *German.* cap. 25; DION. CASS. lib. XLIX, cap. 56 — <sup>2</sup> PLINI lib. XVIII, cap. 40. — <sup>3</sup> PLINI lib. XVIII, cap. 42. — <sup>4</sup> DION. CASS. *loc. cit.*; PYTHEAS apud STRABON lib. IV, t. I, p. 566 — <sup>5</sup> PLINI lib. XVIII, cap. 49. — <sup>6</sup> PLINI lib. XVIII, cap. 94. — <sup>7</sup> STRABON lib. IV, t. I, p. 566. — <sup>8</sup> TACIT. *German.* cap. 46. — <sup>9</sup> PLINI lib. XIX, cap. 42. — <sup>10</sup> PLINI *ibid.*, cap. 28. — <sup>11</sup> PLINI lib. XVIII, cap. 50. — <sup>12</sup> PLINI lib. XIX, cap. 26. — <sup>13</sup> TACIT. *German.* cap. 26. — <sup>14</sup> TACIT. *ibid.*, cap. 25. — <sup>15</sup> PLINI lib. XV, cap. 50. — <sup>16</sup> PLINI lib. XIV, cap. 5. Cf. SUTTON. *in Vita Octavii*, cap. 77. — <sup>17</sup> PLINI lib. XIX, cap. 2. — <sup>18</sup> TACIT. *German.* cap. 5. — <sup>19</sup> PLINI lib. XI, cap. 55. — <sup>20</sup> KLEMM, *Handbuch der germanischen Alterthums-kunde*, passim.



était la toile, que les femmes tissaient dans des souterrains et qui était renommée pour sa beauté <sup>1</sup>. La Norique était réputée pour la solidité de la trempe qu'elle savait donner au fer <sup>2</sup>.

La langue des Germains était rude, dure, gutturale, horrible à entendre pour une oreille <sup>3</sup> et difficile à prononcer par une bouche romaines <sup>4</sup>. Leur idiome, qui se rattachait aux idiomes parlés dans l'Inde, leur antique berceau <sup>5</sup>, et qui n'avait aucune analogie avec celui des Celtes <sup>6</sup>, leurs prédécesseurs en Occident, contenait une infinité de vocables que les moines du ix<sup>e</sup> siècle éprouvaient encore de la difficulté à figurer au moyen de lettres <sup>7</sup>. Cependant hâtons-nous de dire qu'il ne reste aucun débris de la langue germanique telle qu'elle était au moment où César entra en contact avec ce peuple, si ce n'est les noms propres et les noms géographiques, que les auteurs de l'antiquité latine et grecque nous ont fait connaître sous une forme plus ou moins altérée. Le document germanique le plus ancien que l'on possède est écrit dans le dialecte gothique; c'est la traduction des Évangiles que nous devons à Ulphilas, évêque des Visigoths, mais qui ne remonte pas plus haut que la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle <sup>8</sup>. Les restes les plus anciens du dialecte des Franks sont d'une époque beaucoup plus récente; car il ne nous en est parvenu aucun fragment qui soit antérieur à Charlemagne, et le recueil des chansons barbares, ou franques <sup>9</sup>, que cet empereur fit rassembler <sup>10</sup>, est perdu <sup>11</sup>.

<sup>1</sup> PLINI lib. XIX, cap. 2. — <sup>2</sup> OVIDII *Metamorphos.* lib. XIV, v. 742. — <sup>3</sup> TACIT. *Histor.* lib. II, cap. 74. — <sup>4</sup> POMPON. MELÆ lib. III, cap. 5. — <sup>5</sup> DORN, *Ueber die Verwandtschaft der persis, german., und griech.-latein. Sprachstammen*, passim. — <sup>6</sup> POTT, *Etymologische Forschungen*, t. II, p. 478; ADELUNG, *Älteste Geschichte der Deutschen*, p. 358. — <sup>7</sup> OTFRIDI MONACHI *Præfatio rhythmic. ad Evangel.* — <sup>8</sup> WAITZ, *Ueber das Leben und die Lehre des Ulphilas.* — <sup>9</sup> MONE, *Quellen und Forschungen*, t. I, p. 259 et 564. — <sup>10</sup> EINHARDI *Vit. Karoli Magni* cap. 29; TEGAN. *de Gestis Ludovici imperator.* cap. 49. — <sup>11</sup> GRIMM, *Deutsche Grammatik*, introd., p. 5.



Les traditions scandinaves regardaient la poésie comme étant d'origine divine <sup>1</sup>, et disaient que par le dieu Bragi elle avait été transmise aux hommes <sup>2</sup>. L'intermédiaire naturel entre les habitants des régions supérieures et le genre humain est le corps des ministres du sacerdoce. Aussi croyons-nous pouvoir admettre que, chez les Germains, c'étaient particulièrement les prêtres qui, à l'exemple des bardes chez les Celtes, et comme dépositaires principaux de la science et des lettres, composaient dans le principe ces chants religieux <sup>3</sup> et historiques <sup>4</sup> que les Romains du temps de Tacite purent entendre eux-mêmes dans la Germanie. Un grand nombre de sources appartenant aux premiers siècles de notre ère nous apprennent que l'usage de célébrer dans des hymnes les grandes actions des princes et les événements mémorables des annales de la nation s'est maintenu pendant longtemps chez la plupart des tribus, entre autres chez les Saxons, les Bavaois et les Longobards <sup>5</sup>, chez les Goths <sup>6</sup>, chez les Francs <sup>7</sup>, chez les Danois <sup>8</sup>, et, si la chronique de Hunibald est authentique, les prêtres païens exerçaient même des jeunes gens à chanter en chœur, à certaines solennités religieuses, ces poèmes dans les temples consacrés aux divinités <sup>9</sup>.

Les poètes septentrionaux sont généralement connus sous le nom de *Scaldes*, en scandinave *Skâld*, c'est-à-dire, *chauves* <sup>10</sup>, et l'on pourrait inférer de cette dénomination que c'étaient plus spécialement des vieillards qui se livraient au culte des muses. Ils ne constituaient pas, comme les

<sup>1</sup> SÆMUNDAR, *Hava-mal*, str. 12, 25 et 24. — <sup>2</sup> SÆMUNDAR, *Grimnismal*, str. 45; SNORRO, *Edda Island.*, myth. 24. — <sup>3</sup> TACIT. *German.* cap. 2. — <sup>4</sup> TACIT. *Annal.* lib. II, cap. 88. — <sup>5</sup> PAUL. DIACON. *Histor. Longobardor.* lib. II, cap. 27. — <sup>6</sup> JORNANDIS cap. 5. — <sup>7</sup> EINHARDI *Vit. Karoli Magni* cap. 29. — <sup>8</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. I, t. I, p. 26, et lib. II, p. 444. — <sup>9</sup> HUNIBALD. (?) in TRITHEM. *Compend. prim. volum. Annal. Francorum*, in *Opp. Hist.* t. I, p. 6, ed. Francofurt. 1604. — <sup>10</sup> GRIMM, *Deutsche Mythologie*, t. II, p. 855.



bardes celtiques, une caste particulière. Cependant le lien étroit par lequel la poésie se rattachait à la divination nous autorise à croire qu'elle était plus communément pratiquée par les membres du corps sacerdotal <sup>1</sup>; car cette corporation était pour ainsi dire le seul foyer de la science et de l'instruction, qu'elle répandait dans les classes élevées de la société <sup>2</sup>. Toutefois, il y avait aussi des poètes profanes <sup>3</sup>, dont quelques-uns, directement attachés aux chefs et aux princes <sup>4</sup>, étaient en quelque sorte les organes habituels des joies et des douleurs de la famille dont ils étaient les serviteurs poétiques. Ceux qui se distinguaient par leur art étaient fort recherchés, et l'on vit plus d'une fois des rois barbares se les demander et se les envoyer l'un à l'autre comme des présents qu'on peut se faire de couronne à couronne <sup>5</sup>. Aussi la loi des Angles et des Werins établissait-elle en leur faveur une composition beaucoup plus forte qu'en faveur des autres citoyens <sup>6</sup>.

Ils chantaient leurs poésies en s'accompagnant de la cithare <sup>7</sup> ou de la harpe <sup>8</sup>. Mais leur chant était si discordant que l'empereur Julien ne put le comparer qu'à des cris d'oiseaux sauvages <sup>9</sup>.

Quant à l'écriture dont se servaient les Germains, on n'en connaît guère les types primitifs; car on a de la peine à s'expliquer comment auraient pu pénétrer chez les Helvètes <sup>10</sup>, et surtout chez les tribus teutoniques cantonnées sur les bords du Rhin inférieur <sup>11</sup>, les types des inscriptions grecques signalées par les Romains qui se mirent les

<sup>1</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. V, t. I, p. 238. — <sup>2</sup> HUNIBALD. apud TRITHEM., *loc. cit.* — <sup>3</sup> HUNIBALD. *loc. cit.*; *Vita Sancti Liudgeri* in BOLLANDI *Act. SS.*, t. III Martii, p. 644. — <sup>4</sup> CASSIODOR. *Variar.* lib. II, epist. 40 et 41. — <sup>5</sup> CASSIODOR. *loc. cit.* — <sup>6</sup> *Lex Anglor. et Werinor.* tit. V, § 20. — <sup>7</sup> CASSIODOR. *loc. cit.*; JORNANDES, cap. 5. — <sup>8</sup> GUTBERCTI *Epistol. ad Lullum*, in *Sti. Bonifacii Epistolis*, epist. 89, p. 125, ed. Nicol. Serrarii, Mogunt. 1629. — <sup>9</sup> JULIANI IMPERATOR. *Misopogon*, in *Opp.* t. II, p. 56, edit. — <sup>10</sup> CÆSAR, lib. I, cap. 29. — <sup>11</sup> TACIT. *German.* cap. 3.



premiers en contact avec ces peuplades, à moins qu'on n'admette qu'il y ait eu une apparente analogie entre les caractères helléniques et les figures runiques des Scandinaves. L'invention de ces figures est attribuée par les sagas à Odhinn lui-même <sup>1</sup>. C'étaient des signes symboliques, empruntés en grande partie aux productions du règne végétal <sup>2</sup>. Les Scandinaves les appelaient *Stavfom* <sup>3</sup> et les Saxons *Stæfa* <sup>4</sup>, c'est-à-dire *barres*, sans doute à cause de la roideur de leurs formes. On les peignait <sup>5</sup>, souvent même on les gravait sur de petites planches <sup>6</sup> ou sur des bâtons de frêne ou de hêtre <sup>7</sup>. Les plus anciennes lettres gothiques ne datent que de la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle de notre ère ; car on les attribue à Ulphilas, qui, originaire de l'Asie Mineure, maria les types grecs de sa patrie aux types runiques, et forma de cette manière l'écriture particulière des Goths.

Telle était la civilisation de ces clans germaniques qui menaçaient, le long du Rhin, les frontières de notre patrie, au moment où les aigles romaines les menaçaient du côté du sud, et qui, en se mêlant plus tard aux tribus celtiques établies sur notre territoire, devaient former les éléments dont se compose aujourd'hui la nation belge.

<sup>1</sup> SÆMUNDAR, *Edda*, t. III, p. 553 et 554. — <sup>2</sup> MONE, *Heidelberger Jahrbücher*, 1820, p. 477. — <sup>3</sup> SÆMUNDAR, *Brynhildar-Quida*, str. 44. — <sup>4</sup> TURNER, *History of the Anglo-Saxons*, Append. to book II, chapt. 4. — <sup>5</sup> FORTUNATI VENANTII lib. VII, Carm. 8, v. 63 et 69. — <sup>6</sup> SAXON. GRAMMAT. lib. I, t. I, p. 58. — <sup>7</sup> KEYSER, *Antiquitates septentrional.*, p. 464.



Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is mirrored and difficult to decipher.



## CHAPITRE II.

Arrivée de César dans la Gaule belge. Conquête des provinces belges.

---

Nous avons vu quelles furent les destinées des Belges de la race kimrique qui émigrèrent dans la Grande-Bretagne et de ceux qui, après avoir franchi le Rhin et les Alpes, s'étaient répandus dans la Cispadane. Nous avons suivi la marche des clans qui firent connaître leurs armes à la Thrace et à la Grèce, et qui fondèrent dans l'Asie Mineure l'État si longtemps célèbre des Galates. Les colonies de leurs frères qui s'étaient assises dans la Gaule méridionale, nous les avons vues tomber sous la puissance romaine l'an 106 avant notre ère<sup>1</sup>. Les autres débris de leur famille qui s'étaient cantonnés dans une partie de la forêt Hercynienne<sup>2</sup> avaient succombé, peu d'années auparavant, sous l'effort des Cimbres et des Teutons, qui, partis des bords de l'Océan septentrional<sup>3</sup>, d'où une vaste

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 7. — <sup>2</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 453. — <sup>3</sup> PLUTARCH. *in Vita Marii*, cap. 11.



inondation marine les avait chassés <sup>1</sup>, s'étaient jetés comme une trombe sur le territoire des Boïens <sup>2</sup> et des Norikes <sup>3</sup>, avant d'aller tomber eux-mêmes sous l'épée des Romains dans le val d'Arc, près d'Eaux-Sextiennes en Provence, et dans les plaines Raudiennes, dont se compose le quadrilatère borné par le Tésin, le Pô, la Sesia, et par le lac Majeur et le lac d'Arona <sup>4</sup>.

La race celtique avait disparu presque tout entière de la grande Germanie. Car il en survivait à peine un débris d'Æstyens et de Gothins égarés sur la rive méridionale de la Baltique <sup>5</sup>, et quelques restes de Boïens <sup>6</sup> et de Bolgs Tectosages, qui, tout perdus qu'ils étaient dans le flot de l'invasion germanique, conservaient cependant encore à l'époque de César une haute renommée de justice et de bravoure <sup>7</sup>. Le clan des Helvètes, qui seul avait maintenu son indépendance entre les Alpes, la forêt Hercynienne, le Mein et le Rhin <sup>8</sup>, continuait à remplir l'histoire du bruit de sa puissance <sup>9</sup>.

Mais le moment approchait où la grande famille des Gaulois allait être attaquée aussi sur le territoire auquel elle avait donné particulièrement son nom, et où l'épée de Rome allait établir une domination que les tribus germaniques ne devaient pas tarder à faire crouler à son tour.

Tandis que celles-ci l'assaillaient sur le Rhin inférieur, et que les Romains s'y fortifiaient du côté du midi, des déchirements intérieurs en agitaient la partie centrale et fournirent à l'intervention romaine un prétexte qui finit par en amener la conquête et la soumission totale.

<sup>1</sup> ANN. FLOR. lib. III, cap. 3, § 1; CLAUDIAN. *de Bello Getico* v. 640. — <sup>2</sup> STRABON. lib. VII, t. I, p. 557. — <sup>3</sup> APPIAN *de Rebus Gallic* cap. 45. — <sup>4</sup> PLUTARCH. *in Vitâ Marii*, cap. 46-29; ANN. FLOR. lib. III, cap. 3, §§ 5-49; EUTROP. lib. V, cap. 1 et 2. — <sup>5</sup> TACIT. *German.* cap. 44 et 45. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 5; TACIT. *German.* cap. 28. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 24. — <sup>8</sup> TACIT. *German.* cap. 28. — <sup>9</sup> CÆSAR lib. I, cap. 2 seqq.



Les clans voisins de la Province proprement dite étaient travaillés d'une inquiétude profonde et aspiraient à reconstituer leur nationalité compromise. Les Allobroges et les Arvernes, soumis à la suprématie de Rome <sup>1</sup>, ne portaient ce joug qu'en frémissant et cherchaient avec impatience l'occasion de le secouer. Les Séquanes, — qui touchaient du côté du sud au Rhône, limite de la Province <sup>2</sup>, et qui, séparés des Æduens du côté de l'ouest par le cours de la Saône <sup>3</sup>, s'étendaient au nord jusqu'aux monts Faucilles et à l'est le long du Jura, frontière des Helvètes <sup>4</sup>, et du Rhin, limite de la Germanie <sup>5</sup>, — redoutaient surtout le dangereux voisinage des Romains. Leurs craintes étaient d'autant plus fondées que les Æduens, — cantonnés entre la Saône et la Loire sur les plateaux d'où descendent l'Yonne, l'Arroux et l'Armençon <sup>6</sup>, — se prévalaient de leur titre d'alliés de Rome <sup>7</sup>, pour les vexer à plaisir, sûrs de trouver un appui dans la protection latine. Une circonstance imprévue vint réaliser ces justes appréhensions. Les Æduens s'arrogèrent le droit de frapper d'un péage excessif la navigation de la Saône, au grand détriment des Séquanes <sup>8</sup>. Ceux-ci réclamèrent en vain contre cette mesure. Ils ne furent point écoutés. Alors ils s'adressèrent à leurs voisins, les Germains, dont leurs ancêtres avaient déjà éprouvé l'alliance <sup>9</sup>, et ils les engagèrent à force de promesses à passer sur la rive gauche du Rhin <sup>10</sup>. Les Arvernes, qui ne songeaient qu'avec regret à la perte de la prééminence qu'ils avaient longtemps exercée dans la Gaule et que les Æduens leur avaient arrachée, s'empressèrent d'entrer dans la ligue séquanais <sup>11</sup>.

Une bande de Germains, commandée par le roi suève

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 2. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 33. — <sup>3</sup> STRABON. lib. IV, t. I, p. 337. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 2. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 10. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 23. — <sup>7</sup> TIT. LIV. *Epitom.* lib. deperdit. LXI. — <sup>8</sup> STRABON. lib. IV, t. I, p. 349. — <sup>9</sup> STRABON. *loc. cit.* — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 42. — <sup>11</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 51.



à franchir ce fleuve pour prendre part à la conquête que leurs compatriotes avaient si heureusement commencée <sup>1</sup>. Même plusieurs populations celtiques, établies dans les Alpes et dans la vallée du Danube, ne purent s'empêcher de céder à cet entraînement. De ce nombre furent les Helvètes, cantonnés entre le Rhin supérieur, le Jura, le lac Léman et le Rhône <sup>2</sup> : ils furent suivis de plusieurs autres tribus alpestres, les Tigurins <sup>3</sup>, les Latobriges, les Rauragues et les Tulinges <sup>4</sup>, dont la dernière habitait depuis un temps immémorial les hauteurs escarpées de ces montagnes <sup>5</sup>. Cet exemple fut imité par les Boïens, qui, renommés pour leur antique bravoure <sup>6</sup>, traversèrent la Norique, et vinrent se joindre à leurs frères de race <sup>7</sup>. Ces clans galliques et leurs associés constituaient à eux seuls une masse de trois cent soixante-huit mille hommes <sup>8</sup>, dont quatre-vingt-douze mille étaient en état de porter les armes <sup>9</sup>.

Rome s'émut à la nouvelle du mouvement de ces peuples qui menaçaient même la Narbonnaise <sup>10</sup>. Dans ce péril imminent, elle envoya des messagers dans toutes les cités gauloises qui avoisinaient la Province, dans le but de les engager à s'unir aux Romains pour opposer une résistance commune à l'invasion des Helvètes et de leurs alliés <sup>11</sup>, et le sénat décréta même que le commandant de la Narbonnaise eût à couvrir de son épée les *Æduens* et les autres tribus amies <sup>12</sup>.

Tel était l'état des choses dans la Gaule au moment où César fut investi du gouvernement de la Narbonnaise.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 37. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 5; TACIT. *German.* cap. 28. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 12. — <sup>4</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>5</sup> FESTI AVIENI *Ora maritima*, v. 666 seqq. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 28. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 5. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 29. — <sup>9</sup> PLUTARCH. *in Vita Caesaris*, cap. 20. — <sup>10</sup> TIT. LIV. *Epitom.* lib. deperdit. CIII. — <sup>11</sup> CICERONIS *Epistol. ad Attic.* lib. I, epist. 18. — <sup>12</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 33.



Peu de temps avant son arrivée dans la Province, il avait fait reconnaître par le sénat Ariovist pour ami et pour allié de Rome <sup>1</sup>. Aussi, rassuré par ce titre et s'appuyant d'ailleurs sur ses propres forces, ce chef resta-t-il tranquille spectateur des événements qui se déroulaient autour de lui.

Dans ces entrefaites, la migration des Helvètes s'était organisée. Ils avaient mis deux ans à faire leurs préparatifs. Ils s'ébranlèrent au printemps de la troisième année <sup>2</sup>, après avoir mis le feu à leurs douze villes, à leurs quatre cents villages et à toutes les habitations particulières <sup>3</sup>, afin de rendre ainsi leur retour impossible, et de se réduire à l'alternative de réussir ou de périr <sup>4</sup>. Ce fut le 5 des calendes d'avril (28 mars) de l'année 58 avant Jésus-Christ <sup>5</sup>.

Leur route la plus directe se dirigeait vers la Province, par la vallée du Rhône. Ils s'y engagèrent, ne doutant pas que les Allobroges, par haine contre les Romains, ne leur livrassent le passage du pont qu'ils avaient sur ce fleuve dans le voisinage de Genève, sinon ils étaient décidés à forcer ce pas les armes à la main <sup>6</sup>.

Mais César les prévint. Il fit rompre le pont, commit à la garde du passage une légion, la seule dont il pût disposer en ce moment <sup>7</sup>, et s'occupa sans délai de réunir les forces nécessaires pour résister à l'invasion. Les Helvètes, se voyant ainsi arrêtés, firent connaître au proconsul que leur intention était de s'établir sur le territoire des Santons <sup>8</sup>, et que, s'il leur permettait de cheminer par la Province,

<sup>1</sup> PLUTARCH. *in Vitâ Caesar.*, cap. 21. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 3. — <sup>3</sup> CÆSAR. *ibid.*, cap. 5. — <sup>4</sup> CÆSAR. *loc. cit.*; PLUTARCH. *in Vitâ Caesar.*, cap. 20; ANNÆI FLORI lib. III, cap. 10, § 2. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 6. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 6. —

<sup>7</sup> La force numérique de la légion romaine a varié à différentes reprises. Sous Marius elle était de six mille hommes; sous César elle n'était plus que de cinq mille combattants. Cf. LANGE, *Rei militaris libri tres*, p. 48. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 10. Ce territoire s'étendait sur les côtes occidentales de la Gaule, entre la Gironde et la Sèvre, et comprenait la partie du Bordelais qui se trouve au nord de la Dordogne, la Saintonge, l'Angoumois et le petit pays d'Aunis. Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 122.



ils s'engageaient à n'y causer aucun dommage <sup>1</sup>. Après des pourparlers assez longs, mais sans résultat, et après une tentative infructueuse pour passer le Rhône <sup>2</sup>, la migration se décida à prendre route par la gorge creusée entre ce fleuve et le Jura <sup>3</sup>. Elle gagna les chefs séquanais et obtint l'autorisation de traverser leur territoire <sup>4</sup>. Elle se dirigea aussitôt vers la Saône et commença à franchir ce courant <sup>5</sup>. César avait à dessein traîné les négociations en longueur et mis à profit ce délai pour se rendre en Italie, d'où il revint à marches forcées avec une armée composée de cinq légions <sup>6</sup>. Mais, pendant son absence, les Helvètes avaient passé la Saône, et il ne restait plus sur la rive gauche que les Tigurins, dont les ancêtres avaient fait cause commune contre les Romains avec les Cimbres et les Teutons <sup>7</sup>. Ce clan, qui composait le quart de la horde entière, fut atteint par Labiénus, l'un des lieutenants du proconsul, qui l'écrasa et en dispersa les débris dans les forêts voisines <sup>8</sup>.

Cependant, la tête de la colonne helvétique avait envahi le territoire des *Æduens*, qui, incapables de leur barrer le passage et voyant toutes leurs villes prises l'une après l'autre et leurs fils emmenés en esclavage, envoyèrent à César messagers sur messagers pour implorer de prompts secours <sup>9</sup>. Il accourut à cet appel, franchit la Saône, et se jeta à la poursuite des émigrants <sup>10</sup>.

Ceux-ci, lorsqu'ils eurent appris que le proconsul était sur leurs traces, firent halte et lui envoyèrent des députés pour traiter de la paix, à condition qu'il les laissât librement continuer leur route, et le menacer de la guerre s'il

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 7. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 8. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 6. —  
<sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 9. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 12. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 40. —  
<sup>7</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 42; EUTROPII lib. V, cap. 4; TIT. LIV. *Epitom.* lib. deperdit. LXV; PLUTARCH. *in Vita Caesaris*, cap. 20. — <sup>8</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 43. — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 41.



faisait mine de vouloir les arrêter <sup>1</sup>. Mais, les négociations n'ayant pas eu de succès <sup>2</sup>, la migration reprit sa marche. Pendant quinze jours les deux armées se suivirent en manœuvrant le long de la Saône, l'une à une distance de six mille pas de l'autre <sup>3</sup>, quand tout à coup les Helvètes firent un crochet vers l'ouest et s'acheminèrent vers la Gaule centrale <sup>4</sup>.

À ce mouvement, les Romains, qui avaient jusqu'alors tiré leurs vivres et leurs fourrages par la voie de la Saône, éprouvèrent le plus cruel embarras. Ils ne pouvaient s'éloigner de leurs communications; la saison était froide et mauvaise; la récolte était loin de sa maturité; les pâturages étaient peu abondants, et les *Æduens* refusaient d'approvisionner l'armée accourue pour les protéger <sup>5</sup>. Force fut donc à César de se rabattre sur Bibracte, capitale de ce clan, dont il se trouvait éloigné de dix-huit milles <sup>6</sup>.

Instruite par quelques transfuges gaulois de la manœuvre du proconsul, la migration s'imagina que les Romains voulaient éviter une rencontre sérieuse. Elle fit brusquement volte-face et fondit sur l'arrière-garde de César qui ne soutint qu'à grand-peine ce choc impétueux <sup>7</sup>. Bientôt les deux armées en vinrent aux mains, et une bataille sanglante s'engagea. Ouverte à une heure après midi, elle dura jusqu'au milieu de la nuit <sup>8</sup> et elle finit par la défaite presque totale des Helvètes <sup>9</sup>.

Les débris de la migration, réduite à cent trente mille têtes, s'enfuirent vers le territoire des Lingons, qui s'éten-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 15. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 44. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 45. —  
<sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 46. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 46-22. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 25.  
*Bibracte*, connue plus tard sous le nom d'*Augustodunum* (TACIT. *Annal.* lib. III,  
cap. 45), aujourd'hui *Autun*. Cf. MANNERT, *Geographie*, t. II, partie I, p. 478. —  
<sup>7</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 24. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 25 et 26; PLUTARCH. in *Vitâ Cæ-*  
*saris*, cap. 20. — <sup>9</sup> CÆSAR. *loc. cit.*; PLUTARCH. *loc. cit.*



dait, au nord de celui des *Æduens*, entre les sources de la Meuse, de la Marne et de la Seine <sup>1</sup>. Mais, atteints, peu de jours après, par l'armée romaine, ils firent leur soumission et donnèrent des otages au vainqueur. Six mille combattants seulement réussirent à échapper à la faveur de la nuit <sup>2</sup>. Le reste reçut l'ordre de reprendre le chemin de sa patrie <sup>3</sup>, et les Alpes, d'où cette horde était sortie au nombre de trois cent soixante mille hommes, n'en virent revenir que cent dix mille à peine <sup>4</sup>.

Quand, selon l'expression d'un ancien, la migration helvétique eut été ramenée dans ses montagnes comme un troupeau dans sa bergerie <sup>5</sup>, tous les chefs gaulois, voisins de la Province, vinrent féliciter César sur le succès de ses armes, et lui demander l'autorisation d'ouvrir une assemblée générale pour traiter d'un objet dont ils se proposaient de l'entretenir <sup>6</sup>. Le proconsul leur ayant permis de se réunir, ils se concertèrent dans un de ces conseils armés où ils avaient l'habitude de débattre les grandes questions d'intérêt national <sup>7</sup>. Au jour marqué, ils revinrent auprès de César. Tous fondirent en larmes et se jetèrent à ses pieds. Puis Divitiac, le vieux chef des *Æduens*, prenant la parole, lui exposa l'horrible oppression qu'*Ariovist* faisait peser sur la Gaule, et lui dit que le dernier espoir de ses compatriotes était dans le peuple romain et que, ce secours venant à leur manquer, il ne leur restait plus qu'à se chercher ailleurs une autre patrie <sup>8</sup>.

Le proconsul leur promit de prendre à cœur la cause des Gaulois <sup>9</sup>, soit qu'il voulût ouvrir à son armée la porte d'une grande guerre, soit qu'il voulût montrer que ce

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 25 et 26. Cf. MANNERT, *Geographie*, t. II, part. I, p. 250. —

<sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 27. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 28. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 29. —

<sup>5</sup> ANNÆI FLORI lib. III, cap. 40, § 5. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 30. — <sup>7</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 59. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 31 et 32. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 33.



n'était pas en vain que ce titre de *frères* avait été accordé aux Æduens par le peuple romain <sup>1</sup>. Toutefois il fut assez habile pour ne pas prendre tout d'abord le rôle d'agresseur à l'égard de cet Ariovist qu'il avait concouru lui-même à faire déclarer par le sénat l'ami et l'allié de Rome <sup>2</sup>. Il lui fit donc demander une entrevue pour traiter des intérêts des deux nations. Mais l'arrogant Germain s'y refusa avec hauteur <sup>3</sup>.

Irrité de cette réponse, César prit un ton plus décidé. Il fit sommer Ariovist de renoncer à appeler désormais d'autres Germains dans la Gaule, de rendre aux Æduens les otages qu'il s'était fait livrer, et de cesser de les inquiéter eux et leurs alliés, sinon il l'y forcerait par les armes <sup>4</sup>.

Ariovist repoussa avec plus de hauteur encore les sommations du proconsul, disant qu'il usait du droit légitime de la guerre; qu'au surplus, si les Romains le voulaient, il était prêt à accepter la lutte, et qu'ils apprendraient à connaître le courage de ces invincibles Germains qui, depuis quatorze ans, n'avaient pas une seule nuit reposé sous un toit <sup>5</sup>.

Au moment où les messagers de César lui apportaient cette réponse, ou plutôt cette provocation, des députés des Æduens et des Trévires arrivèrent dans son camp. Ceux-là se plaignirent des dévastations commises sur leurs frontières par les Harudes, nouveau clan germanique entré en Gaule <sup>6</sup>; ceux-ci, du voisinage alarmant des bandes de la même nation qui, sorties des cantons suèves <sup>7</sup>, étaient venues camper sur la rive droite du Rhin et menaçaient de passer ce fleuve à leur tour <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 33; TACIT. *Annal.* lib. XI, cap. 23; EUMENII *Panegyric. Constant. dict.* cap. 2. — <sup>2</sup> PLUTARCH. *in Vita Caesar.*, cap. 21; DION. CASS. lib. XXXVIII, cap. 34. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 34. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 34. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 36. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 37. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 37; lib. IV, cap. 4, et lib. VI, cap. 23. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 37.



César accueillit sans doute avec joie cette double nouvelle <sup>1</sup>. Mais il sentit qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour empêcher la jonction des Suèves et des hordes commandées par Ariovist. Aussi il se porta en toute hâte sur Vesontio, capitale des Séquanes <sup>2</sup>. Bien qu'il en fût séparé par trois étapes, il l'atteignit après une marche d'un jour et d'une nuit, et jeta une forte garnison dans cette place, qui, protégée par les eaux du Doubs et solidement défendue par la nature et par l'art, offrait une position presque inexpugnable <sup>3</sup>. Malgré la promptitude qu'il mit à la pourvoir des subsistances nécessaires, le peu de jours qu'il consacra à ce soin faillirent tout compromettre. Car les Vésontiens et les marchands étrangers, interrogés par les soldats, parlaient avec effroi de la stature gigantesque des Germains, de leur incroyable bravoure, de leur habitude des armes, de leur aspect farouche et du feu de leurs regards qu'on ne pouvait soutenir.

Cet effroi se communiqua bientôt à quelques jeunes capitaines qui n'avaient suivi César que dans l'espoir de s'enrichir, et il se répandit par degrés dans le camp, où la terreur ne tarda pas à devenir si générale que l'on vit un grand nombre de chefs faire leur testament et se concerter même pour refuser de marcher quand l'ordre du départ serait donné <sup>4</sup>. Il fallut toute l'éloquence du proconsul pour rassurer ses troupes démoralisées <sup>5</sup>.

Il comprit qu'il importait de les mettre au plus tôt en face du péril, et il donna l'ordre de lever les enseignes. Guidée par Divitiac, son armée arriva à vingt-quatre milles

<sup>1</sup> Sueton. in *Vita Caesar.*, cap. 24. — <sup>2</sup> CÆsar. lib. I, cap. 37 et 38. *Vesontio*, qu'Ammien Marcellin appelle *Bisontio*, est le berceau de la ville de Besançon. Cf. Mannert, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 228. — <sup>3</sup> CÆsar. lib. I, cap. 58. — <sup>4</sup> CÆsar. lib. I, cap. 59; Plutarch in *Vita Caes.*, cap. 24; Dion. Cass. lib. XXXVIII, cap. 35. — <sup>5</sup> CÆsar. lib. I, cap. 40; Tit. Liv. *Epitom.* libr. deperdit. CIV; Plutarch. *loc. cit.*; Frontini *Stratagemat.* lib. I, cap. 44, et lib. IV, cap. 5; Dion. Cass. lib. XXXVIII, cap. 35-47; Ann. Flor. lib. III, cap. 40, § 42.



du camp d'Ariovist, après avoir fourni sept étapes et fait un détour de plus de cinquante mille pas <sup>1</sup>.

A l'approche des forces romaines, le Germain se hâta de demander à son tour une entrevue à César. Elle fut fixée à cinq jours de là, et chacun des deux chefs devait y paraître accompagné d'un certain nombre de cavaliers <sup>2</sup>. Au jour désigné, César et Ariovist se joignirent sur une colline qui s'élevait au milieu d'une vaste plaine, chacun d'eux ayant laissé son escorte à une distance de deux cents pas, et aussitôt s'ouvrit une négociation d'autant plus difficile qu'aucun des partis n'était résolu à se désister de ses prétentions <sup>3</sup>. Mais à peine la conférence eut-elle été ouverte, qu'on vint annoncer à César que la cavalerie ennemie s'était approchée de l'éminence et avait commencé à lancer sur les Romains des traits et des pierres. Les négociations furent rompues à l'instant même, et le proconsul se retira tranquillement avec les siens, défendant à ses soldats de répondre à cette agression, soit qu'il ne pût sérieusement songer à tenter les hasards d'un combat avec le peu de forces qu'il avait à sa portée, soit qu'il craignît qu'on ne l'accusât d'avoir profité d'une conférence pacifique pour commencer la guerre <sup>4</sup>.

Deux jours après cet acte de trahison, Ariovist sollicita une nouvelle entrevue pour reprendre l'objet de son premier colloque avec César. Celui-ci chargea d'aller traiter avec ce chef un jeune Gaulois, Cajus Valérius Procillus, et Marcus Mettius, qui avait été naguère l'hôte d'Ariovist. Mais, à peine arrivés au camp ennemi, ils furent chargés de fers <sup>5</sup>.

Les Germains firent, le même jour, un mouvement pour se rapprocher du proconsul et vinrent se poster au pied

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 44. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 42. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 43, 44 et 45. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 46. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 47.



d'une montagne à six milles de ses retranchements. Le lendemain ils prirent position à mille pas de son armée, dans le but d'intercepter les convois de vivres que lui envoyaient les Æduens et les Séquanés. César perdit enfin patience. Pendant plusieurs jours consécutifs, il sortit de ses lignes pour offrir le combat à Ariovist. Mais les Germains se bornèrent à de simples escarmouches, évitant avec soin une affaire décisive <sup>1</sup>, et persistant à refuser un engagement général; car le sort, interrogé par les alrunes <sup>2</sup>, leur avait déclaré qu'ils ne remporteraient la victoire qu'à la lune nouvelle <sup>3</sup>.

Déterminé à les forcer enfin à accepter la bataille pendant qu'ils étaient sous l'impression défavorable de cet oracle <sup>4</sup>, César sortit des deux camps où il s'était retranché, y laissa une garde suffisante, et, ayant disposé ses troupes en trois corps, s'avança résolûment vers les lignes ennemies. Ses forces se composaient de six légions, de vingt mille Gaulois auxiliaires tirés des Alpes <sup>5</sup> et de six mille cavaliers æduens <sup>6</sup>.

Ariovist, voyant l'impossibilité de refuser plus longtemps le combat, forma aussitôt son armée en sept corps selon les clans dont elle se composait, les Harudes, les Marcomans, les Triboques, les Vangions, les Némètes, les Sédusiens et les Suèves. Pour rendre toute fuite impossible aux siens, il s'entoura de ses chars de guerre qu'il rangea en un demi-cercle derrière eux et au milieu desquels il fit placer les femmes et les enfants. César commença l'attaque par son aile droite, qui faisait face au côté le plus faible de l'ennemi. Cette charge fut si brusque

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 48 et 49; DION. CASS. lib. XXXVIII, cap. 48. — <sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 82. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 50; PLUTARCH. in *Vita Cæsaris*, cap. 24; FRONTINI *Stratagemat.* lib. II, cap. 4. — <sup>4</sup> POLYÆN. *Stratagemat.* lib. VIII, πρὶ Καίσιρος, cap. 4. — <sup>5</sup> APPIAN. de *Rebus Gallic.* Fragm. XV, Excerpt. XIII de *Legation.* — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 42.



que les Germains se trouvèrent enfoncés au premier choc. Mais ils se reconstituèrent presque aussitôt en phalange <sup>1</sup> et formèrent la tortue <sup>2</sup>.

On vit alors un spectacle étrange. Un grand nombre de soldats romains s'élançèrent sur la voute de la phalange d'Ariovist, rompirent le toit d'écailles que formaient les boucliers et plongèrent leurs traits et la pointe de leurs épées dans l'épaisseur de la masse ennemie. Enfin l'aile gauche des Germains plia et fut mise en déroute. La fortune fut plus favorable à leur aile droite, qui soutint avec énergie l'assaut des Romains et les força même à reculer. Déjà ceux-ci lâchaient le terrain, quand César rétablit le combat en engageant son troisième corps de bataille <sup>3</sup>. Dès ce moment la victoire se prononça pour les aigles latines. Cependant les Germains, enveloppés de toutes parts, continuaient à se défendre avec le courage du désespoir, et la perte de César fut si grande <sup>4</sup> qu'il leur ouvrit volontairement une issue pour leur permettre d'échapper <sup>5</sup>. Mais il les poursuivit jusqu'au Rhin, éloigné d'environ cinquante mille pas du champ de bataille <sup>6</sup>. Parvenus au bord du fleuve, après avoir été décimés, une partie d'entre eux réussirent à le passer à la nage. D'autres se sauvèrent en se jetant dans quelques bateaux. De ce nombre fut Ariovist, qui avait été des premiers à fuir <sup>7</sup>. On compta parmi les morts ses deux femmes et l'une de ses filles, dont l'autre fut réduite en captivité <sup>8</sup>. La quantité de ceux qui

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 52. — <sup>2</sup> ANN. FLOR. lib. III, cap. 40, § 45. — <sup>3</sup> CÆSAR. *loc. cit.*; OROSIUS lib. VI, cap. 7. — <sup>4</sup> TACIT. *German.* cap. 37 — <sup>5</sup> FRONTIN. *Stratagem.* lib. III, cap. 6. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 55. Plutarque place le champ de bataille à trois cents stades du Rhin. Or, comme chaque stade se composait de cent vingt-cinq pas, qu'il fallait huit stades pour former un mille romain et que cinq milles correspondaient à une lieue, il est évident qu'il faut chercher le théâtre du combat à dix lieues du Rhin et à dix-neuf de Vesontio. Cf. PLUTARCH. *in Vitâ Caesaris*, cap. 24; CÆSAR. lib. I, cap. 44; CÆSAR, *Opp.*, ed. MOEBIUS, t. I, p. 77, note 1, et p. 96, note 2. — <sup>7</sup> PLUTARCH. *loc. cit.* — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 55.



tombèrent dans cette lutte fut évaluée à quatre vingt mille hommes <sup>1</sup>, et toute la puissance des Germains dans la Gaule fut détruite <sup>2</sup>.

Dès que la nouvelle de cette désastreuse bataille se répandit au delà du Rhin, les bandes suèves, qui venaient d'atteindre la rive droite de ce fleuve, se retirèrent en désordre vers l'intérieur de la Germanie, non sans que les Ubiens <sup>3</sup> en eussent fait un grand carnage pour se venger des vexations qu'ils avaient essuyées de la part de ces voisins incommodes <sup>4</sup>.

Cependant l'effet que produisirent ces événements ne fut pas moins grand dans toute la Gaule. D'une extrémité à l'autre de ces vastes provinces, on se racontait avec admiration ces deux formidables guerres, terminées en une seule campagne. Mais cet enthousiasme ne tarda pas à faire place à des soupçons et à des craintes, lorsqu'on vit César mettre ses légions en quartier d'hiver dans le pays des Séquanes sous le commandement de Labiénus, au lieu de les renvoyer au delà des Alpes <sup>5</sup>.

Les Belges surtout s'inquiétèrent vivement de la présence de ces forces dans leur voisinage; car ils ne pouvaient douter que le proconsul ne fût entraîné, par le succès même qu'il venait de remporter, à poursuivre un système de conquête si heureusement commencé. Ils présentaient qu'un orage allait fondre sur eux en voyant César s'affermissant dans la Gaule <sup>6</sup>, la liberté des Æduens compromise <sup>7</sup> et celle des Séquanes si complètement détruite que leurs propres clients les abandonnaient pour se mettre sous la protection des Rémois <sup>8</sup>. Aussi, dans la prévision

<sup>1</sup> PLUTARCH. *in Vita Cæsar.*, cap. 21; Oros. lib. VI, cap. 7. — <sup>2</sup> APPIAN. *de Reb. Gallic.* Fragment. XVIII, Excerpt. XVI *de Legationib.* — <sup>3</sup> Les Ubiens occupaient la rive droite du Rhin, depuis le confluent de ce fleuve et de la Moselle, jusqu'au delà de la Lahn. Cf. BARTH, *Teutschlands Urgeschichte*, t. I, p. 308. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 54. — <sup>5</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 4. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 6; lib. VI, cap. 4 et 12; lib. VII, cap. 5. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 12.



de ce qui allait arriver, ils jetèrent les bases d'une vaste coalition et se donnèrent entre eux des otages pour se garantir une fidélité réciproque <sup>1</sup>. L'obstination que mirent les Rémois, leurs frères, à refuser d'entrer dans cette ligue, et les sollicitations qu'ils adressèrent aux Suessions pour les détacher de la confédération (préludes de la trahison avec laquelle ils finirent par rompre ouvertement avec leur famille nationale pour se déclarer en faveur des Romains), achevèrent de justifier les craintes des Belges <sup>2</sup>.

L'agitation qui s'était par degrés communiquée à toutes leurs provinces ne put échapper à l'œil vigilant de Labiénus, qui se hâta d'informer César de tout ce qui se passait <sup>3</sup>. A cette nouvelle, le proconsul leva, dans la Gaule citérieure, deux nouvelles légions qu'il fit conduire sans délai vers le théâtre des événements par Quintus Pédus, dès le commencement de l'été (57 avant Jésus-Christ <sup>4</sup>). Il vint lui-même rejoindre ses troupes aussitôt que l'abondance des fourrages put permettre de songer à ouvrir la campagne, si les circonstances le commandaient. A son arrivée dans la Gaule, il chargea les Sénones et les autres clans voisins de la Belgique de s'enquérir de ce qui se tramait dans ce pays, et il ne tarda pas à apprendre que la nation tout entière était en mouvement et que des forces considérables se mettaient sous les armes. Alors il n'hésita plus, et il s'achemina brusquement vers les frontières des Belges avec toutes ses troupes, qui s'élevaient à huit légions, outre les auxiliaires gaulois <sup>5</sup>, et un gros de cavaliers numides, d'archers crétois et de frondeurs baléares <sup>6</sup>.

Au moment où il atteignit le territoire des Rémois, ceux-ci lui députèrent deux de leurs citoyens les plus considéra-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 1. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 3. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 1. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 2. L'été commençait le 9 mai. Cf. VARRON. *de Re Rusticâ*, lib. I, cap. 28. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 2 et 8; APPIAN. *de Reb. Gallic.* Fragm. XV, Excerpt. XIII *de Legationibus*. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 7.



bles pour lui offrir leur soumission complète et lui annoncer qu'ils étaient prêts à lui donner des otages, à obéir à ses ordres, à le recevoir dans leurs villes et à le pourvoir de vivres <sup>1</sup>. Il mit à profit la présence des envoyés rémois pour s'informer du nombre et de la population des clans belges qui se trouvaient en armes. Tous les Belges, lui dirent-ils, avaient pris dans une grande assemblée l'engagement de faire cause commune ; les Bellovaques tenaient le premier rang parmi ces peuples par leur bravoure, par leur autorité et par leur nombre ; ils pouvaient mettre cent mille hommes en ligne, et ils s'étaient engagés à fournir à la ligue soixante mille guerriers d'élite, si les confédérés voulaient leur confier le commandement suprême ; mais leurs voisins, les Suessions, qui possédaient douze villes et qui avaient promis de mettre sur pied cinquante mille combattants, avaient été chargés, à l'unanimité, de la conduite de la guerre, à cause de leur roi Adras <sup>2</sup>, surnommé Galba (le gros) <sup>3</sup>, et honoré pour sa justice et pour sa prudence. Les Nerviens, les plus farouches de tous les Belges, devaient fournir également cinquante mille épées ; les Aduatuques, vingt-neuf mille ; les Ambianes, dix mille ; les Condruses, les Éburons, les Cærèses et les Pœmanes, quarante mille ; les Morins, vingt-cinq mille ; les Atrébates, quinze mille ; les Calètes, dix mille ; les Vélocasses et les Véromandues, le même nombre, — de sorte que les forces des alliés ne s'élevaient pas à moins de deux cent quatre-vingt-dix-neuf mille hommes <sup>4</sup>.

A cette nouvelle, César se hâta d'accepter la soumission des Rémois, fit paraître devant lui leurs chefs et reçut en

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 3. — <sup>2</sup> DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 4. — <sup>3</sup> SUTTON, *in Vita Galbæ*, cap. 3. Cf. DIEFFENBACH, *Celtica*, t. I, p. 133. — <sup>4</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 4. Orose ne porte ce nombre qu'à deux cent soixante et douze mille hommes. Cf. OROSIUS lib. VI, cap. 7.



otage les enfants des familles les plus distinguées. Il pressa les Æduens de porter le ravage sur les terres des Bellovaques, tandis qu'il s'acheminerait lui-même directement vers le centre de la Gaule septentrionale. Il se mit aussitôt en mouvement. Mais ses éclaireurs ne tardèrent pas à lui annoncer que la plus grande partie des forces belges se trouvaient réunies près des frontières des Rémois. Il se hâta donc de franchir le cours de l'Aisne et se retrancha solidement à quelque distance de la rive droite, après avoir laissé sur la rive gauche un de ses lieutenants, Quintus Titurius Sabinus, avec six cohortes, chargées de défendre un pont qui se trouvait en cet endroit sur la rivière <sup>1</sup>.

Au moment où il venait de s'y fortifier, il apprit que les Belges, pour se venger de la trahison de leurs frères, avaient envahi le territoire des Rémois et attaquaient la ville de Bibrax <sup>2</sup>, située à huit milles au nord du camp romain. La place était serrée si vivement, que le commandant Iccius, l'un de ceux qui avaient négocié auprès de César la soumission de la cité rémoise <sup>3</sup>, désespérait de tenir un jour de plus contre les assauts acharnés des Belges, si de prompts secours ne lui étaient envoyés <sup>4</sup>. Aussi, au milieu de la nuit même où il reçut la nouvelle de cette brusque attaque, le proconsul dirigea sans délai vers Bibrax ses auxiliaires numides, crétois et baléares, dont l'arrivée ramena la confiance parmi les assiégés et fit renoncer les assaillants à l'espoir de s'emparer de la ville. Ainsi trompés dans leur attente, ceux-ci passèrent encore quelques jours autour de la place, ravageant la campagne

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 5 et 8. Le camp de César était établi sur la montagne de Commun, entre Craone et Craonelle. Cf. DOM GRENIER, *Introduction à l'histoire générale de la province de Picardie*, p. 151 et suiv. — <sup>2</sup> Bibrax, Bièvre, entre Laon et le cours de l'Aisne. Cf. MANNERT, *Géographie*, t. II, part. I, p. 207. —

<sup>3</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 5. — <sup>4</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 6.



voisine et brûlant tous les villages et les habitations qu'ils purent atteindre. Puis ils vinrent s'établir à deux milles des retranchements romains avec toutes leurs forces, qui étaient si considérables que César jugea, par les feux de leur camp, qu'elles occupaient une étendue de terrain d'au moins huit mille pas <sup>1</sup>.

Cette grande multitude d'ennemis, et la haute réputation de bravoure dont les Belges jouissaient dans toute la Gaule <sup>2</sup>, firent d'abord hésiter le général romain à tenter une bataille. Il commença donc par essayer l'audace et la contenance de ses troupes dans de petits combats de cavalerie. S'étant aperçu qu'elles étaient capables de résister à une épreuve plus décisive, il résolut d'en venir à une action générale et choisit un champ de bataille en avant de son camp. Au pied de l'éminence où il se trouvait retranché, se développait une plaine unie et assez étendue pour permettre aux légions d'y manœuvrer. A droite et à gauche, elle s'abaissait en déclivités assez brusques. Pour rendre ce terrain plus favorable encore, César fit creuser de chaque côté de la colline un fossé transversal d'environ cinq cents pas de long, et il en garnit les extrémités de fortins et de machines de guerre, pour préserver ses flancs, de crainte d'être enveloppé. Ces dispositions prises, il laissa dans le camp, en guise de réserve, les deux légions qu'il avait nouvellement levées dans la Gaule citérieure, et il rangea les six autres en ordre de bataille en avant de ses retranchements. En même temps les Belges sortirent de leurs lignes et se disposèrent dans la plaine, décidés à accepter le combat <sup>3</sup>.

Les deux armées étaient séparées par un marais de médiocre étendue, et l'on attendait de part et d'autre que la partie adverse tentât la première de s'y engager, pour

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 7. — <sup>2</sup> CÉSAR. lib. I, cap. 4; lib. II, cap. 8; lib. VIII, cap. 54. — <sup>3</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 8.



fondre sur elle pendant qu'elle opérerait le passage. Mais ni les Belges ni les Romains ne se montrèrent décidés à le franchir. Aussi se borna-t-on à quelques escarmouches de cavalerie, et César ramena ses légions dans ses lignes. Aussitôt les Belges tournèrent le camp du proconsul, et une partie de leurs forces passa la rivière à gué, dans le dessein de s'emparer du poste défendu par Sabinus et de couper le pont, ou, au moins, de dévaster le territoire des Rémois, d'où les Latins tiraient toutes leurs ressources de guerre et leurs provisions <sup>1</sup>.

Instruit par son lieutenant du mouvement des confédérés, César traverse en toute hâte le pont avec toute sa cavalerie, ses Numides, ses frondeurs et ses sagittaires, et marche droit aux assaillants. Bientôt s'engage un combat rude et meurtrier. Les Belges, attaqués dans le lit même de la rivière, essuient une perte considérable. Une grêle de traits repousse ceux qui sont occupés à tenter l'audacieux passage, et la cavalerie romaine enveloppe et taille en pièces les bataillons qui sont déjà parvenus à atteindre la rive gauche. Reconnaissant ainsi l'impossibilité de s'emparer du poste occupé par Sabinus et de traverser en masse la rivière, et commençant d'ailleurs à manquer de vivres, les alliés se mirent à délibérer, et résolurent de rentrer dans leurs provinces pour défendre leurs propres foyers. Les Bellovaques surtout insistèrent pour faire prévaloir cet avis; car la nouvelle venait de se répandre que leur territoire était sur le point d'être envahi par les Æduens sous les ordres de leur chef Diviatic <sup>2</sup>.

Aussi, vers la deuxième veille de la nuit, ils sortirent tumultueusement de leur camp, en poussant de grands cris, sans observer aucun ordre, sans obéir à aucun chef, et chacun cherchant à regagner au plus vite son territoire;

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 9. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 10. Cf. PLUTARCH. *in Vita Caesaris*, cap. 22.



de sorte que ce départ ressemblait plutôt à une fuite qu'à une retraite. Informé de cet événement par ses coureurs, César retint son armée dans ses retranchements; car il ignorait encore la véritable cause de ce mouvement désordonné, et il craignait quelque embuscade qui lui fût devenue d'autant plus fatale qu'il ne connaissait que fort imparfaitement les lieux <sup>1</sup>. Mais, mieux renseigné vers le lever du jour, il lança à la poursuite des Belges toute sa cavalerie, commandée par Quintus Pédius et Lucius Arunculejus Cotta, et trois légions placées sous les ordres de Titus Labiénus. Ces forces poursuivirent l'arrière-garde des Gaulois pendant plusieurs milles et lui tuèrent un grand nombre de traînards. Mais tout à coup elle fit volte-face et soutint bravement le choc des Romains. Malheureusement cet effort fut stérile; car le gros de l'armée confédérée, se voyant plus éloigné du péril et n'ayant d'ailleurs aucun chef pour le diriger, se débanda aux premiers cris des combattants et se dispersa dans tous les sens. Dès ce moment la retraite des Belges devint une véritable déroute, et les légions assouvirent, sans le moindre danger, leur soif de carnage jusqu'à la fin du jour <sup>2</sup>.

Le lendemain, sans laisser aux alliés le temps de se remettre de leur panique ni de reformer leurs bataillons, César se dirigea brusquement du côté de l'ouest, vers les frontières des Suessions, qui étaient les plus proches voisins des Rémois, et, après une marche forcée, il atteignit la ville de Noviodunum <sup>3</sup>. Comme cette place n'était dé-

<sup>1</sup> DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 2. — <sup>2</sup> CÉSAR, lib. II, cap. 44; DION. CASS., *loc. cit.*; OROSI lib. VI, cap. 7. — <sup>3</sup> Aujourd'hui Soissons. Cette ville, indiquée par Ptolémée (PTOLEMÆI lib. II, cap. 9) et par l'Itinéraire d'Antonin (*Itinerar. Antonin.*, ed. Parthey et Pinder, page 481) sous le nom d'*Augusta Suessionum*, est l'antique capitale des Suessions. C'est à l'est de Noviodunum que se trouvait la frontière qui séparait ce clan de celui des Rémois, et cette délimitation resta pendant longtemps celle des évêchés de Reims et de Soissons. Cf. MANNERT, *Geogr.*, t. II, part. I, p. 206.



fendue que par une faible garnison, le proconsul crut qu'il serait facile de s'en emparer par un coup de main. Mais la largeur du fossé et la hauteur des murailles le firent échouer dans cette entreprise. Alors il se vit forcé de recourir à un siège en règle. A peine les travaux étaient-ils commencés, qu'un nombre considérable de Suessions, qui avaient échappé à la déroute de la confédération gauloise, parvinrent à pénétrer dans la ville à la faveur de la nuit. Cependant ce renfort ne sauva point les assiégés : car la garnison, étonnée de l'appareil, nouveau pour elle, de ces travaux et de la promptitude avec laquelle les Romains faisaient leurs approches, demanda bientôt à capituler, et, grâce à l'intervention des Rémois, César lui accorda la vie sauve <sup>1</sup>, à condition qu'elle lui livrât toutes les armes qui se trouvaient dans la forteresse et qu'elle lui donnât en otage, outre les deux fils du roi Adras, les principaux de la nation <sup>2</sup>.

Les Suessions soumis, le proconsul continua sans délai sa direction occidentale et se jeta avec son armée sur le territoire des Bellovaques. Ceux-ci avaient réuni toutes leurs forces et mis en sûreté tout ce qu'ils avaient de précieux dans la ville de Brutuspantium qui était leur capitale <sup>3</sup>. César marcha droit à cette place. Il n'en était plus éloigné que de cinq milles lorsqu'une troupe de vieillards, sortis de la ville, vint à sa rencontre pour le supplier, disant qu'ils voulaient se soumettre et que leur nation

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 42. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 45. — <sup>3</sup> *Bratuspantium*, connu plus tard sous le nom de *Cæsaromagus* (Cf. PTOLEM. lib. II, cap. 9; *Itinerarium Antonini*, p. 482 et 485), est le berceau de la ville de Beauvais (Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 193). D'après d'ANVILLE (*Notice de la Gaule*, p. 489, et *Géographie ancienne*, t. I, p. 84), on voyait encore, il y a deux siècles et demi, les restes d'une ancienne ville gauloise, située à quatre milles au nord de Beauvais, dans la direction de Breteuil, et connue sous le nom de *Bratuspante*. Cet endroit est appelé aujourd'hui *Gratepenche* ou *Bratepense*. Cf. AMÉDÉE THIERRY, *Histoire des Gaulois*, éd. de Bruxelles, 1842, t. III, p. 97, note 4.



s'engageait à ne plus porter les armes contre les Romains. Mais le proconsul ne les écouta point, et il alla planter son camp sous les murs mêmes de la capitale, du haut desquels il vit une multitude de femmes et d'enfants qui lui tendaient les mains, le suppliant ainsi de les épargner <sup>1</sup>.

Les Bellovaques s'attendaient à être traités avec une rigueur extrême. Mais heureusement Divitiac, qui, après la déroute de la ligue, avait licencié l'armée æduenne et regagné le camp romain, vint intercéder en leur faveur <sup>2</sup>. Aussi César accepta-t-il leur soumission. Mais, comme ils tenaient le premier rang parmi les clans belges par leur influence et par leur nombre, il exigea six cents otages; et, après s'être fait livrer toutes leurs armes, il envahit le territoire des Ambianes, qui se rendirent également sans coup férir <sup>3</sup>.

Il touchait aux frontières des Nerviens qu'il songea à soumettre à leur tour. Mais il s'enquit d'abord de ce clan, qui passait pour le plus indomptable et le plus valeureux de tous ceux qui occupaient la Belgique. Les Nerviens, lui dit-on, fiers de leur indépendance, repoussaient le commerce des étrangers et défendaient l'entrée de leur pays au vin et aux autres objets de luxe, propres à amollir l'homme et à énerver son courage. Ils faisaient un crime à leurs alliés de leur soumission, et les accusaient d'avoir foulé aux pieds la vertu de leurs ancêtres. Dans leur colère, ils allaient même jusqu'à renier toute communauté d'origine avec les Suessions, les Bellovaques et les Ambianes, et jusqu'à rattacher leur race à celle des sauvages tribus de la Germanie <sup>4</sup>. Enfin, ils étaient résolus à n'envoyer aucun député aux Romains et à n'accepter la paix à aucune condition <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 43. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 44. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 45.  
— <sup>4</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 45; TACIT. *German.* cap. 28; STRABON. lib. IV, t. I, p. 352;  
APPIAN. *de Reb. Gallic.* Fragm. 1, § 4. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 45.



César manœuvrait depuis trois jours sur le territoire nervien, lorsque plusieurs prisonniers, recueillis en passant, lui fournirent des renseignements plus précis sur ce qui se passait. Ils lui apprirent que la Sambre coulait à dix milles du campement romain, et que les Nerviens, massés sur la rive gauche de ce cours d'eau avec les *Atrébates* et les *Véromandes*, leurs voisins et leurs alliés, attendaient en cet endroit l'arrivée des Latins; que les forces des *Aduatuques* (les terribles <sup>1</sup>) étaient en marche pour les rejoindre et partager leur destinée, et que, dans l'attente de la guerre qui allait s'ouvrir, les femmes et ceux que leur âge rendait inhabiles aux combats avaient été mis en sûreté dans des marécages inaccessibles <sup>2</sup>.

Ces lumières obtenues, le proconsul chargea des éclaireurs et des centurions de prendre les devants à l'effet de choisir un lieu favorable pour l'assiette d'un camp. Lui-même s'avancait à petites journées, accompagné d'un bon nombre de Gaulois, Belges et Gals, de ceux qui avaient opéré leur soumission, et qui s'étaient groupés autour de lui sous prétexte de lui faire cortège, mais en réalité pour épier tous ses mouvements. Fidèles à leurs affections nationales, ils observaient pendant le jour la disposition des troupes romaines, et informaient pendant la nuit leurs frères de la marche de César. C'est d'eux que les Nerviens apprirent que les légions marchaient séparées les unes des autres par leurs équipages, et qu'il serait d'autant plus facile d'attaquer au milieu de cet embarras celle qui arriverait la première, que, rejetée en désordre sur ses bagages, elle ne pourrait être secourue à temps par celles qui la suivaient et qui elles-mêmes se trouvaient dans l'impossibilité d'opposer une résistance plus sérieuse. Ce qui devait rendre l'exécution de ce projet plus aisée en-

<sup>1</sup> LEO, *Malbergsche Glosse*, fascicul. I, p. 54. — <sup>2</sup> CÆSAR, lib. II, cap. 46 et 28.



core, c'était le mode de retranchement usité chez les Nerviens. N'ayant point de cavalerie et pouvant, à cause de la nature de leur sol, concentrer toutes leurs forces dans leurs redoutables fantassins, ils se défendaient contre l'approche des cavaliers ennemis en entaillant et en recourbant de jeunes arbres dont les rameaux, entrelacés et piqués dans la terre ou engagés dans des touffes de ronces et d'épines, formaient une clôture impénétrable même à la vue. C'est par des obstacles de cette nature que la marche des Romains était entravée à chaque pas <sup>1</sup>.

Cependant les éclaireurs et les centurions avaient marqué au bord de la Sambre <sup>2</sup> l'emplacement du camp, au sommet d'une colline qui descendait par une pente assez rapide vers la rivière. Elle faisait face à une autre éminence qui, située à environ deux cents pas de la première, sur la rive opposée, descendait par une déclivité semblable vers le lit du courant fort large <sup>3</sup>, mais profond seulement d'environ trois pieds, et qui, nue à sa base, était garnie à son sommet d'un bois assez touffu pour empêcher la vue d'y pénétrer. Le gros de l'armée nervienne se tenait caché derrière ce bois, et sur la partie qui était à découvert se trouvaient échelonnés çà et là, jusqu'au bord de l'eau, quelques piquets de cavaliers atrébates ou véromandues <sup>4</sup>.

César avait placé tous ses chevaux à l'avant-garde, et il suivait en personne avec le reste de ses forces. Mais ses

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 17. — <sup>2</sup> On n'est pas d'accord sur le lieu où César assit son camp, ni sur celui où se livra la bataille où les Nerviens furent défaits. Les uns le placent au village de Prèle, à deux lieues en aval de Charleroi (Cf. DES ROCHES, *Histoire des Pays-Bas autrichiens*, p. 291; DEWEZ, *Mémoire sur les endroits de l'ancienne Belgique dont il est parlé dans César*; *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, t. II, p. 235). Les autres ont cru le trouver au petit village de Labussière, un peu au-dessus de Thuin (Cf. *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, page 159.) — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 27. — <sup>4</sup> CÆSAR, lib. II, cap. 18.



troupes étaient disposées dans un ordre tout différent de celui que les rapports venus du camp avaient annoncé aux Nerviens. Car, à cause du voisinage de l'ennemi, il avait, selon son habitude, disposé six de ses légions en une seule masse; ensuite s'avançaient les équipages, escortés des deux autres légions qui formaient l'arrière-garde. La tête de l'armée étant arrivée près de la Sambre, la cavalerie numide, les archers et les frondeurs passèrent la rivière pour engager le combat avec les cavaliers belges. Mais ceux-ci, par une prompte manœuvre, se retirant alternativement sur la hauteur et fondant sur les Romains, les tinrent en échec dans la zone qui était dégarnie d'arbres. Dans ces entrefaites, les six légions qui formaient le corps principal de César atteignirent la colline, se partagèrent le travail et commencèrent immédiatement à retrancher le camp. A peine eurent-elles mis la main à l'œuvre, que la tête des équipages arriva en vue des Belges. C'était le moment qu'ils attendaient pour commencer leur attaque générale. Aussitôt ils se disposèrent en ordre de combat, les Atrébates à la droite, les Véromandues au centre, les Nerviens à gauche <sup>1</sup>; ils s'animèrent réciproquement, et, débouchant du bois, descendirent avec impétuosité la hauteur et tombèrent comme la foudre sur la cavalerie romaine. Cette attaque fut si brusque et si vive, que l'avant-garde de César, culbutée dans le plus grand désordre, fut rejetée sur l'autre bord de la Sambre. Ce fut l'affaire d'un instant. Les alliés franchirent la rivière à la suite des fuyards, et déjà ils gravissaient la colline où les légions travaillaient au retranchement <sup>2</sup>.

Le péril était imminent. Il fallait que César parût en même temps à toutes les difficultés de la situation. A peine s'il eut le temps de hisser le drapeau rouge destiné à

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 23. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 49.



appeler les soldats aux armes <sup>1</sup>, de faire sonner le clairon, de rappeler les travailleurs, de masser ses forces dispersées, d'exhorter les troupes, de distribuer les tessères portant le mot de ralliement <sup>2</sup>, tant l'assaut des Belges fut impétueux et énergique. L'armée romaine parut un moment gravement exposée. Mais elle fut sauvée pour quelques instants par la discipline des troupes et par la longue habitude qu'elles avaient de la guerre. N'ayant plus le temps de demander des instructions à César, ses lieutenants furent forcés d'agir par eux-mêmes, et ils prirent à la hâte les dispositions nécessaires pour conjurer le danger <sup>3</sup>.

Le proconsul, ayant donné quelques ordres à la volée, courut à la dixième légion qui était le plus près de l'endroit où il se tenait, et l'exhorta à rester digne de son ancienne réputation et à soutenir vaillamment le choc de l'ennemi, qui n'était plus éloigné que d'une portée de trait. Puis il passa d'un autre côté pour animer les autres corps à tenir bon. Mais il les trouva déjà tous engagés. Car la surprise avait été si brusque, que les chefs n'avaient pu revêtir leurs insignes, ni les soldats se couvrir de leurs casques et dégarnir leurs boucliers des housses qui les recouvraient, et que, pour éviter la moindre perte de temps en cherchant les siens, chacun s'était groupé autour de l'enseigne la plus rapprochée de l'endroit où il travaillait <sup>4</sup>.

L'armée s'était reformée ainsi au hasard, plutôt d'après la nature des lieux et la nécessité du moment, que d'après les règles de la tactique. Aussi les légions combattaient-elles disséminées et sans avoir de communication entre

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 20; EJUSD. *Bell. Civ.* lib. III, cap. 89; PLUTARCH. *in Marcello*, cap. 36; *in Fabio*, cap. 24; *in Bruto*, cap. 46. — <sup>2</sup> DION. CASS. lib. XLIII, cap. 54, et lib. XLVIII, cap. 45; SERVIUS, *ad Virgilii Æneid.* lib. VII, v. 637; PLUTARCH. *in Bruto*, cap. 47; VALER. MAXIM. lib. I, cap. 5, § 7. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 20. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 24.



elles, à cause de l'épaisseur des haies qui les séparaient l'une de l'autre. Pas de réserve ménagée pour parer à un échec, pas d'unité dans l'ensemble des manœuvres; tout semblait abandonné au caprice de la fortune <sup>1</sup>.

La neuvième et la dixième légion, qui formaient l'aile gauche, furent vivement assaillies par les Atrébates. Mais, déjà fatigués de la course qu'ils venaient de faire et accueillis par une grêle de traits au moment où ils atteignaient la crête de la colline, ils furent rejetés dans la rivière, et les épées romaines tuèrent un grand nombre de ceux qui essayaient de la repasser. Les légions la traversèrent à leur tour. Mais les Atrébates se retournèrent brusquement contre elles et rétablirent pour quelque temps le combat. Bientôt ils plièrent de nouveau et se retirèrent en désordre. Pendant ce temps, les Véromandues, repoussés à leur tour, s'adossèrent à la Sambre, et tinrent vigoureusement tête à la huitième et à la onzième légion. La fortune fut moins favorable à l'aile droite des Romains, où combattait la douzième légion à quelque intervalle de la septième. Elles furent ébranlées par le choc de la phalange des Nerviens qui, sous la conduite du vergobret Boduognat <sup>2</sup>, se partagea aussitôt en deux divisions, dont l'une les enveloppa en remplissant le vide laissé par le centre et par l'aile gauche, occupés à lutter avec les Atrébates et les Véromandues, et dont l'autre s'achemina vers le sommet de la colline pour s'emparer du camp <sup>3</sup>.

Dans ces entrefaites, la cavalerie romaine et l'infanterie légère, que le premier choc des Belges avait entièrement disloquées, se repliaient en désordre vers le camp. Mais, se trouvant tout à coup en face de l'ennemi, elles se débandèrent de nouveau et s'enfuirent dans une autre direction.

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 22. — <sup>2</sup> D'autres écrivains font de Boduognat le chef des Véromandues. Cf. JULIUS CELSUS *Comment. de Vita Jul. Cæsar.*, lib. I, p. 50. —

<sup>3</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 25; PLUTARCH. in *Vita Cæsaris*, cap. 22.



De leur côté, les valets de l'armée, qui avaient vu, de la porte Décumane et du haut de la colline, la neuvième et la dixième légion passer la Sambre à la poursuite des Atrébates, descendaient la hauteur pour se livrer au pillage, lorsqu'ils aperçurent tout à coup au-dessus d'eux les Nerviens qui venaient de couronner la crête du coteau. A cette vue, ils se sauvèrent en toute diligence, croyant que le camp était enlevé. En même temps les conducteurs des bagages, qui survenaient, poussèrent des cris d'alarme et se dispersèrent de tous côtés. Au milieu de ce désordre, voyant le camp envahi par cette multitude d'ennemis, les légions pressées de toutes parts et presque enveloppées, les valets, la cavalerie, les frondeurs et les Numides rompus et fuyant dans toutes les directions, enfin la fortune des Latins désespérée, un corps auxiliaire de cavaliers, que les Trévires avaient envoyé à César, lâcha pied à son tour; ils coururent annoncer à leur cité que l'armée romaine était détruite, et que son camp et tous ses bagages étaient tombés au pouvoir des Belges <sup>1</sup>.

Dans ce péril extrême, César passa de la dixième légion à l'aile droite, qu'il trouva presque entièrement compromise. Les enseignes de la douzième légion étaient rassemblées dans un même endroit, et les troupes tellement serrées les unes contre les autres qu'elles étaient gênées pour combattre. Tous les centurions de la quatrième cohorte étaient morts, le signifière tombé, l'enseigne perdue, presque tous les centurions des autres cohortes blessés ou massacrés, le primipilaire criblé de blessures de manière à ne plus pouvoir se tenir debout, le reste des soldats livré au découragement. Quelques-uns de la troisième manipule, qui avait perdu tous ses chefs, commençaient

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 24; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 3; PLUTARCH. *in Vita Cæsaris*, cap. 25.



à déserters leurs rangs pour se mettre à l'abri des traits, tandis que les Belges, dont le flot ne cessait de gravir le coteau, continuaient d'un côté à envahir l'espace abandonné par le centre de l'armée romaine, et, de l'autre, à en tourner l'aile droite. Tout semblait perdu. César seul ne désespérait point. Arrachant le bouclier d'un des soldats de la dernière file (car il n'en avait point lui-même), il pénètre les rangs jusqu'au front de la bataille, appelle les centurions par leur nom, encourage les combattants, fait avancer les enseignes et élargir les manipules, afin qu'on puisse plus facilement se servir de l'épée. Sa présence rend l'espoir aux soldats et ranime leur courage. Chacun brûle de faire quelque effort surhumain sous les yeux de son chef et en face d'un si grand péril. Aussi les progrès des Belges en sont-ils un peu ralentis <sup>1</sup>.

Voyant que le sort de la septième légion n'était pas moins compromis que celui de la douzième, près de laquelle elle combattait, le proconsul ordonna aux tribuns militaires de les rapprocher peu à peu, et de les adosser l'une à l'autre. Cette disposition leur permettait de se soutenir réciproquement. Aussi, n'ayant plus à craindre d'être enveloppées et prises à dos, elles recommencèrent vigoureusement le combat. Dans ces entrefaites, les Belges, déjà maîtres du sommet de la colline, virent s'avancer au pas de course les deux légions d'arrière-garde, qui escortaient les bagages. En même temps le légat Titus Labiénus, après avoir dispersé les Atrébates et s'être emparé du camp des Nerviens, situé sur le coteau opposé, du haut duquel il put apercevoir la position critique de César, envoya en toute hâte à son secours la dixième légion. Ce corps, ayant jugé, par la fuite de la cavalerie et des valets, où

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 25; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 3; PLUTARCH. in *Vitâ Cesaris*, cap. 25; ANN. FLOR. lib. III, cap. 10; VALERI MAXIMI lib. III, cap. 2, § 49.



était le lieu du danger et dans quel péril se trouvait l'aile droite, accourut avec toute la promptitude possible <sup>1</sup>.

L'arrivée de ces secours inattendus ralluma tellement le courage des légions déjà prêtes à lâcher pied, qu'on vit jusqu'aux blessés s'aider de leurs boucliers pour se soulever de terre et pour prendre de nouveau part au combat. Les valets eux-mêmes, voyant les Belges frappés de stupeur à ce brusque changement de fortune, coururent au-devant de l'ennemi, quoiqu'ils fussent dépourvus d'armes, tandis que les cavaliers, brûlant d'effacer par leur bravoure la honte de leur fuite, cherchaient à se porter partout en avant des légions. Toute la face du combat était changée. Cependant les Belges ne cédèrent point le terrain. Plus la chance tournait contre eux, plus leur énergie devenait terrible. A mesure que tombaient les guerriers des premiers rangs, ceux qui les suivaient prenaient la place des morts et combattaient sur leurs cadavres. Ce fut un spectacle à la fois horrible et magnifique que cette lutte désespérée où les vivants, debout sur des monceaux de corps humains, continuaient avec le même acharnement à lancer leurs javelots et à renvoyer aux légions leurs propres traits : héroïsme qui du moins ne fut pas inutile, puisqu'il fit comprendre aux Romains la valeur de ces hommes qui avaient eu l'audace de franchir une large rivière, d'en gravir les bords abrupts et élevés et d'escalader un coteau d'un accès aussi difficile, obstacles qu'un si grand courage pouvait seul surmonter <sup>2</sup>.

Cette bataille, qui fut sans contredit la plus mémorable que la liberté eût jusqu'alors engagée dans la Gaule contre l'oppression romaine <sup>3</sup>, se termina, non par la soumission des Nerviens, mais, comme l'assurent quelques anciens, par l'anéantissement presque total de leur famille et de

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 26. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 27; POLYÆNI *Stratagemat.* lib. VIII, *περὶ Καίσαρος*, cap. 7. — <sup>3</sup> ANN. FLOR. lib. III, cap. 40, § 4.



leur nom <sup>1</sup>. A la nouvelle de cette effroyable défaite, les vieillards, les femmes et les enfants, qu'ils avaient mis en sûreté dans leurs marécages <sup>2</sup>, se virent à la merci du vainqueur, et ils envoyèrent, du consentement de ceux qui survivaient à ce désastre, des députés à César pour demander à capituler. De leurs six cents chefs, il n'en restait que trois vivants, et leurs soixante mille guerriers étaient exterminés ou mis hors de combat, à l'exception de cinq cents <sup>3</sup>. La politique, sinon le respect dû au courage malheureux, commandait au proconsul d'user de clémence à l'égard de ces infortunés qui venaient à lui en suppliants. Aussi, mit-il tous ses soins à pourvoir à leur conservation; il leur laissa la possession de leurs champs et de leurs villes, et défendit aux clans voisins de les inquiéter de quelque manière que ce fût <sup>4</sup>.

Cependant, les Aduatuques étaient en marche avec toutes leurs forces pour prendre part à la lutte des Nerviens. Mais, chemin faisant, ils apprirent la défaite de leurs alliés. Aussitôt ils retournèrent sur leurs pas et rentrèrent dans leurs cantons. Ils ne pouvaient douter que César ne vînt les y attaquer à leur tour. C'est pourquoi ils abandonnèrent leurs villes et leurs forteresses et se renfermèrent, avec tout ce qu'ils avaient de précieux, dans une de leurs citadelles, qui était admirablement défendue par la nature. Cette place, située sur un plateau élevé et entouré de toutes parts de rochers escarpés et inaccessibles, excepté d'un seul côté, où il se reliait à la campagne voisine par une jetée naturelle qui descendait

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 28; OROSIUS lib. VI, cap. 7; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 5. Il faut se garder de prendre ceci à la lettre, car nous verrons un peu plus loin les Nerviens reparaitre sur la scène, dans le soulèvement suscité contre les Romains par Indutiomar et Ambiorig. (Cf. CÆSAR. lib. V, cap. 38, 39 et 42.) — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 46. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 28; PLUTARCH. *in Vita Cæsaris*, cap. 25. D'après Tite-Live, l'armée nervienne se trouvait réduite à trois cents hommes après la bataille. Cf. TIT. LIV. *Epitom.* lib. dep. CIV. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 28.



en pente douce et qui était large d'environ deux cents pieds <sup>1</sup>. Cette jetée, ils la coupèrent transversalement par une double muraille fort haute et formée d'énormes blocs de rocher et de poutres aiguës <sup>2</sup>.

A peine eurent-ils mis la dernière main à ce retranchement, que César vint placer ses tentes à l'entrée de l'avenue de cette redoutable citadelle. Confians dans la force de leur position, ils commencèrent à le harceler par de fréquentes sorties et par des escarmouches souvent heureuses. Mais ils ne tardèrent pas à se voir enfermés dans la place par une ligne de circonvallation, qui avait douze pieds de haut et quinze mille pas de tour <sup>3</sup>, et qui était défendue par un cordon de fortins disposés de distance en distance. A l'aspect de ces gabions et de ces terrasses qui s'étaient élevés comme par enchantement, et surtout à la vue d'une tour de siège qu'ils virent au loin se dresser devant eux, ils se prirent d'abord à rire et à demander, du haut des remparts, aux assiégeants, à quoi pouvait servir cette énorme construction, et si des bras de nains, comme l'étaient les Romains, se croyaient assez forts pour l'approcher de leurs retranchements <sup>4</sup>.

Mais lorsqu'ils virent cette énorme machine se mettre en mouvement et s'avancer vers les murailles, ce spectacle

<sup>1</sup> Les opinions sont très-partagées sur l'emplacement qu'occupait cette citadelle. Selon d'Anville, il faut le chercher à Fallais, sur la Mehaigne. (Cf. d'ANVILLE, *Notice de la Gaule*, p. 34.) D'autres ont cru le découvrir à Beaumont, en Hainaut, ou à Sanson, près de Namur. (Cf. CELLARIUS, *Geograph. antiq.*, lib. II, cap. 3.) Un autre géographe conjecture qu'il se trouvait à Tongres. (Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 200.) M. Roulez penche à la fixer aux environs de Montaigu, en Brabant (*Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, page 49, note). Desroches (*Histoire ancienne des Pays-Bas autrichiens*, p. 442) et Dewez (*Mémoire sur les endroits de l'ancienne Belgique dont il est parlé dans César; Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, t. II, p. 2) désignent avec plus de probabilité la hauteur d'Hastedon, près de Namur. — <sup>2</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 29. — <sup>3</sup> Le métaphraste grec, à qui l'on doit la translation des sept premiers livres des Commentaires de César, dit cent vingt stades, mesure qui correspond à celle que nous venons d'indiquer. — <sup>4</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 30.



nouveau et inusité les frappa de stupeur, et ils crurent que de si prodigieux travaux ne pouvaient avoir été exécutés sans l'assistance spéciale des dieux. Aussi ils se hâtèrent d'envoyer des députés à César et de lui offrir leur complète soumission, à condition qu'il leur serait permis de garder leurs armes, parce que, disaient-ils, jaloués de tous leurs voisins, ils avaient à se défendre contre tous <sup>1</sup>.

Le proconsul répondit aux messagers aduatuques qu'il n'était point disposé à détruire leur cité, pourvu qu'ils se rendissent avant que ses béliers n'eussent atteint leur rempart; qu'il n'accorderait de capitulation qu'à condition qu'ils lui remettraient leurs armes, et qu'il agirait à leur égard comme il avait fait à l'égard des Nerviens, en défendant à leurs voisins de faire la moindre injure à un peuple placé sous la sauvegarde du peuple romain. A cette réponse, ils consentirent à se soumettre et jetèrent du haut de leur muraille, dans le fossé qui la précédait, une si grande quantité d'armes qu'il en était presque entièrement rempli. Ensuite ils ouvrirent leurs portes, et pendant le reste de la journée, la place offrit l'aspect du calme le plus profond <sup>2</sup>.

Le soir venu, César fit sortir ses troupes de la citadelle et fermer les avenues de son camp, de peur qu'à la faveur de l'obscurité les Aduatuques ne tentassent quelque entreprise contre son armée. Ses craintes se réalisèrent en effet <sup>3</sup>. Ils avaient tenu caché à peu près le tiers de leurs armes pour s'en servir contre les Romains <sup>4</sup>; car ils espéraient qu'après avoir reçu leur soumission, le proconsul quitterait leur citadelle avec ses soldats et que, pendant la nuit, le camp serait gardé avec moins de vigilance que de coutume. A la troisième veille, ils s'armèrent en silence, prirent leurs boucliers d'écorce et d'osier tressé, recou-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 54; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 4. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 52. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 55. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 52.



verts de peaux, et sortirent tous ensemble de la place, en se dirigeant du côté où les retranchements romains leur paraissaient plus faciles à escalader. Mais l'alarme ne tarda pas à se répandre dans le camp, averti de ce qui se passait par les signaux de feu qu'avaient allumés à la hâte les avant-postes plus rapprochés du point d'attaque. En un moment les légions se trouvèrent sur pied et se dirigèrent vers l'endroit menacé. Un combat acharné s'engagea aussitôt, avant même que César eût eu le temps de donner un ordre. La lutte fut d'autant plus vive que les assaillants n'avaient plus d'espoir de salut que dans le succès. Mais, ayant contre eux le désavantage du lieu et accablés par l'averse de traits qui pleuvait des retranchements et des tours, ils se virent trompés dans cette attente. Ils laissèrent quatre mille hommes sur le terrain, et le reste fut refoulé en désordre dans la citadelle. Le lendemain, l'armée romaine en rompit les portes à coups de hache, y pénétra sans résistance, et César fit mettre à l'encan la population tout entière : la section seule <sup>1</sup> s'éleva à cinquante-trois mille têtes <sup>2</sup>.

Pendant que le proconsul étendait ainsi le pouvoir de ses armes dans le nord, un de ses lieutenants, Publius Crassus, qui commandait la septième légion <sup>3</sup>, remportait des succès non moins signalés dans l'ouest de la Gaule. Lancé, dans le but d'opérer une diversion, sur les populations voisines de la mer occidentale, il soumit toutes les tribus échelonnées sur les côtes de la Manche et de l'Océan, depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la

<sup>1</sup> Les Romains avaient coutume de diviser le butin en trois parts : la première, appelée *præda*, appartenait aux soldats ; la deuxième, qu'on désignait par le nom de *manubiæ*, était assignée au commandant de l'armée ; la troisième, qu'on nommait *sectio*, était réservée à l'État. Cf. ERNESTI *Clavis Ciceroniana*, p. 732, ad *Orat. de Lege Agraria*, Orat. II, cap. 22, § 59 ; AULI GELLI *Noct. Attic.*, lib. XIII, cap. 24. — <sup>2</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 33 ; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 4. — <sup>3</sup> CÉSAR. lib. III, cap. 7.



Loire <sup>1</sup> : victoire peu difficile, sans doute, puisque César n'a point jugé à propos de nous transmettre les détails de cette expédition.

Ainsi une seule campagne avait suffi, non pour dompter, mais pour soumettre à l'oppression romaine la majeure partie de la Gaule, depuis les Vosges jusqu'à l'Océan, depuis la Loire jusqu'à l'Escaut. Le bruit de cette conquête, due moins à la faiblesse des vaincus qu'à la supériorité de la tactique des vainqueurs, retentit jusqu'au delà du Rhin inférieur. Aussi, la tribu germanique des Ubiens, qui bordait ce fleuve, envoya à César des députés pour lui offrir sa soumission et lui promettre des otages <sup>2</sup>. Mais le proconsul, qui se disposait à reprendre le chemin de l'Italie et de l'Illyrie, les assigna au printemps suivant. Puis il plaça ses légions dans leurs quartiers d'hiver. Sept d'entre elles furent cantonnées sur la rive droite de la Loire, dans le pays des Carnutes <sup>3</sup>, des Andes <sup>4</sup> et des Turons <sup>5</sup>, pour tenir en échec, d'un côté les tribus armoricaines <sup>6</sup>, et de l'autre, les clans nouvellement soumis des Belges. La douzième, placée sous les ordres de Servius Galba, fut échelonnée avec une partie de la cavalerie dans les Alpes Pennines, pour tenir, par la route de ces montagnes, les communications avec l'Italie ouvertes aux nombreux marchands qui trafiquaient entre ce pays et la Gaule <sup>7</sup>. Ces dispositions prises, le proconsul se rendit à Rome, où la nouvelle de ses victoires l'avait précédé et avait fait décréter par le sénat des fêtes publiques et des

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. II, cap. 34. Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 149-165. — <sup>2</sup> CÉSAR. lib. IV, cap. 16. — <sup>3</sup> Les Carnutes occupaient le territoire chartrain, qui leur doit son nom. Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 170. — <sup>4</sup> Les Andes, connus par Pline (lib. IV, cap. 18) sous le nom d'*Andegavi*, et par Tacite (*Annal.* lib. III, cap. 44) sous celui d'*Andecavi*, étaient cantonnés dans l'Anjou. Cf. MANNERT, lib. laud., p. 163. — <sup>5</sup> Le territoire des Turons correspondait à peu près à la Touraine actuelle. Cf. MANNERT, *loc. cit.* — <sup>6</sup> CÉSAR. lib. III, cap. 9. — <sup>7</sup> CÉSAR. lib. III, cap. 4.



sacrifices aux dieux pendant l'espace de quinze jours <sup>1</sup>.

Cependant, l'hiver n'empêcha point les populations de la Gaule de songer aux moyens de secouer le joug que la présence des troupes romaines faisait peser sur elles. Tandis que les clans belliqueux des Alpes essayaient vainement de briser les forces que Galba commandait dans ces montagnes <sup>2</sup>, toute l'Armorique était en proie à une agitation extraordinaire. Les légions cantonnées sur la rive droite de la Loire manquaient de vivres, soit que la moisson précédente eût souffert de la guerre qui venait de finir, soit que les peuples au milieu desquels elles avaient leurs quartiers refusassent de leur livrer du blé. Publius Crassus, qui était campé sur le territoire des Andes avec la septième légion, souffrait surtout de cet état de choses. C'est pourquoi il résolut de frapper de réquisitions les tribus qui l'avoisinaient, et chargea plusieurs préfets et tribuns militaires d'exécuter ses ordres à cet égard. Titus Terrasidius fut envoyé chez les Unelles <sup>3</sup>; Marcus Trebius Gallus, chez les Curiosolites <sup>4</sup>; Quintus Vélianus et Titus Silius, chez les Vénètes <sup>5</sup>.

Ce dernier clan, que la géographie ancienne rattache à la famille des Belges <sup>6</sup>, exerçait une grande prépondérance sur tout le littoral armoricain. Grâce à sa force navale et au nombre de ses marins, dont la fréquence de leurs relations commerciales avec les îles Britanniques développait sans cesse l'habileté, il était parvenu à soumettre à un

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 55; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 5; PLUTARCH. *in Vita Cæsaris*, cap. 25; CICERON. *Orat. de provinc. consul.* 40, 44, 42. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 4-6; DION. CASS. *loc. cit.* — <sup>3</sup> Les Unelles habitaient la pointe nord-ouest de la Normandie. Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 455. — <sup>4</sup> Les Curiosolites étaient probablement fixés sur le territoire de Saint-Malo, où l'on a découvert, dans le village de Corseult, un peu à l'ouest de Dinan, les restes d'une ville antique, que l'on regarde comme l'ancienne capitale de ce clan. Cf. MANNERT, *lib. laud.*, p. 454. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 7. Les Vénètes occupaient à peu près le territoire auquel correspond aujourd'hui le diocèse de Vannes. Cf. MANNERT, *lib. laud.*, p. 449. — <sup>6</sup> STRABON. lib. IV, t. I, p. 555. Cf. ci-dessus, t. I, p. 79.



tribut tous les peuples voisins qui fréquentaient la mer <sup>1</sup>. D'ailleurs, la nature même du territoire des Vénètes le rendait singulièrement facile à défendre. Exposé deux fois toutes les vingt-quatre heures aux violentes marées de l'Atlantique, qui sillonnaient le pays de canaux et de marécages, et coupaient les routes et les communications, il ne se prêtait en aucune manière aux manœuvres d'une armée. Les villes, bâties la plupart à l'extrémité de petites langues de terre ou de promontoires, que la mer transformait, à chaque haute marée, en autant d'îlots, étaient difficiles à attaquer du côté de la terre ferme par des troupes que le flux pouvait surprendre et disloquer, et, du côté de l'Océan, par des navires que le reflux pouvait mettre en danger au milieu des bas-fonds et des bancs de sable <sup>2</sup>.

Aussi les Vénètes, au lieu de céder aux injonctions de Vélianius et de Silius, les mirent aux fers et les retinrent prisonniers dans l'espoir d'obtenir pour leur rançon la restitution des otages que Crassus les avait forcés de lui livrer. Encouragés par ce coup hardi, les Unelles et les Curiosolites firent à leur tour main basse sur les tribuns militaires chargés de leur faire des sommations. Dès ce moment, ils ne pouvaient plus reculer. Leurs cités s'envoyèrent réciproquement des députés et s'engagèrent entre elles à agir de commun accord et à courir la même fortune. Elles firent plus; elles sollicitèrent leurs voisins à reconquérir la liberté qu'ils tenaient de leurs ancêtres, à moins qu'ils ne préférassent le joug de Rome. Bientôt toutes les tribus maritimes se trouvèrent unies en une même ligue, et elles envoyèrent dire à Crassus qu'il eût à leur restituer les otages qu'il avait exigés d'elles, s'il voulait qu'elles lui rendissent leurs prisonniers <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 8. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 9 et 12. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 8 et 9.



La nouvelle de ce soulèvement surprit, comme un coup de foudre, César qui se trouvait précisément au fond de l'Illyrie <sup>1</sup>. Aussi, se hâta-t-il de prescrire à ses lieutenants toutes les mesures nécessaires pour faire face au danger. Il leur ordonna de s'emparer des navires gaulois <sup>2</sup>, de faire construire sur la Loire un bon nombre de galères, de recruter des rameurs dans la Province, de rassembler des matelots et des pilotes; et il accourut lui-même se placer à la tête des légions, aussitôt que la saison le permit.

La confédération armoricaine, informée de l'arrivée de César dans la Gaule, et se voyant dans l'impossibilité de reculer, voulut, de son côté, se préparer à la grande lutte qui s'annonçait. Les alliés équipèrent et rassemblèrent leur flotte, qui était leur force principale et qui ne pouvait manquer d'avoir un grand avantage sur celle des Romains, entièrement étrangers à un littoral dont ils ignoraient les bancs, les ports et les îles. Ils fortifièrent leurs villes, enlevèrent toutes les provisions dans les campagnes et attirèrent dans leur ligue les Osismiens <sup>3</sup>, les Nannètes <sup>4</sup>, les Lexoviens <sup>5</sup>, les Ambiliates <sup>6</sup>, les Morins <sup>7</sup>, les Diablintes <sup>8</sup> et même les lointains Ménapiens <sup>9</sup>. Ils envoyèrent demander des secours jusque dans l'île de Bretagne à leurs anciens frères de race, qui leur fournirent un corps d'auxiliaires <sup>10</sup>.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 35, et lib. III, cap. 7. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 44. — <sup>3</sup> Les Osismiens habitaient l'extrémité occidentale de la Bretagne (Cf. POMPON. MELÆ lib. II, cap. 2), et occupaient à peu près tout le territoire correspondant aux diocèses de Léon et de Quimpercorentin, et la majeure partie de celui de Tréguier. (Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 454) — <sup>4</sup> Les Nannètes étaient établis sur la Loire inférieure, dans la partie du diocèse de Nantes qui s'étend sur la rive septentrionale du fleuve. (Cf. MANNERT, lib. laud., p. 148.) — <sup>5</sup> Les Lexoviens étaient échelonnés entre la rivière de Vire et la Seine. (Cf. MANNERT, lib. laud., p. 157 et 158.) — <sup>6</sup> Les Ambiliates côtoyaient l'Océan, sur la rive gauche de la Loire. (Cf. ZEUSS, *die Deutschen und die Nachbarstaemme*, p. 204.) — <sup>7</sup> Voir ci-dessus, page 8. — <sup>8</sup> Les Diablintes étaient campés sur la Mayenne supérieure. (Cf. MANNERT, lib. laud., p. 163 et 164.) — <sup>9</sup> Voir ci-dessus, page 8. — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 9, et lib. IV, cap. 20.



(L'an 56 avant Jésus-Christ.) Si grandes que fussent les difficultés qu'il prévoyait dans la nouvelle guerre qui allait s'ouvrir, César comprit la nécessité de prendre les armes pour venger l'insulte faite aux envoyés de Crassus, pour dissoudre la ligue formée par les Armoricains, et pour empêcher les tribus voisines d'imiter leur exemple. Mais il avisa d'abord aux moyens de parer aux fâcheuses éventualités que le bruit de ce soulèvement pouvait faire naître sur d'autres points de la Gaule <sup>1</sup>.

Il chargea donc son lieutenant Labiénus de se rendre avec la majeure partie de ses chevaux dans le pays des Trévires, à l'effet d'imposer aux Rémois et aux autres clans de la Belgique, et de contenir sur la rive droite du Rhin les Germains, que les Belges, disait-on, avaient appelés à leur aide. Il ordonna à Crassus de franchir la Loire avec dix cohortes légionnaires et une nombreuse cavalerie pour tenir en respect les peuples de l'Aquitaine, et les empêcher de faire cause commune avec ceux de l'Armorique. Il lança Titurius Sabinus avec trois légions dans le pays des Unelles, des Curiosolites et des Lexoviens, pour neutraliser les forces de cette partie de la ligue. Enfin, il préposa le jeune Décimus Brutus au commandement de la flotte, et lui donna l'ordre de cingler au plus tôt vers les côtes des Vénètes. Ces dispositions faites, il se mit en personne à la tête de l'armée et prit par terre la même direction <sup>2</sup>.

Les opérations de guerre commencèrent aussitôt. Mais elles traînèrent singulièrement en longueur. D'un côté, les légions n'avançaient qu'avec une lenteur extrême dans un pays aussi défavorable à l'offensive que l'était celui où elles manœuvraient; et, de l'autre, la facilité de la défense rendait les Vénètes presque insaisissables. Chaque fois

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 40. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 44.



qu'à force de travaux les assaillants étaient parvenus, par des jetées assez solides pour résister à l'assaut des marées, à approcher d'une ville et à s'en emparer, les habitants leur échappaient par la mer en se jetant dans leurs navires et en se sauvant dans quelque port voisin, où il était aussi impossible de les atteindre. Une partie de la difficulté de cette guerre eût disparu, si les vaisseaux romains avaient pu prendre la mer et gagner les côtes de la Vénétie pour appuyer les mouvements de César. Mais une grande partie de l'été s'écoula avant qu'ils pussent mettre à la voile à cause des violentes tempêtes qui ne cessaient de régner <sup>1</sup>. Aussi, après avoir enlevé quelques forteresses, le proconsul, découragé par tant de fatigues sans résultat, prit la résolution d'attendre l'arrivée de la flotte. Enfin elle parut à l'horizon. Aussitôt les Vénètes sortirent à sa rencontre avec deux cent vingt bâtiments parfaitement équipés et garnis de toute espèce d'armes <sup>2</sup>. De leur côté, les Romains furent saisis d'étonnement à la vue de ces masses formidables qu'ils ne surent comment aborder. Car la solidité des navires vénètes <sup>3</sup> leur permettait de défier les éperons dont les vaisseaux latins étaient armés, et leur construction élevée leur donnait à la fois l'avantage d'être à l'abri des traits et de ne pouvoir être saisis par les crampons d'abordage. Les galères romaines n'avaient d'autre supériorité que par l'agilité de la manœuvre qu'elles devaient à leurs rameurs <sup>4</sup>. En outre, elles étaient pourvues d'un bon nombre de faux qui, fixées à de longues perches et semblables aux faux murales dont on se servait dans les sièges <sup>5</sup>, devaient leur être d'un grand secours dans l'action qui allait s'engager <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 12; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 45. — <sup>2</sup> D'après Dion Cassius, ils ne s'étaient munis d'aucune espèce de projectiles. Cf. DION. CASS. *loc. cit.* — <sup>3</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 66. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 13. — <sup>5</sup> VEGETII *de Re militari*, lib. V, cap. 14. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 14.



Bientôt les deux flottes se heurtèrent. Les Romains commencèrent l'attaque avec l'éperon; mais ils ne tardèrent pas à en reconnaître le peu d'effet. Ils ne reconnurent pas moins l'inutilité des tours qui s'élevaient sur leurs galères et qui, destinées à lancer des traits, étaient dominées par les poupes des nef armoricaines, d'où pleuvait une nue de projectiles qui, plongeant parmi les ennemis, frappaient tous à coup sûr. Alors Décimus Brutus fit jouer ses terribles faux. Ses marins les engageaient dans les cordages qui attachaient les vergues aux mâts des bâtiments vénètes, et, après les avoir ainsi accrochés, ils les traînaient après eux en faisant force de rames, jusqu'à ce que, les cordages rompus et les vergues tombées, ces navires, qui ne manœuvraient que grâce à leurs voiles et à leur mâture, fussent réduits à l'impossibilité de se mouvoir <sup>1</sup>. Chaque fois qu'un vaisseau se trouvait ainsi désemparé, deux ou trois galères l'entouraient, les soldats y montaient à l'abordage <sup>2</sup>, et il s'y engageait une lutte corps à corps : lutte acharnée, à laquelle assistaient, d'un côté, César et ses légions échelonnées sur les hauteurs qui bordaient la côte <sup>3</sup>, et, de l'autre, sans doute, les familles des guerriers armoricains.

Les Vénètes, ayant perdu de cette manière plusieurs de leurs embarcations et ne sachant comment faire obstacle au jeu de ces faux obstinées, résolurent de regagner leur port. Mais, par une fatalité désastreuse, à peine eurent-ils viré de bord pour prendre le vent, qu'il survint un calme si complet qu'ils ne purent plus se mouvoir. Dès ce moment, la victoire fut assurée aux galères romaines, qui les enlevèrent presque tous à l'abordage <sup>4</sup> et les livrèrent aux flammes <sup>5</sup>. Il n'en échappa qu'un petit nombre qui réussirent

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 14. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 15. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 14. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 15; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 40-44; ANNÆI FLORI lib. III, cap. 10, § 5. — <sup>5</sup> PAULI OROSI lib. VI, cap. 8.



à gagner la terre, à l'entrée de la nuit; car l'action avait duré depuis dix heures du matin et elle ne se termina qu'au coucher du soleil <sup>1</sup>.

Ce combat mit fin à la guerre des Vénètes et des provinces maritimes. Car toutes les forces des clans armoricains, hommes et vaisseaux, s'y étaient trouvées engagées. Leur flotte perdue, et leur armée ne pouvant plus se défendre dans leurs villes désormais incapables de résister à un double siège, ceux qui survivaient se soumirent corps et biens à César. Mais l'implacable Romain leur fit cruellement expier l'attentat qu'ils avaient exercé sur les envoyés de Crassus. Il fit massacrer tous ceux qui avaient pris part à la guerre <sup>2</sup>, et périr dans les supplices les chefs de la nation <sup>3</sup> et les citoyens les plus éminents <sup>4</sup>. Le reste fut vendu sous la couronne <sup>5</sup>.

Ce terrible exemple de sévérité, comme l'appelle un ancien <sup>6</sup>, était une cruauté inutile, si tant est qu'il ait été calculé, comme on doit le croire, pour frapper de terreur la Gaule occidentale. Car, pendant que César opérait avec son corps d'armée dans le pays des Vénètes, Titurius Sabinus avait atteint avec ses trois légions le territoire des Unelles. Cette tribu s'était placée sous les ordres d'un chef nommé Virodovig, qui, disposant en maître des cités confédérées, avait réuni une armée imposante. Les Lexoviens et les Aulerques Éburovices <sup>7</sup> s'étaient joints à lui, après avoir mis à mort leurs magistrats, qui se montraient opposés à toute rupture ouverte avec les Romains. Enfin, il avait vu accourir de tous les points du centre et du nord de la Gaule, pour se ranger sous ses drapeaux, un grand

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 45. — <sup>2</sup> PAULI OROSII lib. VI, cap. 8. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 46. — <sup>4</sup> DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 45. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 46. — <sup>6</sup> PAULI OROSII lib. VI, cap. 8. — <sup>7</sup> Les Aulerques Éburovices occupaient le Perche actuel et une partie du sud-ouest de la Normandie et de l'Île-de-France. (Cf. MANNERT, *Geographie*, t. II, part. I, p. 464.)



nombre de paysans que l'espoir du butin et surtout l'amour de la guerre arrachaient aux travaux des champs <sup>1</sup>.

Ces forces arrêtaient le premier élan du lieutenant de César. C'est pourquoi Sabinus s'empessa de se mettre à l'abri dans un camp placé en un lieu favorable et solidement fortifié. Viridovig vint prendre position à deux milles de là. Tous les jours, on le voyait ranger ses troupes en ordre de bataille devant l'ennemi pour lui offrir le combat. Mais le capitaine romain ne cessait de le refuser. Aussi, devint-il bientôt l'objet du mépris des Gaulois et même des sarcasmes de ses propres soldats. L'opinion que les confédérés conçurent de sa peur ne tarda pas à les enhardir au point de venir l'insulter au pied même de ses retranchements. Cette crainte, du reste, il la motivait prudemment par la nécessité d'attendre, en l'absence de César, une occasion opportune pour se mesurer avec des forces aussi considérables que celles qui lui étaient opposées <sup>2</sup>.

Ce manège avait duré longtemps, et Sabinus temporisait toujours. Enfin, il résolut de mettre à profit la sécurité qu'il avait inspirée aux Armoricaains. Il choisit donc, parmi les Gaulois auxiliaires qui servaient sous ses drapeaux <sup>3</sup>, un homme distingué par sa ruse et propre à la mission difficile qu'il était appelé à remplir. Ayant été gagné à force de promesses et d'argent, ce Gaulois passa comme un transfuge au camp de Viridovig; il exagéra devant les confédérés la position critique de César, et leur insinua que Sabinus se disposait à lever ses tentes pendant la nuit même, pour voler au secours de son chef. A cette nouvelle insidieuse, ils s'écrièrent d'une voix unanime qu'il fallait saisir cette occasion et marcher contre les Romains. Tout concourait, d'ailleurs, à faire prévaloir cet avis : les tempo-

<sup>1</sup> CÆSAR, lib. III, cap. 47. — <sup>2</sup> CÆSAR, *loc. cit.* — <sup>3</sup> Γάλλον τινὰ ἐκ τῶν συμμάχων, d'après le métaphraste grec.



risations de Sabinus, les paroles du faux transfuge, le manque de vivres que l'on commençait à éprouver, l'espoir qu'on mettait dans l'issue de la guerre de Vénétie, et jusqu'à cette facilité avec laquelle on croit à ce qu'on désire. Aussi, ils ne voulurent pas permettre ni à Viridovig ni aux autres chefs de lever l'assemblée avant que ceux-ci n'eussent donné l'ordre de prendre les armes et d'attaquer le camp romain. Aussitôt, comme s'ils tenaient déjà la victoire, ils se mirent en marche, chargés de fascines destinées à combler les fossés des retranchements <sup>1</sup>.

Le camp de Sabinus était placé sur une hauteur qui s'abaissait par une pente douce d'environ mille pas. Les Armoricaïns s'y portent au pas de course pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de prendre les armes et de se mettre en ordre de combat. Hors d'haleine et embarrassés par le fardeau dont ils sont chargés, ils atteignent le bord du fossé. Mais au même instant Sabinus fait ouvrir deux portes du camp et ses troupes fondent avec impétuosité sur les assaillants. Grâce à la supériorité de leur discipline et à l'avantage de leur position, elles les rompent sans peine et les mettent en déroute. Brisés par ce choc, un grand nombre d'Armoricaïns tombent sous l'épée des légions; le reste est poursuivi par la cavalerie qui achève de les écraser <sup>2</sup>. Peu réussirent à se sauver par la fuite. La nouvelle de cette victoire parvint à César en même temps que Sabinus recevait celle du désastre des Vénètes. Les derniers restes de la ligue, découragés par tant de malheurs, se déterminèrent enfin à reconnaître la suprématie romaine <sup>3</sup>.

Les armes de Crassus n'avaient pas été moins heureuses. Il avait franchi le cours de la Loire <sup>3</sup>, forcé les

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. III, cap. 48; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 45. — <sup>2</sup> PAULI OROSHI lib. IV, cap. 8. — <sup>3</sup> CÉSAR. lib. III, cap. 49; DION. CASS. *loc. cit.* — <sup>4</sup> CÉSAR. lib. III, cap. 20.



Pictons <sup>1</sup> et les Santons <sup>2</sup> à livrer leurs vaisseaux pour augmenter la flotte que Décimus Brutus allait conduire contre les Vénètes <sup>3</sup>, frappé dans deux batailles sanglantes les Sotiates <sup>4</sup>, ainsi que les Vocates <sup>5</sup> et les Tarusates <sup>6</sup>, leurs voisins, porté ses aigles jusqu'au pied des Pyrénées occidentales et soumis presque toutes les tribus qui peuplaient l'Aquitaine <sup>7</sup>.

Parmi les clans belges qui avaient pris part à la ligue armoricaine, il en restait deux que les épées romaines n'avaient pas encore atteints : c'étaient les Morins et les Ménapiens, les seuls qui n'eussent pas déposé les armes et qui eussent refusé d'envoyer des députés à César. Bien que l'été tirât déjà à sa fin, le proconsul marcha contre eux, dans l'espoir de terminer promptement cette guerre. Mais il comprit bientôt toutes les difficultés qu'il aurait à les atteindre; car, ayant vu succomber tant de peuples lus puissants et plus nombreux, ils avaient adopté un autre plan de campagne. Retranchés avec leurs familles et leurs biens au milieu des bois et des marécages qui couvraient leur pays <sup>8</sup>, ils pouvaient défier longtemps la puissance des Latins. Cette circonstance commandait la plus grande prudence. Aussi, parvenu à l'entrée des forêts de la Morinie, César commença-t-il par établir un camp fortifié. Ses soldats, se croyant parfaitement en sûreté, car aucun Belge ne se montrait, s'étaient disséminés pour travailler aux retranchements, quand tout à coup les Morins débou-

<sup>1</sup> Les Pictons occupaient à peu près tout le territoire auquel correspond le Poitou, qui leur doit son nom. Cf. MANNERT, *Geographie*, t. II, part. I, p. 420. — <sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 107, note 8. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 41. — <sup>4</sup> On a cru trouver le siège de cette tribu sur le territoire d'Atre. Cf. MANNERT, lib. laud., p. 437, et CELLARI *Notit. Orb. Antiq.* t. II, part. II, p. 444. — <sup>5</sup> Cette tribu était cantonnée sur le territoire de Bazas. Cf. MANNERT, lib. laud., p. 435. — <sup>6</sup> Ils habitaient le pays de Marsan en Gascogne. Cf. MANNERT, lib. laud., p. 438, et CELLARI lib. laud., p. 456. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 20-27; DION CASS. lib. XXXIX, cap. 44; ANN. FLOR. lib. III, cap. 10, 6, PAULI OROSI lib. VI, cap. 8. — <sup>8</sup> STRABON. lib. IV, t. I, p. 535.



chèrent de leurs épais taillis et fondirent impétueusement sur l'ennemi. Le choc fut terrible. Les Romains, un moment étourdis par cette attaque inattendue, prirent aussitôt les armes et, s'étant formés en ordre de combat, réussirent à refouler les assaillants qui perdirent quelques hommes. Mais une partie des légions, ayant pénétré trop loin dans ces bois coupés de marais dont les gués leur étaient inconnus, essayèrent dans cette poursuite une perte assez considérable <sup>1</sup>.

Il fallait abandonner l'idée de forcer les forêts, ou adopter celle de les abattre. César prit ce dernier parti; et, pour empêcher que ses soldats désarmés et dispersés ne fussent plus exposés à une surprise, il fit entasser sur ses flancs les arbres à mesure qu'ils tombaient sous la cognée des travailleurs et former au moyen de cet abatis un solide retranchement. L'activité des légions fut si grande que peu de jours leur suffirent pour dégager un vaste espace de terrain. Parfois même elles employaient l'incendie pour débayer plus vite le sol <sup>2</sup>. Mais, à mesure qu'elles avançaient, croyant saisir les troupeaux et toucher aux bagages des Morins, ceux-ci reculaient dans leurs solitudes et échappaient à l'ennemi en lui faisant plus de dommage qu'ils n'en recevaient <sup>3</sup>. Cependant ces difficultés n'eussent peut-être pas découragé les Romains, si l'automne ne fût venue au secours des Belges, en amenant de fréquents orages et de grosses pluies qui forcèrent bientôt César à cesser les travaux <sup>4</sup>; car le toit même des tentes n'offrait plus d'abri aux soldats. Il se borna donc à dévaster les champs des Morins, et à brûler quelques-uns de leurs villages. Ensuite, après avoir réparti ses troupes en quartier d'hiver sur le territoire des Aulerques, des Lexoviens

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. III, cap. 28; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 44. — <sup>2</sup> ANNÆI FLORI lib. III, cap. 40, § 6. — <sup>3</sup> DION. CASS. *loc. cit.* — <sup>4</sup> STRABON. lib. IV, tom. I, pag. 364.



et des autres clans gaulois que ses armes venaient de combattre <sup>1</sup>, il reprit le chemin de l'Italie <sup>2</sup> (l'an 56 avant Jésus-Christ). Les deux campagnes précédentes avaient soumis à la domination romaine la majeure partie de la Gaule, depuis les Vosges jusqu'à l'Océan, depuis la Province jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Belgique. Celle qui allait s'ouvrir devait mettre César en contact avec les tribus germaniques qui avaient commencé à attaquer la barrière du Rhin.

Depuis plusieurs années, les hordes belliqueuses des Suèves imprimaient la terreur à toute la Germanie centrale, lorsque le mouvement d'Ariovist les sollicita à se tourner tout à coup du côté de la Gaule <sup>3</sup>. Dès ce moment elles dirigèrent leurs chars nomades vers l'ouest, culbutant les clans de leur propre race, qui pouvaient faire obstacle à leur marche, ou les frappant de tributs après les avoir soumis <sup>4</sup>. Au moment où César obtint le gouvernement de la Province, elles menaçaient déjà le flanc oriental des Trévires, et occupaient la rive droite d'une partie du Rhin moyen <sup>5</sup>. Parmi les tribus qu'elles avaient ainsi forcées de chercher ailleurs des terres, se trouvaient les Tenctres et les Usipètes <sup>6</sup>. Ceux-ci avaient erré pendant trois ans dans différentes parties de la Germanie <sup>7</sup>, lorsque enfin, poussés vers le Rhin inférieur, ils vinrent s'établir le long de ce fleuve, les premiers au sud, les seconds au nord de la Lippe <sup>8</sup>. Leur migration se composait de quatre cent trente mille têtes <sup>9</sup>.

(L'an 55.) L'arrivée de cette horde nombreuse inspira une vive inquiétude aux Ménapiens, qui, échelonnés sur la

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 29 ; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 44. — <sup>2</sup> PLUTARCH. in *Vita Cæsaris*, cap. 25. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 37 seqq. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 3 et 4. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 57. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 4. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 4. — <sup>8</sup> MANNERT, *Geographie*, t. III, p. 454. Cf. LEDERUR, *das Land und Volk der Bructerer*, p. 47 seqq., et 161 seqq. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 45.



rive méridionale du Rhin <sup>1</sup>, possédaient même, sur la rive opposée, des terres et quelques villages qu'ils abandonnèrent en toute hâte. Retranchés derrière la grande barrière de la Gaule, ils distribuèrent aussitôt des postes le long du fleuve pour en défendre le passage. Leurs appréhensions ne tardèrent pas à se réaliser. Les Germains essayèrent tous les moyens de franchir le courant. Mais, n'ayant pu réussir à le passer faute de bateaux ni à le traverser par les gués qui étaient tous gardés avec soin, ils s'en retournèrent et feignirent de rentrer dans leurs cantonnements qui se trouvaient à trois journées de là. On les croyait bien loin, et le parti des Ménapiens, qui s'était retiré devant eux, se rassura par leur retraite simulée, repassa le Rhin et reprit paisiblement possession de ses villages. Mais la horde ennemie revient brusquement sur ses pas, et, après une marche forcée d'une nuit, ses cavaliers fondent à l'improviste sur les Gaulois, qu'ils massacrent tous sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise; ils s'emparent de leurs barques, franchissent le fleuve et viennent s'installer victorieux sur le territoire belge où ils passent tranquillement le reste de l'hiver <sup>2</sup>.

Le bruit de cette invasion inattendue des Germains causa une émotion profonde dans toute la Gaule. Elle se communiqua aux Romains, qui se sentaient trop peu sûrs, au milieu des populations frémissantes qu'ils venaient de soumettre, pour ne pas appréhender qu'elles ne cherchassent et ne trouvassent des alliés dans les bandes qui entamaient leur territoire <sup>3</sup>. Informé des événements dont la Belgique venait d'être le théâtre, César, que ces craintes agitaient surtout, se hâta de reprendre le chemin de la Gaule, même avant le retour du printemps, pour faire face aux éventualités plus graves qu'il redoutait.

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 8, note 8. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 4. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 5.



Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. A peine de retour dans la Province, il apprit que plusieurs cités avaient envoyé des messagers aux Usipètes et aux Tenchtres pour les engager à s'avancer dans l'intérieur du pays<sup>1</sup>, et que les Germains, encouragés par ces sollicitations, s'étaient mis en marche et touchaient déjà aux confins des Éburons et du clan des Condruses<sup>2</sup>.

Il convoqua donc les chefs des cités gauloises, et, dissimulant tout ce qu'il savait, les flatta, les entraîna par son éloquence, ordonna une nombreuse levée de cavalerie et résolut la guerre contre les Germains<sup>3</sup>.

Ses provisions faites et sa cavalerie rassemblée, il s'avança vers les marches des Éburons et des Trévires, contre les nouveaux ennemis qu'il allait combattre. Il n'en était plus éloigné que de quelques étapes, quand deux députés, envoyés par les Tenchtres et les Usipètes, vinrent à sa rencontre et lui dirent que les Germains ne se disposaient point à offrir la guerre aux Romains, mais qu'ils l'accepteraient s'ils étaient provoqués; que c'était une vieille coutume de leurs ancêtres de résister à quiconque les attaquait et de ne point descendre à des prières; qu'ils croyaient cependant devoir ajouter qu'ils étaient entrés malgré eux dans la Gaule, parce qu'ils avaient été rejetés hors de leurs terres; que, si Rome voulait les laisser en paix sur le territoire qu'ils avaient conquis par les armes ou leur concéder des champs, ils pourraient lui être des amis utiles; qu'ils ne cédaient qu'aux seuls Suèves, à qui les dieux immortels eux-mêmes ne pouvaient se comparer, et finalement qu'il n'y avait pas d'autre ennemi sur la terre qu'ils ne se crussent en mesure d'écraser<sup>4</sup>.

César leur répondit qu'il ne traiterait point avec eux aussi longtemps qu'ils resteraient sur le sol gaulois; qu'un

<sup>1</sup> JUL. CÆSAR lib. II, cap. 65. — <sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 8. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 6.  
— <sup>4</sup> CÆSAR. lib. IV cap. 7.



peuple qui n'avait pas su défendre son propre territoire n'était pas en droit de s'emparer de celui des autres; que, du reste, il n'y avait plus dans la Gaule de terrain vacant où l'on pût, sans violer toute justice, autoriser une si grande multitude à s'asseoir; que, s'ils le voulaient, il leur permettrait de s'établir sur les terres des Ubiens, qui, acculés par les Suèves contre la rive orientale du Rhin <sup>1</sup>, venaient précisément de lui demander du secours, et qu'il se faisait fort d'obtenir l'assentiment de la cité ubienne <sup>2</sup>.

Les députés germains promirent d'aller porter aux leurs la réponse de César et de revenir dans trois jours, après que leur nation en aurait délibéré. Seulement ils prièrent le proconsul de suspendre sa marche pendant ce délai. Mais il refusa de prendre cet engagement. Il comprenait que leur unique intention était de gagner du temps; car il était informé que, peu de jours auparavant, une grande partie de leurs chevaux avaient passé la Meuse pour amasser du butin et des approvisionnements sur les terres des Ambivarites <sup>3</sup>, et qu'ils ne demandaient un délai que pour attendre le retour de cette expédition <sup>4</sup>.

Aussi continua-t-il sa marche. Il n'était plus qu'à douze mille pas du camp des Germains, quand les députés revinrent et le conjurèrent de ne pas s'avancer davantage. Comme ils ne purent obtenir cette concession, ils le prièrent d'empêcher au moins que sa cavalerie, qui formait

<sup>1</sup> MANNERT, *Geographie*, t. I, partie I, p. 250; UKERT, *Geographie*, t. III, part. I, p. 350. — <sup>2</sup> CÆSAR, lib. IV, cap. 8. — <sup>3</sup> CÆSAR, lib. IV, cap. 9. On ne sait où était cantonnée cette peuplade, qui était probablement la même que César, dans un autre passage (lib. VII, cap. 75), place sous la clientèle des Éduens, et qui étaient campés au nord de ce clan, vers les sources de la Moselle. Cf. UKERT, t. II, part. II, p. 322; MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 180. Ukert (lib. laud., p. 372) place conjecturalement les Ambivarites à l'ouest de la Meuse, dans les environs de Namur. Cf. DEDERICH, *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, fascicul. V et VI, p. 252 seqq. Cluver croit que le texte de César (lib. IV, cap. 9) est altéré, et qu'il faut lire *Aduaticos* au lieu de *Ambivaritos* (Cf. CLUVERI *German. antiq.* lib. II, cap. 14 et 16).



l'avant-garde de l'armée romaine, commençât les hostilités, et de leur laisser trois jours pour demander à la cité ubienne la permission de s'établir sur son territoire, promettant que, si cette autorisation leur était donnée, ils se conformeraient à ce que César leur avait proposé. Mais celui-ci, soupçonnant que cette demande n'avait pour objet que de temporiser jusqu'au retour des cavaliers tenchtres et usipètes, répondit qu'il ne s'avancerait ce jour-là que de quatre milles pour trouver de l'eau, et qu'ils eussent à revenir le lendemain en plus grand nombre pour conférer à l'effet d'arriver à une résolution définitive. Il donna en même temps l'ordre à sa cavalerie de se tenir sur la défensive jusqu'à ce qu'il l'eût rejointe avec le reste de ses forces <sup>1</sup>.

Cependant les Germains virent arriver l'avant-garde du proconsul, qui se composait de cinq mille chevaux, tandis qu'ils n'en comptaient guère plus de huit cents <sup>2</sup>, car le corps expéditionnaire n'était pas encore revenu. Soit qu'ils aient été provoqués, soit qu'ils aient voulu mettre à profit la sécurité que l'armistice inspirait aux Romains, une rencontre sanglante eut lieu. Au premier choc, les Latins furent mis dans un complet désordre : mais ceux-ci ayant reformé leurs escadrons, l'action s'engagea bientôt avec une vivacité extrême. Dans cette lutte presque sauvage, on vit les cavaliers germains sauter à terre, selon leur coutume, pénétrer dans les rangs ennemis et éventrer les chevaux en les renversant avec ceux qui les montaient. Cette audace frappa de terreur les Romains, qui ne tardèrent pas à lâcher pied et qui n'arrêtèrent leur fuite que lorsqu'ils furent arrivés en vue du camp de César <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. IV, cap. 41. — <sup>2</sup> D'après Appien, ce furent les cavaliers sicambres qui attaquèrent les premiers. APPIAN. *de Rebus Gallic*, fragm. I, § 4, *de Legationibus*. — <sup>3</sup> CÉSAR. lib. IV, cap. 42; PLUTARCH. *in Vita Cæsaris*, cap. 25; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 47. Nous ne pensons pas qu'il faille ici se tenir strictement à la narration de César; car il est fort douteux, comme nous le verrons tout à l'heure, que la rupture de l'armistice soit réellement imputable aux Germains.



Après cet événement, le proconsul ne pouvait plus songer à négocier avec les Germains. Leur donner le temps d'augmenter leurs forces et d'attendre le retour de leur cavalerie, lui paraissait folie, d'autant plus que ce seul combat avait produit en faveur de l'ennemi un grand effet moral sur l'esprit mobile des Gaulois. Il ne voulut pas davantage leur laisser le loisir de se concerter. Cette résolution arrêtée, il prit conseil de ses lieutenants et de son questeur, et il fut décidé qu'on saisirait la première occasion de livrer bataille. Cette occasion se présenta dans la matinée du lendemain, moment fixé pour le retour des négociateurs tenchres et usipètes. Ils vinrent, en effet, accompagnés d'un grand nombre de chefs et de vieillards, et cette confiance devait faire croire que l'infraction de l'armistice dont César faisait reproche à la perfidie germanique était ou une provocation sortie de ses propres rangs, ou le fait isolé de quelques jeunes gens indociles qui avaient agi sans aucun ordre <sup>1</sup>. Aussi bien ils venaient demander à s'expliquer sur l'événement de la veille et s'excuser de la rupture de l'armistice. Mais, le proconsul, sans vouloir les écouter, les fit tous mettre aux fers <sup>2</sup>, et donna immédiatement à son armée l'ordre de sortir de ses lignes <sup>3</sup>.

Ayant disposé ses forces en trois corps de bataille <sup>4</sup> et placé à l'arrière-garde sa cavalerie qu'il croyait démoralisée par l'échec du jour précédent <sup>5</sup>, il fit une marche rapide de huit milles et arriva devant le camp des Germains avant qu'ils pussent soupçonner ce qui se passait. Effrayés de la subite apparition des Romains, inquiets de

<sup>1</sup> DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 47 et 48 — <sup>2</sup> On sait que cette perfidie fut reprochée plus tard à César, en plein sénat, par Caton d'Utique, d'après lequel un traité avait déjà été conclu avec les Germains. Cf. PLUTARCH. *in Vita Cæsaris*, cap. 25; *in Vita Catonis*, cap. 58; APPIAN. *de Rebus Gallicis*, Fragm. XVIII, Excerpt. XVI *de Legationibus*. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 13. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 14. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 13.



l'absence des leurs, n'ayant ni le temps de se concerter, ni celui de prendre les armes, ils se troublent et ne savent à quoi se résoudre, incertains s'il faut aller au-devant de l'ennemi, ou défendre les retranchements, ou chercher le salut dans la fuite. Jugeant de l'effroi qui règne dans le camp, par le tumulte et par la confusion qu'elle y remarque, l'armée romaine en force l'entrée et s'y répand, brûlant de venger la honteuse déroute que sa cavalerie a essuyée la veille. Ceux d'entre les Germains qui ont pu saisir les armes résistent pendant quelque temps en combattant au milieu de leurs chariots et de leurs bagages. Dans ces entrefaites, leurs femmes et leurs enfants s'échappent des retranchements par le côté opposé à celui qui vient d'être envahi. Mais à l'instant même César lance tous ses chevaux à la poursuite de cette foule inoffensive <sup>1</sup>.

Aussitôt les Germains, entendant derrière eux les cris lamentables de leurs femmes et de leurs enfants que les cavaliers hachent sans pitié, se retournent, et la vue de ce spectacle effroyable achève de les déconcerter. Ils jettent leurs armes, abandonnent leurs enseignes et sortent du camp dans le plus grand désordre. Mais, arrivés au bord du Rhin et acculés dans l'angle formé par ce fleuve et par la Moselle <sup>2</sup>, ils se voient brusquement arrêtés dans leur

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 44. — <sup>2</sup> *Quum ad confluentem Mosæ et Rheni pervenis-*  
*sent* (CÆSAR. lib. IV, cap. 45). Ce texte est géographiquement inexact ou altéré par  
quelque copiste; car la rencontre que les Romains eurent avec les Tenctres et  
les Usipètes a dû avoir lieu sur le territoire même des Trévires, sans quoi  
on expliquerait difficilement comment il n'aurait fallu aux Germains que trois  
jours pour négocier avec les Ubiens leur admission sur les terres de ce clan  
(CÆSAR. lib. IV, cap. 44), et comment les débris de leur migration auraient pu se  
réfugier chez les Sicambres, qui faisaient face aux Éburons, sur la rive droite du  
Rhin (PLUTARCH. *in Vita Cæsar.*, cap. 25) : ce qui eût été impossible si leur camp  
avait été placé près de l'endroit où le Wahal, branche méridionale du Rhin, se  
joint à la Meuse. Cluver et Hermann Müller lèvent la difficulté en lisant dans le  
texte de César *Moselle* au lieu de *Mosæ*. Cf. CLUVERI *German. antiq.* lib. II,  
cap. 44; HERMANN MÜLLER, *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im*  
*Rheinlande*, fascicul. VII, p. 13.



fuite. Un grand nombre tombe sous l'épée des légions; les autres essayent de se sauver en traversant le courant à la nage; mais, paralysés par la crainte, exténués de fatigue et incapables de lutter contre l'impétuosité de l'eau, ils périssent engloutis par les flots. Cette horrible victoire ne coûta que quelques blessés aux Romains, qui rentrèrent dans leur camp rassasiés de carnage. Les chefs ennemis, que César y tenait prisonniers, déclarèrent, pour échapper à la vengeance des Gaulois dont ils avaient dévasté les terres, qu'ils désiraient rester auprès de lui, et il leur en laissa la liberté <sup>1</sup>.

Cette guerre terminée, il sentit que plusieurs motifs lui commandaient de passer le Rhin. Le plus important de ces motifs était, dit-il, la nécessité de prouver aux peuples de la Germanie que ce fleuve n'était pas un obstacle pour une armée romaine, et de leur ôter la tentation de descendre de nouveau dans la Gaule en leur montrant que Rome ne craignait pas d'aller les chercher sur leur propre sol. Ce qui fortifiait le vainqueur dans ce dessein, c'était l'hospitalité que les Sicambres <sup>2</sup> avaient accordée aux débris des Tenctres et des Usipètes <sup>3</sup> et à leur cavalerie revenue de l'expédition qu'elle venait de faire sur le territoire des Ambivarites <sup>4</sup>. Peut-être aussi se joignait-il à ces raisons un motif personnel, et César ne cherchait-il qu'un prétexte de satisfaire sa passion pour la gloire, jaloux d'être le premier qui eût fait passer le Rhin à ses légionnaires <sup>5</sup>.

Quoi qu'il en soit, le proconsul envoya des députés aux

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. IV, cap. 45. — <sup>2</sup> Cette tribu, cantonnée sur la rive droite du Rhin, s'étendait du côté du nord jusqu'au delà de la Lippe, et du côté du sud jusqu'au delà de la Sieg. Elle occupait ainsi une partie des duchés de Clèves et de Berg, le comté de Recklingshausen, le territoire de l'abbaye d'Essen et la partie nord-ouest du comté de la Marck. Cf. MANNERT, *Geographie*, t. III, p. 464 seqq.; UKERT, *Geographie*, t. III, part. 1, p. 551. — <sup>3</sup> PLUTARCH. *in Vita Cæsar.*, cap. 25. — <sup>4</sup> CÉSAR. lib. VI, cap. 46; ANN. FLOR. lib. III, cap. 40, § 9. — <sup>5</sup> PLUTARCH. *loc. cit.*; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 48.



Sicambres pour les sommer de lui livrer les fugitifs à qui ils avaient donné un asile sur leur territoire. Mais ce clan se refusa fièrement à une semblable lâcheté. Dans ces entrefaites, les Ubiens, qui avaient fait alliance avec les Romains et leur avaient livré des otages <sup>1</sup>, ne cessaient de se plaindre des violences des Suèves et demandaient à grands cris le secours des légions ou au moins une démonstration sur le Rhin, qui suffirait pour les rassurer et pour tenir leurs ennemis en respect. Ils ajoutaient qu'ils tenaient à la disposition de César un grand nombre de bateaux pour l'aider à passer le fleuve <sup>2</sup>.

La réponse des Sicambres et le cri de détresse des Ubiens achevèrent de décider le général romain. Mais il ne crut pas devoir franchir un courant si large et si difficile sur de simples bateaux, moyen de passage peu sûr et d'ailleurs peu conforme à sa dignité et à celle du peuple romain. Il résolut donc de jeter sur le Rhin un pont de bois, formidable construction qui fut terminée en dix jours <sup>3</sup>, malgré les efforts que les Germains (les Suèves sans doute) mirent en œuvre pour la rompre en livrant au fil de l'eau des troncs d'arbres et de grosses pièces de bois qui venaient en frapper les pieux avec une telle impétuosité qu'ils en étaient ébranlés ou rompus <sup>4</sup>. Ce passage conduisait du pays des Trévires dans celui des Ubiens <sup>5</sup>.

Après avoir établi un poste considérable à chacune des extrémités du pont, César s'avança vers le pays des Sicambres. Chemin faisant, il vit venir à lui des députés de plusieurs cités qui lui demandèrent la paix et l'amitié de Rome;

<sup>1</sup> CÆSAR, lib. IV, cap. 46. Cf. lib. II, cap. 55, et lib. IV, cap. 8. — <sup>2</sup> CÆSAR, lib. IV, cap. 46. — <sup>3</sup> CÆSAR, lib. IV, cap. 47 et 48. — <sup>4</sup> PLUTARCH, *in Vitâ Cæsar.*, cap. 25. — <sup>5</sup> On n'est pas d'accord sur l'endroit où ce pont fut construit. Les uns le placent dans le voisinage de Coblenz ou d'Andernach (Cf. MANNERT, *Geographie*, t. II, part. I, p. 255); les autres près de Neuwied (Cf. HERMANN MÜLLER, *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, fascicul. VII, p. 45).



mais il leur répondit qu'ils eussent à lui amener des otages. Quant aux Sicambres, depuis le moment où ils avaient entendu qu'il se préparait à descendre dans la Germanie, ils s'étaient, d'après le conseil des Tenethres et des Usipètes, retirés au fond de leurs forêts et de leurs solitudes avec leurs familles et tout ce qu'ils possédaient <sup>1</sup>. Voyant ainsi les Germains reculer devant lui soit par peur, soit plutôt pour l'attirer dans l'intérieur du pays, le proconsul fit éclater son dépit en brûlant toutes leurs habitations et en faisant dévaster leurs moissons. Il retourna ensuite dans le territoire des Ubiens et les assura de son assistance contre les Suèves. Sur ces entrefaites, ceux-ci, dès qu'ils eurent appris que les Romains construisaient un pont, s'étaient concertés dans une assemblée générale et avaient envoyé des messagers à tous leurs clans pour les engager à mettre en sûreté dans les forêts leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils pouvaient emporter, et pour assigner à tous les hommes capables de porter les armes un rendez-vous au centre de leur territoire, où ils voulaient attendre l'ennemi et lui livrer bataille <sup>2</sup>. A la nouvelle de ce mouvement, César sentit que la prudence lui commandait de rentrer dans la Gaule <sup>3</sup>. Aussi, après avoir manœuvré pendant dix-huit jours sur la rive droite du Rhin, il se hâta de repasser le fleuve, se flattant d'avoir atteint son but, c'est-à-dire d'avoir réussi à inspirer la terreur aux Germains <sup>4</sup>, et annonçant peut-être à Rome des victoires qui n'étaient rien moins que réelles <sup>5</sup>.

Comme la saison n'était pas encore assez avancée pour que le proconsul songeât à prendre ses quartiers d'hiver, il résolut d'opérer une descente dans la Grande-Bretagne <sup>6</sup>, soit qu'il voulût être le premier à porter au delà

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 18. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 19. — <sup>3</sup> DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 48. — <sup>4</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>5</sup> SÆTON. in *Vitâ Cæs.*, cap. 25; TIT. LIV. *Epitom.* lib. deperdit. CV. — <sup>6</sup> CÆSAR lib. IV, cap. 20; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 50.



des terres habitables les bornes du monde romain <sup>1</sup>, soit qu'il y fût excité par l'espoir d'un riche butin <sup>2</sup>, soit qu'il eût été réellement déterminé à cette expédition par le désir de châtier les insulaires qui, dans les guerres précédentes et particulièrement dans celle des Vénètes <sup>3</sup>, n'avaient cessé de fournir des secours à leurs frères du continent de la Gaule <sup>4</sup>. Nous avons vu quelle fut l'issue de la stérile entreprise qu'il fit contre les Bretons <sup>5</sup> et qui, exagérée sans doute par des récits mensongers, fut célébrée à Rome à l'égal d'une victoire <sup>6</sup>. Le résultat de l'entreprise qu'il renouvela l'année suivante ne fut pas plus favorable <sup>7</sup>; car selon le témoignage des écrivains latins eux-mêmes, elle laissa le sol breton intact <sup>8</sup> et vaincu <sup>9</sup>. (L'an 53.)

En voyant ainsi les Romains tourner successivement leurs armes contre les Germains et contre les insulaires de la Bretagne, les clans belges, qui n'avaient pas encore plié sous la conquête, se mirent en mesure de profiter de toutes les éventualités de ces guerres étrangères et d'attendre l'occasion de fondre sur les Latins dès qu'un échec viendrait compromettre leurs aigles. Une grande agitation se manifesta surtout parmi les Morins. A la vérité, au moment où César, prêt à tenter sa première descente en Bretagne, eut rassemblé sur leur territoire les légions expéditionnaires pour s'embarquer dans le port d'Itius, la vue de ces forces avait engagé quelques tribus de cette nation à lui envoyer des députés pour s'excuser d'avoir pris les armes contre lui dans la campagne précédente, et pour lui offrir leur soumission <sup>10</sup>. Mais les autres clans morins et ceux de la Ménapie avaient persisté dans leur

<sup>1</sup> PLUTARCH. *in Vita Cæsar.*, cap. 26. — <sup>2</sup> SÆTON. *in Vita Cæsar.*, cap. 47. — <sup>3</sup> CÆSAR lib. III, cap. 9. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 20. — <sup>5</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 86-92. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 58; DION CASS lib. XXXIX, cap. 53; LUCANI *Pharsal.* lib. II, v. 572. — <sup>7</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 92-99. — <sup>8</sup> HORATI *Carmin.*, Epod. VII, v. 7. — <sup>9</sup> TIBULL. lib. IV, *carm.* I, v. 149. — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 9 et 28, et lib. IV, cap. 21 et 22; DION. CASS. lib. XXXIX, cap. 51 et 52.



hostilité contre le proconsul. Aussi n'avait-il pas jugé prudent de s'éloigner du littoral belge sans avoir chargé ses lieutenants Titurius Sabinus et Arunculéjus Cotta de les tenir en respect avec un corps assez considérable <sup>1</sup>.

Mais à peine se trouva-t-il engagé dans son entreprise contre les Bretons, que les Morins et les Ménapiens coururent aux armes et essayèrent de chasser de leur territoire les forces à qui César avait commis le soin de les contenir. La guerre sainte contre l'étranger venait de commencer, lorsque le proconsul reparut tout à coup sur la côte de Morinie, et lança sur les héroïques rebelles les légions qu'il ramenait de la Bretagne. Dès lors la partie fut trop inégale pour qu'ils pussent songer à continuer la lutte avec quelque espoir de succès. Pour comble de malheur, à cause de la sécheresse qui avait régné tout l'été, les marécages où ils s'étaient retirés se trouvaient à sec. Labiénus pénétra sans obstacle dans le territoire des Morins qu'il soumit à peu près complètement, tandis que Sabinus et Cotta refoulèrent les Ménapiens au fond de leurs forêts, et dévastèrent par le feu leurs champs, leurs moissons et leurs villages <sup>2</sup>. Cette expédition sauvage termina la campagne, et César plaça son armée en quartier d'hiver dans le Belgium <sup>3</sup>.

Cet échec n'abattit point le courage des peuples belges. Même la présence des forces imposantes que le proconsul tenait massées sur leur sol semblait augmenter en eux l'amour de la liberté. Aussi bien la politique de César n'était rien moins que celle d'un conquérant qui cherche à faire aimer sa domination. La Gaule n'était pour lui qu'une palestre où il exerçait son armée pour d'autres

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 37 et 38; JULII CÆLSI lib. III, p. 73 et 79. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 38. Ἐν τῇ γῶνι Βελγῶν χῶρα, selon le métaphraste. Cf. CLUVERI *German. antiq.* lib. II, cap. 2; CELLARIJ *Notit. Orb. antiq.* lib. II, cap. 3, sect. 25; MANNERT, *Geographie*, t. II, part. I, p. 497.



luttés, et lui-même, selon la belle expression de Plutarque, était comme un athlète qui se prépare loin de l'arène où il doit combattre <sup>1</sup>. D'une part, la licence de ses soldats, à qui il permettait volontiers tous les excès qui ne contrariaient pas le commandement <sup>2</sup>, irritait les populations; d'autre part, il accablait les provinces conquises d'impôts onéreux <sup>3</sup>, et les fatiguait par des guerres souvent injustes <sup>4</sup>. Il pillait les temples et les lieux sacrés, et poussait même parfois la rapacité jusqu'à saccager des villes plutôt pour faire du butin que pour tirer vengeance de quelque injure <sup>5</sup>. Enfin le pays était devenu un domaine qu'on exploitait et où venaient s'enrichir les désœuvrés de Rome, jusqu'aux avocats sans procès que Cicéron recommandait au proconsul, son ami pour le moment <sup>6</sup>. Ce n'était pas tout. Les institutions nationales étaient indignement foulées aux pieds. Les grandes assemblées gauloises, où naguère se discutaient librement les intérêts du peuple, n'existaient plus que de nom : César s'était arrogé le droit de les autoriser <sup>7</sup>, et ce n'était plus la volonté du peuple qui s'y faisait entendre, mais celle du proconsul qui y prévalait <sup>8</sup>. Sa cruauté allait parfois jusqu'à faire exterminer par l'épée la magistrature tout entière des clans qu'il soumettait <sup>9</sup>. Ardent à s'attacher les chefs, qui, disposés à trahir la cause de leur patrie pour satisfaire leur propre ambition, pouvaient l'aider à opprimer les cités libres <sup>10</sup> ou même à les combattre <sup>11</sup>, il les imposait parfois aux tribus qu'il voulait achever de dompter et qui ne pouvaient s'en débarrasser que par l'assassinat <sup>12</sup>. Ceux qui

<sup>1</sup> PLUTARQUE. in *Vita Cæsaris*, cap. 31. — <sup>2</sup> POLYÈNE *Stratagemat.* lib. VIII, πρὶ Καίσαρος, cap. 21. — <sup>3</sup> SUTTON. in *Vita Cæsaris*, cap. 25; EUTROPII lib. VI, cap. 17. — <sup>4</sup> SUTTON. *ibid.*, cap. 24. — <sup>5</sup> SUTTON. *ibid.*, cap. 54. — <sup>6</sup> CICÉRON. *Epistol. ad diversos*, lib. VII, epist. 5 et 7. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 30; lib. VI, cap. 3 et 44. — <sup>8</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 6, et lib. V, cap. 5. — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. III, cap. 16. — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 19. — <sup>11</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 5 et 40; lib. V, cap. 25. — <sup>12</sup> CÆSAR. lib. IV, cap. 21; lib. V, cap. 4, 23 et 54; lib. VI, cap. 8.



se montraient moins disposés à servir son système d'oppression, il les retenait captifs <sup>1</sup> et les livrait à la mort au moindre soupçon <sup>2</sup>, ou il prenait en ôtage leurs fils <sup>3</sup> pour essayer sans doute d'en faire des instruments propres à comprimer de plus en plus les idées nationales.

Les desseins du conquérant étaient visibles à l'œil le moins clairvoyant, et les peuples ne pouvaient plus se faire illusion sur le maintien de leur indépendance presque républicaine, à laquelle le despotisme faisait chaque jour une nouvelle brèche. Aussi attendaient-ils, en frémissant, une occasion favorable de secouer le joug de l'étranger.

Nous avons vu les Morins et les Ménapiens échouer dans l'essai de soulèvement qu'ils tentèrent pendant l'expédition de César en Bretagne. Mais les ordres qu'à l'entrée de l'automne et avant de prendre le chemin de l'Italie César avait laissés à son armée pour les préparatifs de la seconde descente qu'il projetait d'opérer en Angleterre, rendirent aux Belges l'espoir d'une nouvelle chance de diversion. Une agitation profonde se manifestait dans toutes les cités, et particulièrement dans celle des Trévires. Cette tribu, que l'apparition des Suèves sur la rive droite du Rhin avait jetée dans une vive inquiétude <sup>4</sup>, et qui depuis trois ans s'était attachée à la fortune des Romains au point de leur fournir un corps auxiliaire de cavalerie dans la guerre qu'ils firent aux Nerviens <sup>5</sup>, se trouvait en proie à de grands déchirements. Une partie des citoyens dont elle se composait manifestait une aversion si profonde pour l'alliance latine, qu'ils refusaient de se rendre aux assemblées nationales et de reconnaître l'autorité du proconsul. On disait même que, pour secouer complètement sa domination, ils négociaient avec les Germains et les sollicitaient

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 20. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 7. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 8 et 45; lib. V, cap. 4. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 57. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. II, cap. 24. Voir ci-dessus, p. 450.



à entrer dans la Gaule <sup>1</sup>. A la tête de ce parti national se trouvait un guerrier qui se nommait Indutiomar, et dont le gendre <sup>2</sup> Cingétorig <sup>3</sup> était l'âme de la faction dévouée aux Romains <sup>4</sup>.

Tel était l'état des choses lorsque, le printemps venu, César rejoignit son armée en Gaule pour donner suite à ses projets sur la Bretagne. (L'an 54 avant Jésus-Christ.)

Évidemment le proconsul pouvait d'autant moins songer à s'embarquer et à laisser derrière lui tant de peuples prêts à lui couper toute retraite en cas d'échec, que le parti de l'indépendance semblait avoir définitivement triomphé chez les Trévires par la position de plus en plus hostile que prenait Indutiomar. Ce chef était parvenu à se faire investir du commandement de la cité. Il avait réuni une force considérable de cavaliers et de fantassins, et caché dans la forêt des Ardennes la partie de la population que l'âge ou le sexe rendaient inhabile aux armes. En un mot, il disposait tout pour la guerre <sup>5</sup>.

Dans ces circonstances, César jugea prudent de faire une démonstration sur le territoire tréviriens. Il s'y transporta brusquement avec quatre légions et huit cents chevaux, détachés de l'armée expéditionnaire qui se trouvait déjà réunie au port d'Ilius <sup>6</sup>. Cette prompt mesure eut le résultat que le proconsul en attendait. Autant elle releva la faction étrangère, autant elle consterna le parti patriote. Enhardi par le voisinage des Romains, Cingétorig courut au-devant de César, lui exposa tout ce qui se passait et protesta de sa fidélité et de celle de ses partisans. Cet exemple honteux fut suivi par un grand nombre des prin-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 2. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 56. — <sup>3</sup> O'BRIEN (*Irish-English Dictionary*, sub voc. *Cingetorig*) déduit ce nom des mots *cin-go-toir*, chef de l'expédition BAXTER (*Glossarium Antiquitat. Britannic.*, sub voc. *Arviragus* et *Cingetorig*) le fait dériver des mots *kenta-rig*, chef suprême. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 3. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 3. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 2.



cipaux de la cité. Chaque heure était signalée par une nouvelle défection à la cause nationale. Enfin, entouré de trahisons, Indutiomar se vit réduit à envoyer lui-même des députés aux Romains pour leur offrir sa soumission, disant que s'il ne venait pas la faire en personne, c'est que sa présence dans la cité était nécessaire pour contenir le peuple qui, dans l'absence de tous ses chefs, pouvait se porter à quelque excès <sup>1</sup>.

Bien que César comprit le véritable motif que cachaient ces excuses et qui détournait Indutiomar de son dessein, il sentit la nécessité de les accepter; car il ne pouvait perdre l'été au milieu des Trévires, quand tous les préparatifs pour l'expédition de Bretagne étaient terminés. Il ordonna donc à ce chef de venir le trouver avec deux cents otages, parmi lesquels seraient son fils et ceux d'entre ses proches qu'il désignait nominativement; et, après l'avoir rassuré sur leur sort, il lui recommanda de rester fidèle à son devoir. Les autres chefs de la cité, il les rallia chacun en particulier à Cingétorig, c'est-à-dire au drapeau de la trahison. Ces affaires ainsi arrangées, il reprit le chemin d'Itius <sup>2</sup>.

Là se trouvaient réunis les chefs de toutes les tribus gauloises. César s'empara de tous ceux dont il suspectait la fidélité, résolu à les emmener avec lui au delà du détroit pour les empêcher de soulever, pendant son absence, les peuples contre une domination qui leur pesait si lourdement <sup>3</sup>. Un seul essaya d'échapper à cette espèce de captivité : c'était l'Æduen Dumnorig, frère de Diviatic <sup>4</sup>. Mais le proconsul le fit poursuivre par sa cavalerie qui l'égorgea <sup>5</sup>. Il s'embarqua ensuite pour la Bretagne, entraînant avec lui tous ses prisonniers et laissant à Itius son lieutenant Labiénus avec trois légions et deux mille hommes de

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 3. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 4. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 5. —

<sup>4</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 6. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 7.



cavalerie pour défendre le port, pourvoir aux provisions, l'informer de tout ce qui pourrait survenir dans la Gaule et agir par lui-même selon le temps et les circonstances <sup>1</sup>.

Nous avons raconté les phases de cette seconde expédition contre les Bretons <sup>2</sup>, et l'issue de cette guerre insulaire dont le résultat fut pour César, non la conquête d'une nouvelle province, mais celle d'une vaine gloriole <sup>3</sup>.

Au retour de cette campagne, il trouva la Gaule tranquille en apparence, bien que le mécontentement y fermentât plus que jamais. Trompé sans doute par la dissimulation des chefs gaulois, il ne soupçonna rien de ce qui se passait, et il alla présider à Samarobriva <sup>4</sup> l'assemblée générale des représentants des cités. Cette réunion ne fut signalée par aucun incident, et le proconsul songea à disposer son armée dans ses quartiers d'hiver. La rareté des subsistances, causée par l'extrême sécheresse qui avait régné pendant cette année, le força de cantonner ses légions autrement qu'il n'avait fait précédemment et de les répartir dans les différentes cités. Il en plaça une chez les Morins sous le commandement de Cajus Fabius ; il en mit une chez les Nerviens sous les ordres de Quintus Cicéron, frère du célèbre orateur <sup>5</sup>; Lucius Roscius fut chargé d'en conduire une chez les Essuens <sup>6</sup>; une qua-

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 8. — <sup>2</sup> Voir ci-dessus, t. I, p. 92-99. — <sup>3</sup> PLUTARCH *in Vita Cæsaris*, cap. 26; ANN. FLOR. lib. III, cap. 10, § 49. Cf. CICER. *ad Atticum*, lib. IV, epist. 16, § 7, et epist. 47, § 3; *ad Quintum fratrem*, lib. III, epist. 1, § 3. — <sup>4</sup> Samarobriva, Amiens. Cf. *Itinerar. Antonin.* p. 182, ed. Parthey et Pinder; AMMIAN. MARCELLIN. lib. XV, cap. 44, § 40. — <sup>5</sup> DION. CASS. lib. XL, cap. 7; JULII CELSI lib. II, p. 94. — <sup>6</sup> On ignore dans quelle partie de la Gaule ce clan était établi. Les uns croient que le passage de César que nous citons ici (lib. V, cap. 24) est altéré, et qu'il faut lire *Ædui* au lieu de *Essui*. D'autres pensent qu'il s'agit ici ou des *Itesui*, disposés par Pline (lib. IV, cap. 48) sur la Loire moyenne, à côté des Turons, ou des *Sesuvii*, tribu armoricaine (CÆSAR. lib. II, cap. 34), dont on a cru retrouver le nom dans celui de la ville de Séez, sur l'Orne; mais cette question de géographie ancienne n'est pas complètement résolue. Cf. MANNERT, *Geographic*, t. II, part. I, p. 477 et 478; UKERT, *Geographic*, t. II, part. II, p. 529 seqq.; D'ANVILLE, *Notice de la Gaule*, p. 566.



trième, dirigée par Titus Labiénus, alla camper chez les Rémois, sur les confins des Trévires ; trois autres, ayant pour chefs Marcus Crassus, Lucius Munatius Plancus et Cajus Trébonius, reçurent pour destination le Belgium ; enfin, une légion, nouvellement levée dans la Transpadane, cinq cohortes et un gros de cavalerie espagnole <sup>1</sup>, allèrent hiverner sur le territoire des Éburons, sous la conduite de Quintus Titurius Sabinus et de Lucius Arunculéjus Cotta. Ces dispositions prises, César attendit, avant de reprendre le chemin de l'Italie, que les différents corps de son armée fussent entrés et retranchés dans leurs cantonnements <sup>2</sup>.

Mais, au moment où, tous ayant pris la position qu'il leur avait assignée, il allait quitter la Gaule, la cité des Carnutes s'émut, et le tyran Tasget, qui avait acheté, par ses trahisons et par la lâcheté avec laquelle il s'était dévoué à la cause des Romains, le titre de roi de ce clan, tomba sous le fer vengeur des patriotes. Cette sanglante catastrophe eût peut-être été le signal d'un mouvement plus général, si le proconsul ne s'était hâté de détacher une des légions postées dans le Belgium pour aller, sous les ordres de Lucius Plancus, s'établir dans cette cité et la contenir par la crainte. Dans ces entrefaites, les lieutenants et les questeurs de César l'informèrent de toutes parts qu'ils étaient entrés dans leurs cantonnements et suffisamment fortifiés pour résister à toute attaque <sup>3</sup>.

Cependant les légions se trouvaient à peine depuis quinze jours dans leurs quartiers et César n'avait pas encore quitté la Gaule, lorsque le feu de la révolte éclata dans toute la Belgique. Le premier signal du soulèvement fut donné par les Éburons. Ce clan héroïque avait deux chefs, Ambiorig et Cativolg ; celui-ci livré à l'inertie et à

<sup>1</sup> CÆSAR, lib. V, cap. 26. — <sup>2</sup> CÆSAR, lib. V, cap. 24. — <sup>3</sup> CÆSAR, *loc. cit.*



l'irrésolution de la vieillesse <sup>1</sup>, celui-là doué de toute l'activité de la jeunesse et de l'énergie du patriote <sup>2</sup>. Ambiorig sentit son cœur s'émouvoir de honte en apprenant que les étrangers venaient s'établir en maîtres sur le sol de ses aïeux. Mais, faisant violence au sentiment qui l'agitait, il alla avec son collègue au-devant des lieutenants de César et les pourvut de tous les vivres nécessaires pour l'hiver <sup>3</sup>. Cependant, à peine furent-ils installés dans la forteresse d'Aduatuca <sup>4</sup>, que des émissaires d'Indutiomar parurent au milieu des Éburons et les excitèrent à faire cause commune avec ce chef; car il n'avait pu pardonner aux Romains l'humiliation où ils l'avaient soumis en lui préférant Cingétorig, et il n'attendait qu'une occasion pour rendre la liberté aux Trévires <sup>5</sup>. Il avait propagé partout la haine de l'étranger et même engagé les Germains à entrer dans la Gaule <sup>6</sup>. L'appel fait à l'Éburonie fut entendu. Ambiorig se mit à la tête du mouvement, et les premiers actes d'hostilité furent posés. Ses hommes se jetèrent brusquement sur un gros de légionnaires, qui étaient occupés à couper du bois. Après les avoir égorgés, ils s'avancèrent vers la citadelle pour en former le siège. Mais une vigoureuse sortie, opérée par la cavalerie espagnole, les força bientôt à la retraite. Alors, changeant de tactique, le chef éburon fit crier au pied du rempart qu'il désirait une

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 51. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 28 seqq. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 26. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 52. Cette forteresse était située au centre de l'Éburonie (*in mediis Eburonum finibus*). Mannert la cherche entre la Meuse et le Rhin, dans la direction de Liège à Aix-la-Chapelle. (Cf. MANNERT, *Geographie*, t. II, part. I, p. 200.) M. Dewez, à la suite de Wendelin et de Foullon, la fixe positivement à Withem, près de Galoppe, sur la Geule. (Cf. *Mémoire sur les endroits de l'ancienne Belgique dont il est parlé dans César; Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, t. II, p. 255.) D'autres la placent à Voroux ou à Waroux, près de Liège. (Cf. *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, p. 6 seqq. et p. 42.) M. Schayes y assigne l'emplacement de l'ancienne *Aduatica Tungrorum*, Tongres. (Cf. *Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine*, t. II, p. 188 seqq.) — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 4. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 27.



entrevue avec quelques envoyés des généraux romains pour leur communiquer des choses de la plus haute importance et propres à rétablir la bonne entente de part et d'autre <sup>1</sup>.

Les deux commandants du camp chargèrent Cajus Arpinéjus, chevalier romain, et un Espagnol, nommé Quintus Junius, qui avait déjà plusieurs fois rempli pour César des missions auprès d'Ambiorig, d'entrer en pourparlers avec ce chef. Celui-ci leur dit : « Les liens de la reconnaissance m'attachent au proconsul, qui a affranchi les « Éburons du tribut qu'ils payaient aux Aduatuques et « qui m'a rendu à moi-même mon fils et mon neveu que « ce peuple tenait en otage ; ce n'est donc ni par mon « conseil ni par ma volonté qu'une attaque a été dirigée « contre vous. Cet acte je n'ai pu l'empêcher ; car la nature de mon autorité est telle, que la multitude a sur « moi autant de pouvoir que j'en ai sur elle. Si les Éburons ont pris les armes, c'est qu'ils ont été entraînés par « le soulèvement général de toute la Gaule ; et cela vous « est facile à voir, si vous considérez le peu de forces que « leur cité peut mettre sur pied. Quant à moi, je n'ai pas « la présomption de croire qu'il soit possible de vaincre « avec une aussi faible troupe une garnison aussi forte « que celle des Romains. Mais tous les peuples de la Gaule « se sont concertés, et ils ont fixé ce jour pour attaquer à « la fois toutes les légions, afin de les empêcher de se « secourir mutuellement. Gaulois, on ne peut refuser de « faire cause commune avec les Gaulois, surtout quand il « s'agit de reconquérir la liberté. Que si j'ai rempli un « devoir de citoyen, j'ai aussi un devoir à remplir comme « obligé de César ; c'est de prévenir, de conjurer Titurius, « au nom de l'hospitalité, de pourvoir à son salut et à celui

<sup>1</sup> CÉSAR, lib. V, cap. 26 ; DION CASS, lib. XL, cap. 5.



« de ses soldats; car une armée nombreuse de Germains  
« a franchi le Rhin et doit arriver dans deux jours. Voyez,  
« avant que nos voisins ne prennent l'éveil, si vous vou-  
« lez sortir de vos quartiers et gagner le camp de Cicéron  
« ou celui de Labiénus, dont l'un est à cinquante milles  
« d'ici et dont l'autre est un peu plus loin. Pour moi, je  
« vous promets, je jure de vous laisser traverser en sûreté  
« notre territoire. Ainsi je satisferai par votre départ à  
« ce que je dois à mon pays, et par votre salut à ce  
« que je dois à César. » Après ces paroles, Ambiorig se  
retira <sup>1</sup>.

Arpinéjus et Junius rapportèrent aux commandants de la forteresse ce qu'ils venaient d'entendre. Sabinus et Cotta en furent profondément troublés. Il est vrai que cet avis leur venait d'un ennemi; mais ils crurent d'autant moins devoir le négliger, qu'il était impossible de croire qu'un peuple aussi faible que les Éburons eût osé, s'il avait été seul, prendre les armes contre les Romains. Ils assemblèrent donc leur conseil et lui firent connaître l'état des choses. La discussion fut longue et animée. Cotta, soutenu par plusieurs tribuns militaires et centurions, fut d'avis qu'il ne fallait pas agir légèrement, ni abandonner le camp sans l'ordre exprès de César; qu'on était solidement retranché, abondamment pourvu de vivres, et en mesure de se défendre contre les Germains, quel que fût leur nombre; que des secours ne pouvaient manquer de leur arriver des cantonnements voisins et de César lui-même; et, enfin, qu'il était imprudent et honteux de prendre conseil d'un ennemi dans une circonstance aussi grave <sup>2</sup>.

A cet avis Sabinus objecta qu'il serait trop tard pour délibérer lorsque les Gaulois et les Germains les auraient cernés ou lorsque les garnisons voisines auraient reçu un

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. V, cap. 27; DION. CASS. lib. XL, cap. 5; JULII CELSI lib. II, p. 89.—  
CÉSAR. lib. V, cap. 28; JULII CELSI lib. II, p. 90.



échec; que César était évidemment parti pour l'Italie, sans quoi les Carnutes n'auraient pu songer à mettre Tasget à mort, ni les Éburons à provoquer si témérairement la garnison d'Aduatuca; qu'on n'était pas loin du Rhin; que les Germains brûlaient de venger la mort d'Ariovist et la récente défaite des leurs, et les Gaulois de secouer la domination de Rome, de prendre leur revanche des humiliations qu'ils avaient subies et de reconquérir leur ancienne renommée militaire; enfin, que personne ne pouvait s'imaginer qu'Ambiorig eût pu donner un conseil de cette nature sans être sûr de ce qu'il disait <sup>1</sup>.

On discuta longtemps et avec beaucoup de vivacité. Mais Cotta, les tribuns et les centurions, continuaient à résister opiniâtrément. Alors Sabinus s'écria en élevant la voix de manière à se faire entendre d'une grande partie des soldats : « Eh bien ! que votre avis l'emporte ! Mais si quelque désastre nous arrive ici, ces gens-là vous en demanderont compte <sup>2</sup>. »

A ces paroles, les deux chefs s'étant levés, ceux qui sont présents au conseil les entourent en les conjurant de ne pas tout compromettre par leur division. « Partir, disent-ils, partir ou rester, tout est bon, pourvu que nous soyons unanimes; mais agir sans accord, c'est nous ôter tout espoir de salut. » Ce débat dura jusqu'aux environs de minuit. Enfin Cotta se laissa émouvoir; il céda. L'avis de Sabinus prévalut ainsi, et il fut résolu qu'on se mettrait en marche le lendemain dès le point du jour, pour se diriger vers le camp de Cicéron. Tout le reste de la nuit fut consacré aux préparatifs du départ et à disposer les bagages. L'aube venue, toute la garnison sortit du retranchement et se mit en marche en une longue file d'équipages, de fantassins et de cavaliers, persuadée qu'elle cheminait

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. V, cap. 28 ; JULII CELSI lib. II, p. 90. — <sup>2</sup> CÉSAR. lib. V, cap. 30 ; JULII CELSI lib. II, p. 91.



sur un territoire ami et sous la protection d'Ambiorig <sup>1</sup>.

Les Éburons, ayant compris la résolution des Romains par le tumulte et par le mouvement qui avaient régné toute la nuit dans la citadelle, avaient pris les devants et s'étaient mis en embuscade dans une épaisse forêt que la colonne devait traverser et qui se trouvait à deux milles du camp. Occupant à droite et à gauche les hauteurs d'un défilé profond par lequel passait la route, ils attendaient en silence l'arrivée de l'ennemi <sup>2</sup>. Aussitôt que la majeure partie de la légion se fut engagée dans cette gorge, ils se montrèrent tout à coup, barrèrent le chemin à l'avant-garde, et attaquèrent avec impétuosité le corps principal <sup>3</sup>.

A cette vue, Sabinus se troubla et courut çà et là pour disposer en bon ordre les cohortes, mais avec tant de timidité qu'on eût dit que toute son énergie était brisée. Cotta, au contraire, qui avait prévu ce qui arrivait, se multiplia de tous côtés pour le salut commun, suppliant et exhortant tour à tour ses compagnons, et faisant à la fois l'office de chef et celui de soldat. Il ordonna à la colonne de se masser et d'abandonner les bagages qui embarrassaient tout mouvement. Mais ce parti, bien qu'il fût le seul qu'on pût prendre dans cette circonstance, devint funeste aux Romains; car il répandit le désespoir dans leurs rangs et il redoubla l'ardeur des Éburons, témoins de la désolation des légionnaires qui, ne pouvant se résigner à abandonner tout ce qu'ils possédaient, désertaient leurs enseignes, enlevaient des chariots ce qu'ils avaient de plus précieux et remplissaient la vallée de cris et de gémissements <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 34; JULII CELSI lib. II, p. 91-92. — <sup>2</sup> Dans le système adopté par M. Dewez (voir ci-dessus, p. 467, note 4), ce défilé serait la vallée de la Geule. Dans celui qui place le camp de Sabinus et de Cotta à Waroux ou à Voroux, le massacre de ces deux chefs aurait eu lieu dans le vallon de l'Yerne, entre Lamine et Rémicourt, à l'est de Waremmes en Hesbaie. (Cf. *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, p. 45 seqq.) — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 32; JULII CELSI lib. II, p. 92. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 33.



Tandis que le désordre se mettait de plus en plus dans la colonne romaine, Ambiorig commanda aux siens de garder leurs rangs et de ne pas s'inquiéter, avant la victoire, du butin que la victoire devait leur assurer. On combattait de part et d'autre à forces égales et avec le même courage; mais d'un côté, c'était le courage de la vengeance, et de l'autre, le courage du désespoir. Chaque fois qu'une cohorte poussait en avant, elle faisait un grand carnage. Aussi Ambiorig s'empressa-t-il d'ordonner à ses guerriers de combattre à distance et à coups de dards, et de céder aussitôt que les Romains opéraient une charge <sup>1</sup>.

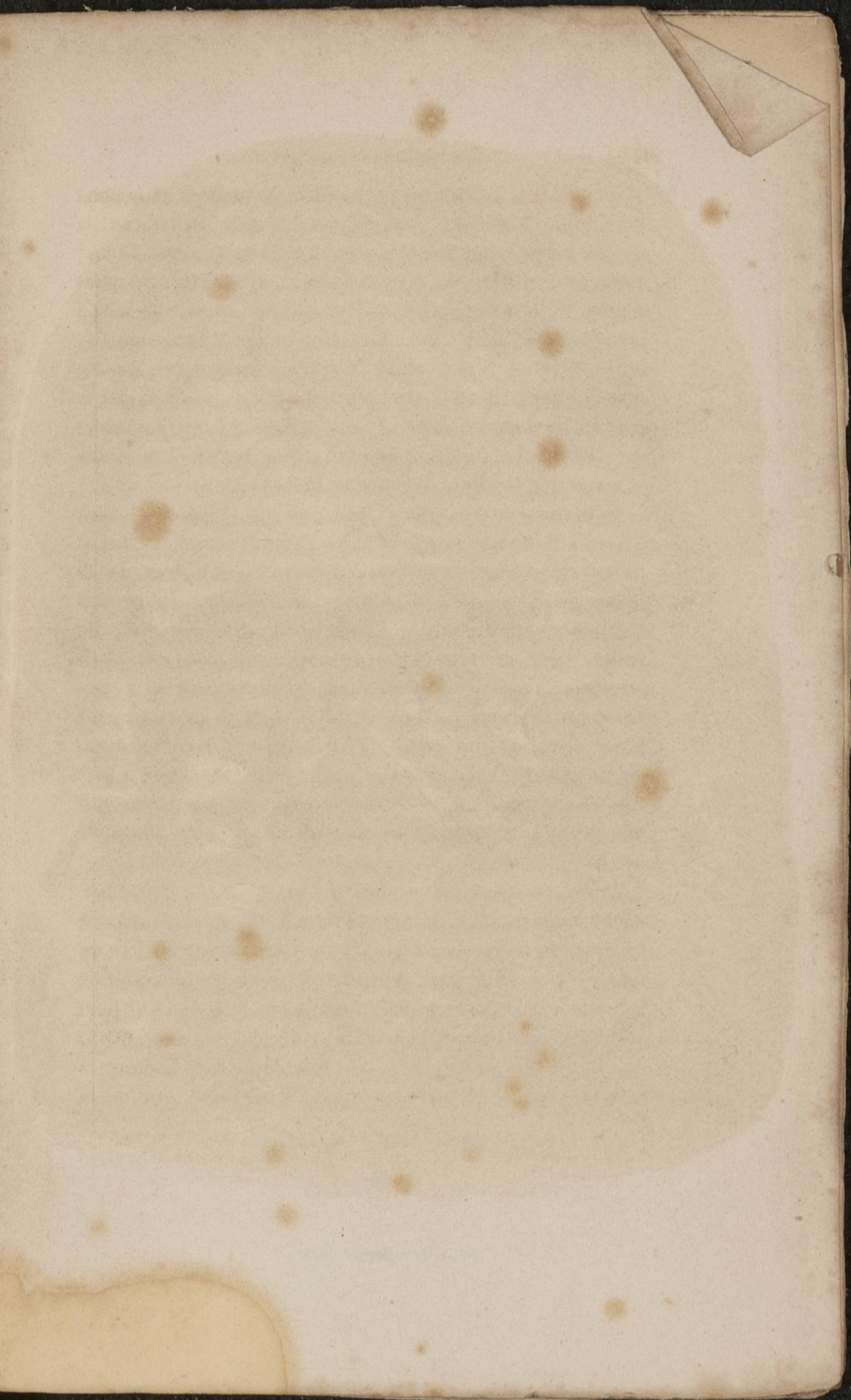
Cette manœuvre donna l'avantage aux Éburons <sup>2</sup>, qui, armés à la légère et exercés à ce genre de combat <sup>3</sup>, reculaient dès qu'une cohorte ennemie se détachait de la masse. Mais, pendant ce temps, cette cohorte, découvrant ses flancs, était assaillie de tous côtés par une grêle de traits; et, quand elle voulait reprendre sa place, elle était enveloppée par ceux qui s'étaient retirés devant elle et par ceux qui l'avaient attaquée à droite et à gauche. Le combat avait duré avec le même acharnement depuis le matin jusqu'à deux heures après midi. Déjà plusieurs chefs romains étaient tombés morts ou blessés, et Cotta lui-même était gravement blessé au visage d'un coup de pierre <sup>4</sup>.

La chance tournait de plus en plus contre les Romains. Alors Sabinus, apercevant de loin Ambiorig qui animait ses guerriers, descendit jusqu'à lui faire demander par un interprète la vie sauve pour lui et pour les siens. Mais le Belge répondit : « Si Sabinus veut m'entretenir, il peut venir ici, sans craindre qu'il lui soit fait aucun mal; quant au salut de ses soldats, j'espère l'obtenir de mes hommes. » A cette réponse, Titurius proposa à Cotta de sortir de la

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 54; JULII CÆLSI lib. II, p. 92. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 55. —

<sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 54. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 55; JULII CÆLSI lib. II, p. 93.









Défaite de Sabinus et Cotta.



mêlée et d'aller ensemble négocier avec Ambiorig. Mais Arunculéjus refusa de se rendre auprès d'un ennemi armé <sup>1</sup>.

Aussitôt Sabinus commanda aux tribuns et aux chefs des cohortes qui l'entouraient de le suivre, et il s'avança avec eux vers l'Éburon qui les pria de déposer d'abord les armes. Titurius y consentit, et ordonna à ses officiers de faire de même. Mais, à peine eut-on commencé à discuter les articles d'une capitulation, que les Romains se virent enveloppés de toutes parts. Tous furent massacrés <sup>2</sup>. Ambiorig lui-même frappa Sabinus de plusieurs coups de javelot en lui disant : « Vous, si petits, de quel droit prétendez-vous commander à des hommes tels que nous <sup>3</sup>? » Après ce carnage, les Éburons se mirent à crier victoire, et, remplissant la vallée de leurs clameurs, fondirent avec une telle impétuosité sur l'ennemi qu'ils le jetèrent dans le plus grand désordre. Cotta périt les armes à la main et la plupart de ses soldats moururent en combattant. Quelques-uns parvinrent à regagner le camp qu'ils avaient si imprudemment quitté. De ce nombre était l'aquilifère Pétrusidius, qui, serré l'épée dans les reins, n'eut que le temps de jeter l'aigle dans les retranchements ; il tomba frappé mortellement sur le seuil même de la forteresse, où ses compagnons soutinrent, pendant toute la nuit suivante, les assauts des Belges et finirent par s'entr'égorger pour échapper au moins aux coups des Éburons. Quelques-uns réussirent à échapper au carnage et à gagner par les forêts les confins des Trévires et le camp de Labiénus <sup>4</sup>.

Cette boucherie, où périt une légion tout entière avec ses chefs et dont le récit devait longtemps retentir dans l'histoire de Rome <sup>5</sup>, fut le prélude d'un soulèvement

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 36. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 37. — <sup>3</sup> DION. CASS. lib. XL, cap. 6. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 37. — <sup>5</sup> DION. CASS. lib. XL, cap. 6; ANNÆI FLORI lib. III, cap. 10, §§ 7 et 8; TIT. LIV. *Epitom.* libr. deperdit. CVI; SUTTON. in *Vitâ Cæsaris*, cap. 25; PLUTARCH. in *Vitâ Cæsaris*, cap. 27.



plus général, qui s'étendit même jusque dans l'Armorique <sup>1</sup>.

Exalté par le succès qu'il venait de remporter, Ambiorig se dirigea aussitôt avec sa cavalerie vers les Aduatuques, et son infanterie le suivit à marches forcées. Il gagna sans peine ce clan à la cause nationale. Le lendemain il se rendit au milieu des Nerviens. « Ne laissez pas, leur dit-il, échapper à tout jamais l'occasion de reconquérir votre liberté et de vous venger des Romains. Deux lieutenants de César ont péri; une partie de son armée est détruite; rien n'est plus aisé que de surprendre à son tour la légion de Cicéron. Prenez les armes, et les Éburons marcheront avec vous <sup>2</sup>. »

Ces paroles entraînèrent les Nerviens, déjà si disposés à la révolte <sup>3</sup>. Ils rassemblèrent tous leurs clients et coururent avec leurs alliés cerner le quartier de Cicéron <sup>4</sup>, avant que la nouvelle du désastre essuyé par Sabinus et Cotta y fût parvenue. Ils étaient au nombre de soixante mille hommes <sup>5</sup>. Leur cavalerie surprit d'abord un détachement romain qui était sorti des retranchements pour couper du bois. Croyant qu'ainsi le sort leur donnait les arrhes de la victoire <sup>6</sup>, ils assaillirent le camp avec une vive impétuosité. Mais l'ardeur de la résistance fut égale à celle de l'attaque, et la journée tout entière s'écoula sans que les Belges eussent réussi à pénétrer dans les lignes de l'ennemi, attaquées et défendues avec un égal acharnement <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 53. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 58. — <sup>3</sup> LUCANI *Pharsal.* lib. I, v. 428 seqq. — <sup>4</sup> On ne s'accorde pas sur l'emplacement de ce camp. Les uns le fixent à *Castres*, en Brabant, les autres au lieu appelé *Castri locus*, aujourd'hui Mons en Hainaut. (Cf. DEWEZ, *Mémoire sur les différents endroits de l'ancienne Belgique dont il est parlé dans César; Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, t. II, p. 259 seqq.; SCHAYES, *les Pays-Bas avant et durant la domination romaine*, t. I, p. 589; *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, p. 27 seqq. et 54 seqq.) — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 49; PLUTARCH. *in Vitâ Cæs.*, cap. 27. — <sup>6</sup> JULII CELSI lib. II, p. 95. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 59.



Pour avoir échappé à cette surprise, Cicéron ne s'en trouvait pas moins dans une position très-inquiétante, isolé qu'il était, avec une seule légion, au milieu de cette multitude animée de la haine de l'étranger et altérée de vengeance. Il fallait à tout prix informer César de cet état de choses. Aussi lui envoya-t-il coup sur coup des messagers, gagnés à force de promesses. Mais aucun ne réussit à atteindre Samarobriva, tous les passages étant soigneusement interceptés. Cependant si critique que fût la situation, elle n'empêcha pas la garnison de mettre tout en œuvre pour se maintenir. La première nuit elle construisit comme par enchantement cent vingt tours de bois. Le lendemain, l'attaque recommença; mais elle n'eut pas plus de succès que la veille. Les jours suivants, les assauts se renouvelèrent, sans que les Belges fissent le moindre progrès. Car les Romains employaient la nuit à réparer les dommages faits à leur retranchement, et personne n'était dispensé des travaux, ni les malades, ni les blessés <sup>1</sup>.

Toutefois cet état de choses ne pouvait durer. Aussi, pour hâter les événements, plusieurs chefs nerviens, qui avaient eu naguère accès auprès de Cicéron et quelques relations d'amitié avec ce capitaine, résolurent-ils d'employer auprès de lui le stratagème qui avait si bien réussi à Ambiorig, et de le faire tomber dans le piège où Sabinus et Cotta avaient si imprudemment entraîné leur légion. Mais ils eurent beau lui représenter que toute la Gaule était en insurrection, que les Germains avaient passé le Rhin, que tous les camps romains et celui de César lui-même étaient cernés, que la garnison d'Aduatuca était exterminée, que les Belges n'en voulaient pas à sa vie, qu'ils désiraient seulement que l'établissement des quartiers d'hiver ne devînt pas une coutume, et que, s'il consentait à abandonner son

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 40.



camp, ils lui permettraient de se retirer avec les siens où bon leur semblerait. Plus prudent que ne l'avaient été ses collègues, Cicéron leur répondit que Rome n'avait pas l'habitude de traiter avec un ennemi armé; que, s'ils voulaient déposer les armes et envoyer des députés à César, il était prêt à leur servir d'intermédiaire, et qu'ils pouvaient espérer de la justice du proconsul tout ce qu'ils étaient en droit de réclamer <sup>1</sup>.

A cette réponse, les Belges changèrent de plan, et ils résolurent de commencer un siège en règle. Ils tracèrent autour du camp une circonvallation de onze pieds de haut et un fossé de quinze pieds de profondeur. Car les guerres précédentes les avaient initiés en partie à l'art des sièges, et d'ailleurs ils étaient dirigés par les prisonniers qu'ils avaient faits en venant essayer de surprendre le quartier de Cicéron <sup>2</sup>. Mais ils manquaient des outils nécessaires à ce genre de travaux. Ils furent donc forcés de couper le gazon avec leurs épées et de porter la terre dans leurs mains et dans les pans de leurs saies : opération laborieuse, mais à laquelle ils se livrèrent en si grand nombre qu'en moins de trois heures ils eurent élevé un retranchement de trois mille pas de circuit. Toujours aidés de leurs captifs, ils consacrèrent les jours suivants à construire des tours à la hauteur du rempart et à préparer des faux de siège et des tortues <sup>3</sup>.

Le septième jour depuis le commencement de l'attaque, un vent violent s'étant élevé, ils en profitèrent pour lancer dans le camp des dards enflammés et des boulets d'argile rougis au feu, qui ne tardèrent pas à incendier quelques baraques de soldats, couvertes de paille selon l'usage pratiqué dans la Gaule. La flamme, propagée par le vent, se communiqua de proche en proche, et bientôt un tourbillon

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 41. — <sup>2</sup> DION. CASS. lib. XL, cap. 7. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 42.



de feu enveloppa tout le camp romain. Un grand cri jaillit aussitôt des rangs des Belges, et, se croyant déjà sûrs de la victoire, ils approchent du rempart leurs tours et leurs tortues, appliquent leurs échelles et montent à l'assaut. Mais la garnison leur oppose une résistance désespérée, réussit à les refouler et même à incendier une de leurs tours <sup>1</sup>.

Cependant la position des Romains devenait chaque jour plus critique. D'une part ils comptaient une grande quantité de blessés, et chaque combat diminuait le nombre des hommes capables de faire le service. D'autre part, les émissaires expédiés à César étaient tous interceptés; quelques-uns avaient même été mis à mort par les assiégés sous les yeux de la garnison. Il fallut qu'un traître sauvât les ennemis de sa patrie. Dans le camp se trouvait un Nervien, nommé Vertico, homme de haute naissance, qui, dès le commencement du siège, était accouru vers Cicéron, et lui avait engagé sa foi. Ce transfuge détermina, à force de promesses, un de ses esclaves à porter une lettre à César. Le Gaulois, l'ayant cachée dans la hampe creusée d'un javelot <sup>2</sup>, traversa les lignes de ses compatriotes sans exciter le moindre soupçon et atteignit Samarobriva, où le proconsul apprit à la fois par ce message le danger que courait Cicéron et le désastre qui avait frappé Sabinus et Cotta <sup>3</sup>. Cette nouvelle fut pour lui comme un coup de foudre, et son irritation ne connut plus de bornes. Aussi jura-t-il de ne couper ni sa barbe ni ses cheveux avant d'avoir vengé les siens <sup>4</sup>.

Il pouvait être cinq heures du soir quand César reçut la lettre de Cicéron. Il dépêcha aussitôt un messenger à M. Crassus, dont le camp était placé à vingt-cinq mille pas

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 45. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 45; JULI CÆSAR. lib. II, p. 97. —

<sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 46; DION. CASS. lib. XI, cap. 8. — <sup>4</sup> SÆTON. *in Vita Cæsar.*, cap. 67.



de Samarobriva <sup>1</sup>. Il lui ordonnait de partir la nuit même et de venir le rejoindre avec sa légion. Il envoya d'autres ordres à Cajus Fabius <sup>2</sup> et à Labiénus <sup>3</sup>. Celui-ci devait, s'il le jugeait utile au bien de la république, se porter sans délai avec toutes ses troupes vers les marches des Nerviens; celui-là, vers les confins des Atrébates, de manière à converger tous deux vers la route que César prenait lui-même. Ces forces lui parurent suffisantes pour ouvrir une campagne. Seulement il y ajouta un corps d'environ quatre cents chevaux, qu'il tira des quartiers voisins <sup>4</sup>.

Le lendemain, vers huit heures du matin, César, prévenu par les coureurs de Crassus de l'approche de son lieutenant, le chargea de garder avec la légion qu'il amenait la position de Samarobriva, qui était le grand dépôt des bagages, des archives et des provisions de l'armée, ainsi que des otages que les cités avaient été forcées de fournir aux Romains. Ces dispositions prises, il se dirigea à marches forcées vers le camp de Cicéron. Il fut rejoint en route par la légion de Fabius <sup>5</sup>. De sorte qu'il se trouvait à la tête d'environ sept mille hommes <sup>6</sup>. Labiénus, instruit de la défaite de Sabinus et de Cotta, et craignant de tomber à son tour dans une embuscade, n'avait osé s'aventurer à quitter son camp. Il se borna à informer le proconsul que les Trévires étaient en pleine insurrection; qu'Indutiomar à leur tête, ils campaient avec toutes

<sup>1</sup> On n'est pas d'accord non plus sur l'emplacement de ce camp. (Cf. DOM GRENIER, *Introduction à l'Histoire générale de la province de Picardie*, p. 156 seqq.) Quelques-uns le fixent à l'endroit où se trouvait l'antique *Cæsaromagus*. (Cf. *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, p. 5 seqq. Voir ci-dessus, p. 123, note 5.) —

<sup>2</sup> On place ce camp à Mont-Cassel. (Cf. *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, p. 5) — <sup>3</sup> Ce camp devait se trouver aux environs de Rocroy. (Cf. *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, p. 5 seqq; DEWEZ, *Mémoire sur plusieurs endroits de l'ancienne Belgique*, etc., p. 259.) — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 46. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 47. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 49; PLUTARCH. *in Vita Cæsaris*, cap. 27.



leurs forcés à trois mille pas de son quartier, et qu'il était lui-même menacé d'un siège <sup>1</sup>.

César, si contrarié qu'il fût de n'avoir à sa disposition que deux légions au lieu de trois, continua cependant sa marche avec toute la célérité possible <sup>2</sup>, mais déguisant sa direction par des étapes de nuit <sup>3</sup>. Lorsqu'il eut atteint les confins de la Nervie, il apprit que Cicéron se trouvait réduit à la dernière extrémité. De crainte que son lieutenant ne finît par désespérer de tout secours, il engagea, à force de promesses, un cavalier gaulois de prendre en toute hâte les devants avec une lettre pour le commandant de la légion compromise. Cette lettre, écrite en grec, de peur que, si elle était interceptée, les Belges n'en comprissent le contenu, était conçue en ces termes : Καίσαρ Κικέρωνι θαρραίνει. Προσδέχου βοήθειαν. César à Cicéron. Courage! Attends le secours <sup>4</sup>. Le Gaulois, n'osant essayer de pénétrer dans le camp, attacha la lettre à la courroie de son javelot qu'il lança dans le retranchement. Le trait alla se ficher dans une tour de bois; le troisième jour après, un soldat, l'ayant aperçu, le détacha et le remit à Cicéron. Celui-ci rassembla aussitôt toutes ses troupes et leur donna lecture de la missive, qui excita dans leurs rangs les plus vifs transports de joie. Presque en même temps on aperçut dans le lointain une grande fumée, et l'on comprit à l'incendie des villages que César approchait <sup>5</sup>.

Instruits par leurs coureurs de l'arrivée du proconsul, les Belges résolurent d'aller à sa rencontre pour lui livrer bataille. Mais leur dessein ayant transpiré, Cicéron se hâta de prévenir César, par un des esclaves du Nervien Vertico, de se tenir sur ses gardes. Le proconsul reçut cette nouvelle vers le milieu de la nuit, et, le lendemain, s'étant

<sup>1</sup> CÆSAR lib. V, cap. 47. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 48. — <sup>3</sup> DION. CASS. lib. XL, cap. 40. — <sup>4</sup> CÆSAR. *loc cit*; POLYÆN. *Stratagemat.* lib. VIII, πρὶ Καίσαρος, cap. 6, DION. CASS. lib. XL, cap. 9. — <sup>5</sup> CÆSAR. *loc cit*.



remis en route dès le lever du jour, il aperçut, après une marche de quatre milles, les Belges établis de l'autre côté d'un vallon traversé par un ruisseau <sup>1</sup>. Il comprit le danger qu'il y aurait à engager une lutte dans ce défilé contre des forces si supérieures. D'ailleurs, Cicéron étant dégagé, il pouvait agir avec plus de précaution et de lenteur. Il prit donc position en avant du vallon et traça son camp de manière à y resserrer sa petite troupe, afin de l'amoindrir encore aux yeux des Belges, et de leur inspirer une confiance d'autant plus grande. En même temps il envoya dans toutes les directions des éclaireurs chargés d'explorer le terrain et de chercher les moyens les plus faciles de traverser le passage <sup>2</sup>.

Ce jour-là tout se borna à quelques escarmouches de cavalerie, les Belges attendant que toutes leurs forces se trouvassent réunies, et César cherchant, soit à les attirer en deçà du vallon, en simulant une grande inquiétude, afin de leur livrer combat en avant de son camp, soit à passer le défilé sans risquer sa fortune. Le lendemain, une de ces prévisions se réalisa. Dès la pointe du jour, la cavalerie des alliés se porta en avant et en vint aux mains avec celle de l'ennemi. Aussitôt le proconsul ordonna aux siens de céder le terrain et de rentrer dans leurs lignes. Pendant ce temps il fit simuler une agitation extrême dans ses retranchements, où les soldats semblaient uniquement occupés à exhausser les remparts et à barricader les portes, si bien qu'on eût dit que tout n'y était que crainte et confusion <sup>3</sup>.

Trompés par ce stratagème, les fantassins belges pas-

<sup>1</sup> Selon ceux qui placent le camp de Cicéron à Castres, ce vallon est celui que traverse le ruisseau de Molenbeek au sud de cet endroit. (Cf. *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, p. 52.) D'après les écrivains qui établissent le quartier de Cicéron à *Castri locus*, ce vallon était celui de l'Escaut, près de Valenciennes. (Cf. DEWEZ, *Mémoire sur plusieurs endroits de l'anc. Belgique*, etc., p. 239) — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 49. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 50.



sent brusquement le ruisseau, débouchent du vallon, se rangent en bataille malgré le désavantage du lieu, et s'avancent vers le camp où ils lancent une pluie de traits, pendant que les chefs font proclamer à haute voix par des hérauts que tout Gaulois, tout Romain qui voudra passer de leur côté le pourra sans danger jusqu'à la troisième heure <sup>1</sup>, mais qu'après ce délai il n'y aura plus de quartier pour personne. Cependant les assiégeants, parvenus au pied des retranchements, commencent déjà à combler le fossé et à saper le rempart, quand César fait tout à coup ouvrir toutes les portes du camp et opérer une sortie générale. Les alliés, surpris par ce brusque revirement de fortune, sont mis dans une déroute complète <sup>2</sup>.

Le proconsul ne songea point à les poursuivre à travers les marais et les bois où ils s'étaient dispersés. Il se contenta de marcher droit au camp de Cicéron qu'il atteignit le même jour. Là il comprit toute l'étendue du danger que la troupe de son lieutenant avait couru ; car il ne se trouvait pas dans toute cette légion un homme sur dix qui ne fût sans blessure, et il ne vit pas sans étonnement, peut-être même sans une secrète inquiétude, les tours, les tortues, les remparts, tout le formidable appareil de siège que les Belges avaient construit <sup>3</sup>.

La nouvelle du succès remporté par César fut transmise, par des cris poussés de proche en proche <sup>4</sup>, à travers le pays des Rèmes, à Labiénus avec une telle rapidité <sup>5</sup> que, bien que son quartier se trouvât à environ soixante milles de celui de Cicéron, il en fut instruit avant minuit. Le bruit s'en répandit parmi les Trévires, et Indutiomar, qui projetait pour le lendemain une attaque contre le camp de Labiénus, n'attendit pas le retour du matin pour

<sup>1</sup> Neuf heures du matin. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 54 ; POLYÆNI *Stratagemat.* lib. VIII, *περὶ Καισαρος*, cap. 7. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 52. — <sup>4</sup> Cf. CÆSAR. lib. VI, cap. 20, et lib. VII, cap. 5. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 20.



se replier avec toutes ses forces dans l'intérieur de son territoire. Les Armoricains, informés à leur tour de ce qui venait de se passer, pendant qu'ils étaient en marche pour enlever le quartier de Lucius Roscius <sup>1</sup>, se débandèrent de même <sup>2</sup>.

Ainsi le mouvement hardi de César réussit à imposer pour quelque temps aux manifestations patriotiques dont les Belges venaient de donner l'exemple à la Gaule. Mais le proconsul ne crut pas que tout fût gagné. Aussi résolut-il de passer l'hiver à Samarobriva pour observer les peuples qui s'agitaient de toutes parts. Il renvoya la légion de Fabius dans le pays des Morins, et disposa trois autres légions en trois camps différents autour de la place où il s'établit lui-même. Car depuis le massacre de Sabinus et de Cotta, toutes les cités se remuaient, se consultaient entre elles et s'envoyaient l'une à l'autre des messagers, pour se concerter sur le parti qu'il fallait prendre et sur l'époque où l'on courrait aux armes. Des assemblées se tenaient la nuit dans les lieux écartés, et pendant tout l'hiver il ne se passa pas un jour sans que les Romains reçussent quelque avis inquiétant sur ce qui se tramait autour d'eux <sup>3</sup>.

En vain César voulut-il essayer d'étouffer le sentiment national par la terreur, en convoquant à Samarobriva les chefs des différentes cités, en menaçant ceux dont il se défiait, en exhortant ceux qui lui étaient dévoués, en disant à tous qu'il n'ignorait rien de ce qui se passait. Il ne fit par là qu'exciter une réaction nouvelle.

La compression, exercée sur les peuples par les instruments de sa tyrannie, ne servit qu'à leur faire mieux comprendre que la dernière ressource de l'esclave est l'arme des assassins. Nous avons vu les Carnutes frapper leur tyran

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 165, note 6. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 53. — <sup>3</sup> CÆSAR. *loc. cit.*



Tasget <sup>1</sup>. Les Sénonés à leur tour complotèrent la mort de leur oppresseur Cavarin, que César leur avait donné pour roi. Mais il réussit à échapper à leurs coups et à se mettre en sûreté dans le quartier de son protecteur, qui somma vainement la cité de lui livrer tous les membres de son sénat <sup>2</sup>.

Tandis que ces ferments remuaient la tribu des Sénonés et que celle des Carnutes continuait à s'agiter malgré la présence de la légion de Lucius Plancus <sup>3</sup>, d'autres événements se préparaient dans la Gaule Belgique. L'infatigable Trévire Indutiomar ne cessait, depuis le commencement de l'hiver, d'envoyer des messagers au delà du Rhin pour solliciter les Germains à franchir ce fleuve et à faire cause commune contre les Romains. Mais ni promesses ni espoir de butin ne purent les décider. Cependant leur refus ne le découragea point, et il n'en continua pas moins à lever des troupes, à les exercer, à recruter de la cavalerie chez les clans voisins, et même à attirer, à force d'argent, de tous les points de la Gaule les bannis et les malfaiteurs. Il était devenu le drapeau de l'idée nationale, et la sympathie qu'il réveilla partout fut si grande que toutes les cités lui adressaient à l'envi des députations, publiques ou privées, pour briguer son alliance et son amitié <sup>4</sup>.

Enhardi par ces marques d'adhésion et sachant, d'une part, que les Sénonés et les Carnutes n'attendaient que le signal de la guerre, et que, d'autre part, les Nerviens et les Aduatuques se préparaient à une nouvelle prise d'armes, il sentit que le moment d'agir était venu. Il convoqua donc un conseil armé <sup>5</sup> pour y exposer ses desseins <sup>6</sup>. Il y fit

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 466. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 54. — <sup>3</sup> Voir ci-dessus, p. 466. —

<sup>4</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 55. — <sup>5</sup> Sur cette coutume gauloise, voir ci-dessus, t. I, p. 59.

— <sup>6</sup> Les données sur lesquelles Brouwer s'appuie pour établir que cette assemblée eut lieu à l'endroit appelé aujourd'hui Amberloux et situé entre Saint-Hubert et Houffalize, nous paraissent trop peu concluantes pour former une preuve historique (Cf. BROUWER et MASSENI *Antiquit. et Annal. Trevir.* lib. I, cap. 84)



déclarer Cingétorig ennemi de la patrie et tous ses biens confisqués. En même temps il annonça que, sollicité par les Carnutes, les Sénones et d'autres clans, il avait formé le dessein d'enlever le camp de Labiénus et de porter la dévastation sur le territoire des Rémois pour tendre ensuite la main aux tribus de la Gaule centrale. Cet avis fut accueilli par les acclamations de la multitude, et le héros trévire donna ses ordres pour l'exécuter <sup>1</sup>.

Mais la trahison devait derechef faire avorter cette noble tentative; car Labiénus, informé par Cingétorig et par les siens de ce qui venait d'être résolu dans le conseil des Trévires, eut le temps de prendre des mesures pour repousser avec avantage l'attaque concertée contre lui. Bien que ses quartiers fussent assez solidement fortifiés par la nature et par l'art pour le rassurer sur le sort de sa légion, il envoya cependant des émissaires dans toutes les cités avoisinantes pour réunir autant de chevaux que possible et les introduire à la faveur de la nuit <sup>2</sup> dans son camp. Bientôt l'armée belge parut. Pendant plusieurs jours les Romains laissèrent Indutiomar voltiger avec toute sa cavalerie autour des retranchements, soit pour en reconnaître l'assiette, soit pour entrer en pourparlers, soit pour effrayer la garnison, à qui même parfois ses compagnons lançaient des javelots. Labiénus ne répondit point à ces provocations; car son but était de simuler la crainte et d'inspirer aux assiégeants une confiance semblable à celle qui avait été si fatale à la ligue que César venait de dissiper <sup>3</sup>.

La cavalerie qu'il avait fait rassembler se trouvant toute réunie dans son quartier sans qu'il en eût rien transpiré au dehors, le lieutenant du proconsul jugea le moment venu de frapper un grand coup. Il laissa Indutiomar et sa

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 56. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 58. Julius Celsus avance nous ne savons d'après quelles données, que cette cavalerie fut fournie à Labiénus par Cingétorig et ses amis. Cf. JULII CELSI lib. II, p. 402. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 57.



troupe tourbillonner selon leur habitude autour du camp et lancer des traits par-dessus le rempart. Ils passèrent toute la journée à répéter cette manœuvre, et comme rien ne bougeait dans le retranchement, ils se retirèrent tranquillement et sans observer le moindre ordre. Mais tout à coup les portes du camp s'ouvrirent et la cavalerie romaine fondit avec impétuosité sur les Trévires, qui, déconcertés par cette attaque inattendue, se dispersèrent dans tous les sens. Cependant elle semblait n'avoir qu'un seul homme à combattre, car elle se précipitait tout entière à sa poursuite, et épargnait tout ce qui se présentait devant elle, de crainte qu'il n'échappât. Cet homme était Indutiomar. Atteint au moment où il allait s'élancer dans la Meuse <sup>1</sup> et accablé par le nombre, il fut massacré, et sa tête, que Labiénus avait mise à prix, fut portée en triomphe au camp. A leur retour, les cavaliers romains passèrent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouvèrent sur leur route, et une partie de la légion, envoyée pour les soutenir, les seconda dans ce travail sanglant. La nouvelle de ce désastre répandit la consternation chez les Éburons et chez les Nerviens, qui licencièrent immédiatement leurs troupes, et bientôt toute la Gaule parut pacifiée <sup>2</sup>.

Toutefois ce calme était moins réel qu'apparent. Si les Trévires avaient perdu leur vergobret, il n'avaient point renoncé à l'idée de s'affranchir de la domination étrangère. Ils le prouvèrent, du reste, en conférant le titre de chef de leur cité aux proches de l'infortuné Indutiomar et en sollicitant de nouveau à force d'argent l'alliance des Germains. Mais n'ayant pu déterminer les tribus les plus voisines du Rhin à épouser leur cause, ils s'adressèrent à quelques clans

<sup>1</sup> CLUVERI *German. antiq.* lib. II, cap. 44. Cet événement eut lieu, croit-on, près de Revin. (Cf. *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, page 54.)—

<sup>2</sup> CÉSAR. lib. V, cap. 58 ; DION. CASS. lib. XL, cap. 41 ; ANN. FLOR. lib. III, cap. 40, § 8 ; OROSIUS lib. VI, cap. 40. Cf. FRONTIN. *Stratagemat.* lib. III, cap. 47.



plus éloignés du fleuve et ils réussirent à se les attacher. Ils conclurent aussi une alliance avec Ambiorig, et s'assurèrent des dispositions des Nerviens, des Aduatuques et des Ménapiens, tous unis par une communauté de haines et de ressentiments contre les Romains. Une vaste ligue se renouait ainsi dans la Belgique, et une agitation profonde travaillait la Gaule centrale, où les Carnutes, les Sénones et d'autres cités promettaient de faire une utile diversion <sup>1</sup>.

Tous ces mouvements causaient une vive inquiétude à César, qui comprit la nécessité d'ouvrir la prochaine campagne plus tôt qu'à l'ordinaire <sup>2</sup> et avec des moyens plus formidables. Aussi s'empressa-t-il de demander à Rome qu'on lui envoyât, avant la fin de l'hiver, trois nouvelles légions et trois cohortes destinées à remplacer celles qui avaient péri dans le massacre des troupes de Sabinus et de Cotta <sup>3</sup>. Cette augmentation de forces porta ses légions au nombre de onze <sup>4</sup>. Dès lors il se crut en mesure de faire face à toutes les éventualités, et, dans son impatience de recommencer la lutte, il n'attendit pas même le retour du printemps pour reprendre les armes. Il réunit à la hâte quatre légions, envahit à l'improviste le territoire des Nerviens, et, avant que leur armée eût pu s'organiser ou le peuple se mettre en sûreté, il dévasta leurs champs et enleva un nombre considérable d'hommes et de bestiaux, qu'il abandonna à ses soldats.

Après cette expédition sauvage et sans gloire, qui eut pour résultat de forcer la Nervie à faire sa soumission aux Romains et à leur livrer des otages, les légions rentrèrent dans leurs campements <sup>5</sup>.

Le printemps de l'an 53 étant près de s'ouvrir, le proconsul convoqua, selon sa coutume, une assemblée générale

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 2. — <sup>2</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 1. —

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 163. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 5.



de toutes les cités de la Gaule. Les délégués de tous les clans y parurent, excepté ceux des Sénones, des Carnutes et des Trévires. L'abstention de ces trois peuples fut regardée par César comme un acte formel d'hostilité et de défection. Aussi, ajournant toute autre affaire, prorogea-t-il l'assemblée et lui assigna-t-il pour lieu de réunion la place de Lutetia <sup>1</sup>, capitale des Parises <sup>2</sup>, située dans une île de la Seine <sup>3</sup>. Cette peuplade confinait aux Sénones, auxquels l'unissaient d'anciennes alliances, mais dont elle refusait de suivre le parti contre les Romains. Cette résolution connue, le proconsul conduisit à marches forcées ses légions sur le territoire de la Sénonie <sup>4</sup>.

Au moment où la nouvelle s'était répandue que l'armée romaine s'avancait en force, Acco, qui dirigeait le mouvement insurrectionnel de ce clan, avait ordonné à tout le peuple de se retirer dans les places fortes. Mais l'ennemi avait opéré sa marche avec tant de rapidité qu'il se trouva au milieu des Sénones avant qu'ils eussent pu exécuter cet ordre. Il ne leur restait donc qu'à se soumettre. Grâce à l'intervention des Æduens, leurs anciens alliés, ils obtinrent l'oubli du passé et livrèrent au vainqueur cent otages qui furent donnés en garde à la cité æduenne. Les Carnutes se soumirent aussi; et, à la prière des Rémois, sous la clientèle desquels ils avaient naguère vécu, ils obtinrent les mêmes conditions. Ces affaires terminées, César alla présider l'assemblée de Lutetia, où il fixa le contingent de cavalerie que chaque cité aurait à lui fournir pour la prochaine campagne <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Lutetia*, actuellement Paris. Le berceau de cette vaste capitale n'était, du temps de Constance et de Julien, qu'un simple château. (Cf. AMMIAN. MARCELLIN. lib. XV, cap. 44, § 5.) Quelques années après l'avènement de Julien, elle nous est représentée comme une petite ville. (Cf. ZOSIMI *Hist. Rom.* lib. III, cap. 9.) — <sup>2</sup> Les Parises formaient une petite peuplade, cantonnée sur la Seine près de l'île de Lutetia. (Cf. MANNERT, *Geographie*, t. II, part. I, p. 468.) — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 57. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 5. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 4.



La Gaule centrale se trouvant ainsi réduite, César put tourner toutes ses forces contre les Belges, surtout contre les Éburons et les Trévires, qui persistaient dans leur résolution de mourir plutôt que d'accepter l'esclavage. Mais, afin d'ôter aux Sénonés tout prétexte et toute possibilité de soulèvement, il emmena avec lui Cavarin, le tyran qu'il leur avait imposé <sup>1</sup>, et toute leur cavalerie <sup>2</sup>.

Il savait bien qu'Ambiorig ne consentirait point à courir les chances d'une bataille et qu'il s'était lié par le droit de l'hospitalité avec les Ménapiens, qui l'avoisinaient au nord et à l'ouest, et qui, protégés par leurs forêts et leurs marécages, avaient refusé jusqu'alors d'envoyer des députés aux Romains. Il savait aussi que, par l'intervention des Trévires, ce chef avait noué des relations avec les Suèves <sup>3</sup>, et qu'ainsi deux routes de retraite lui étaient ouvertes. Il résolut donc de forcer les Trévires à se détacher des Éburons et de fondre sur ceux-ci, après leur avoir ôté les moyens de lui échapper dans les solitudes de la Ménapie et avant que les clans d'outre-Rhin n'eussent eu le temps de franchir ce fleuve. Ce plan conçu, il l'exécuta aussitôt. Il augmenta de deux légions les forces de Labiénus, lui envoya le gros des bagages de l'armée et le lança sur le sol des Trévires. Ensuite il marcha lui-même, avec trois légions expéditionnaires, contre les Ménapiens. Mais ceux-ci, n'ayant mis aucune armée sur pied et se croyant suffisamment défendus par leurs marécages et leurs forêts, s'y réfugièrent à son approche <sup>4</sup>.

Ayant divisé ses troupes en trois corps et partagé le commandement avec Cajus Fabius et Marcus Crassus, le proconsul envahit le territoire de cette tribu en jetant des ponts sur les marais, brûla, à mesure qu'il les atteignait,

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 185, note 1. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 5 — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 40; DION. CASS. lib. XL, cap. 52. — <sup>4</sup> CÆSAR. *loc. cit*; DION. CASS. lib. XL, cap. 51.



les habitations et les villages, massacra une partie des habitants <sup>1</sup> et s'empara d'un grand nombre d'hommes et de bestiaux. Forcés ainsi dans leurs solitudes, les Ménapiens se hâtèrent de députer vers César pour lui demander la paix et lui offrir des otages. Il la leur accorda, mais en les menaçant de les traiter en ennemis s'ils donnaient asile à Ambiorig ou même s'ils recevaient les députés qu'il pourrait leur envoyer. Ces conditions stipulées, il partit pour le pays des Trévires et laissa au transfuge atrébate Commius le soin de tenir avec une partie de la cavalerie les Ménapiens en échec <sup>2</sup>.

Pendant que le proconsul était occupé de ces travaux, les Trévires avaient résolu d'attaquer le quartier de Labiénus avec une armée considérable. Mais au moment où ils ne s'en trouvaient plus éloignés que de la longueur de deux étapes, ils apprirent que les forces de ce capitaine venaient d'être augmentées de deux nouvelles légions. Ils s'arrêtèrent aussitôt, et campèrent à quinze milles du retranchement ennemi, déterminés à attendre l'arrivée des Germains. Labiénus, instruit de cette résolution et voulant par un mouvement hardi les forcer à accepter le combat, laissa cinq cohortes à la garde de ses bagages, se dirigea du côté des Belges avec le reste de ses légions et sa nombreuse cavalerie, et alla se retrancher à mille pas de l'endroit où les Trévires avaient planté leurs piquets. Une rivière, dont les bords escarpés rendaient le passage fort difficile <sup>3</sup>, séparait les deux armées, et le Romain n'avait pas plus l'intention de la passer, qu'il ne supposait aux Trévires l'idée de la franchir. Il songea donc à les attirer en deçà du courant. Comme l'espoir de voir bien-

<sup>1</sup> Orosii lib. VI, cap. 40. — <sup>2</sup> CÆSAR, lib. VI, cap. 6. — <sup>3</sup> On s'est fondé sur une inscription romaine pour établir que le camp de Labiénus était situé sur la Sarre, affluent de la Moselle. (Cf. BROWER *Annal. et Antiquitat. Trevirens.* lib. I, cap. 40 et 41.) Mais l'authenticité de ce monument nous paraît plus que douteuse.



tôt arriver les Germains augmentait chaque jour dans le camp des Gaulois, il recourut à son ancien stratagème, et fit répandre le bruit que, l'arrivée des clans d'outre-Rhin n'étant point douteuse, il ne voulait pas compromettre sa fortune, et que le lendemain, à la pointe du jour, il lèverait ses tentes. Ce bruit, adroitement propagé, trompa la crédulité des Belges, qui, d'un autre côté, ne pouvaient s'imaginer que la cavalerie romaine, toute composée de Gaulois, fût capable de tirer l'épée contre des frères dévoués à une cause qui était aussi la leur. Cette confiance les perdit. Au milieu de la nuit, Labiénus fit connaître ses véritables desseins aux tribuns militaires et aux chefs de file, et ordonna que, pour mieux faire croire que la crainte seule le déterminait à la retraite, on fit les préparatifs du départ avec plus de tumulte et de désordre que d'ordinaire. Tout présentait ainsi l'apparence d'une véritable fuite, et, avant le jour, des coureurs-en apportèrent la nouvelle aux Trévires <sup>1</sup>.

A peine les légions furent-elles sorties du retranchement, que les Trévires, craignant de laisser échapper un ennemi d'autant plus facile à frapper qu'il paraissait démoralisé par la terreur, franchirent la rivière et commencèrent à assaillir les Romains, malgré le désavantage du terrain. Labiénus continua sa feinte retraite jusqu'à ce qu'il les eût tous attirés en deçà du courant. Alors, après avoir déposé ses bagages sur une colline, sous la garde de quelques escadrons, il fit volte-face, excita ses troupes en leur montrant la victoire assurée, et donna l'ordre de commencer l'attaque. Les Trévires, rompus par ce choc inattendu, se dispersèrent dans toutes les directions. Une partie fut refoulée vers la rivière et y trouva la mort. D'autres cherchèrent à gagner les forêts. Mais la cavalerie romaine se mit à leur poursuite, en tua un grand

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 7.



nombre et fit une quantité considérable de prisonniers. La cité tout entière se rendit peu de jours après ; car les Suèves, qui accouraient à son secours, repassèrent le Rhin. Les proches d'Indutiomar partirent avec eux, et Cingétorig fut placé à la tête de la cité <sup>1</sup>.

Dans ces entrefaites, César atteignit les frontières des Trévires et se disposa à passer une seconde fois le Rhin. Deux motifs le déterminaient à ce parti : l'un était de faire expier aux Germains le secours qu'ils venaient de prêter à ce clan ; l'autre était de les empêcher de donner un asile à Ambiorig. Cette résolution prise, il jeta un pont sur le fleuve, un peu au-dessus du point où il l'avait franchi la première fois. Puis, ayant laissé une bonne garde du côté des Trévires, il passa en Germanie avec toute son armée. Il apprit bientôt que les Suèves seuls avaient fourni des bras aux soulèvements qui venaient d'agiter si profondément la Belgique. C'est donc sur cette tribu qu'il voulut faire tomber le poids de sa colère <sup>2</sup>.

Mais il s'était à peine écoulé quelques jours qu'il fut informé par les Ubiens que les Suèves, après avoir réuni toutes leurs forces et celles des peuplades qui leur étaient soumises, s'étaient retirés à l'extrémité de la forêt de Baulnis <sup>3</sup>, pour y attendre l'arrivée des Romains <sup>4</sup>. Le proconsul n'osa s'aventurer à les chercher dans ces redoutables solitudes <sup>5</sup>, et, prenant pour prétexte la rareté des subsistances <sup>6</sup>, et l'impossibilité de trouver l'ennemi <sup>7</sup>, il se décida à repasser en Gaule. Toutefois, afin de laisser un motif de crainte aux Germains et une menace durable qui pût les

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. I, cap. 8 ; DION. CASS. lib. XL, cap. 51. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 9. —

<sup>3</sup> Cette forêt, qui faisait partie de la forêt Hercynienne, s'étendait dans la direction de la Thuringe. Dans plusieurs chroniques du moyen âge elle porte le nom de *sylva Bocauna* ou *Buchonia*. (Cf. REICHARD, *Germanien unter den Roemern*, p. 92 ; MANNERT, *Geograph.*, t. III, p. 417.) — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 10. — <sup>5</sup> DION. CASS. lib. XL, cap. 52. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 29. — <sup>7</sup> TIT. LIV. *Epitom.* libr. deperdit. CVII.



retenir de marcher au secours d'Ambiorig, il fit couper seulement une partie du pont du côté des Ubiens, et à l'extrémité qu'il laissa debout, il éleva quatre tours de bois où il plaça une garnison de douze cohortes <sup>1</sup>.

Au moment de son retour dans la Trévirie, les moissons commençaient à mûrir, et il put songer à faire tomber sa vengeance sur les Éburons, qu'il venait ainsi d'isoler de toutes parts. Il s'avança donc contre cette tribu, après avoir fait prendre les devants à toute sa cavalerie. Elle était placée sous les ordres de Minucius Basilus, à qui il avait enjoint de faire route avec le plus de célérité possible et défendu même d'allumer des feux de bivac afin que rien ne trahît sa marche. César lui-même devait le suivre de près <sup>2</sup>.

Basilus exécuta ponctuellement l'ordre qu'il avait reçu. Il déguisa si bien son mouvement, qu'il parut à l'improviste au milieu des Éburons au moment où ils se livraient tranquillement aux travaux de la moisson, et qu'il put faire un grand nombre de prisonniers. Il apprit d'eux qu'Ambiorig se trouvait dans sa maison d'été en compagnie de quelques cavaliers, et il se dirigea immédiatement vers cet endroit. Mais il ne réussit qu'à s'emparer des bagages, des chariots et des chevaux de l'Éburon. Ambiorig lui-même s'échappa à la faveur des bois dont sa demeure était entourée, et surtout grâce au dévouement de ses soldures <sup>3</sup>, qui, embusqués dans un défilé, y arrêtaient les Romains assez longtemps pour lui permettre de pourvoir à sa sûreté <sup>4</sup>.

Soit qu'Ambiorig n'eût pas jugé à propos de réunir en une seule masse ses hommes d'armes, parce qu'il ne voulait point en venir à une bataille, soit qu'il en eût été empêché

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 29. — <sup>2</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>3</sup> *Comites* (CÆSAR, lib. VI, cap. 50) ou *soldurii* (CÆSAR, lib. III, cap. 22). Cf. ci-dessus, t. I, p. 64. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 50.



par l'arrivée inopinée de la cavalerie romaine et qu'il s'attendit à voir apparaître le reste de l'armée de César, toujours est-il qu'il envoya par tout le pays des messagers pour avertir la population que chacun eût à veiller à son propre salut. A cette annonce, une partie des habitants se hâta de chercher un asile dans les solitudes des Ardennes; d'autres, plus voisins de l'Océan, se réfugièrent dans les îles; un grand nombre se résignèrent même à confier leurs biens et leurs familles à des clans qui jusqu'alors leur avaient été étrangers ou ennemis : tableau lamentable d'une population tout entière qui n'avait plus qu'à choisir entre la mort ou l'abandon du sol natal. Le vieux Cati-volg, que l'âge rendait à la fois incapable des travaux de la guerre et des fatigues d'une fuite désespérée, prit le parti de mourir. Il s'empoisonna avec du suc d'if, et sa dépouille du moins put reposer dans la terre de la patrie <sup>1</sup>.

Le plan des Romains était devenu visible. L'Éburonie, isolée de tous ses anciens alliés et étreinte d'un cercle de fer qui chaque jour se resserrait davantage, était destinée à essuyer seule le choc de toute l'armée de César. Déjà il avait atteint les frontières des Ségniens et des Condruses. Ces clans lui envoyèrent des députés qui protestèrent lâchement de la neutralité observée par les leurs dans tous les événements dont la Belgique avait été le théâtre. Le proconsul, s'étant assuré de la vérité de leurs assertions en faisant mettre cruellement à la torture quelques prisonniers éburons, promit de ne point les inquiéter à condition qu'ils lui livrassent tous les hommes de cette tribu qui viendraient chercher un asile sur leur territoire. Puis, ayant partagé son armée en trois corps, il résolut d'attaquer l'Éburonie par trois points. Il déposa d'abord tous

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. VI, cap. 51.



ses bagages, sous la garde de trois cents chevaux et d'une légion commandée par Quintus Cicéron, dans la forteresse d'Aduatuca, où Sabinus et Cotta avaient eu leurs quartiers <sup>1</sup>, et envoya trois légions sous les ordres de Labiénus dans la zone du pays qui touchait aux Ménapiens. Il chargea Cajus Trébonius d'aller avec un nombre égal de troupes saccager la partie qui confinait aux Aduatuques. Enfin, il se porta lui-même avec le reste de ses forces vers l'extrémité de la forêt des Ardennes, au point de jonction de la Meuse et de l'Escaut <sup>2</sup>, où l'on disait qu'Ambiorig s'était réfugié avec une poignée de cavalerie. Cette triple expédition ne devait durer que sept jours, après lesquels général et lieutenants se retrouveraient au camp de Cicéron pour concerter les mesures ultérieures que les circonstances pourraient commander <sup>3</sup>.

Tout était préparé pour frapper les Éburons d'un de ces désastres dont l'histoire des peuples les plus sauvages offre seule l'exemple. Ces infortunés, n'ayant ni armée capable d'accepter une lutte, ni place forte où se défendre, se trouvaient disséminés sur un territoire enfermé d'un côté par les eaux du Rhin et de l'autre par une ligne d'épées ou de lances romaines. En vain cherchaient-ils un refuge partout où quelque vallon écarté ou quelque marais caché dans la profondeur des bois semblait pouvoir leur offrir un asile. Les armes de César les atteignirent partout, frappant sans distinction d'âge ou de sexe tout ce qui s'offrait à leurs coups. Mais cet horrible massacre d'une population tout entière n'était pas sans danger pour ceux

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 32. — <sup>2</sup> *Ad flumen Scaldim, quod influit in Mosam.* (CÆSAR. lib. VI, cap. 33.) D'après Mannert (*Geograph.*, t. II, part. I, p. 487), il faudrait substituer le mot *Sabim* à *Scaldim* dans ce passage, qu'il croit corrompu. Mais d'autres admettent, à tort selon nous, avec Oudendorp, Davis, d'Anville, Ritter et Oberlin, qu'au temps de la conquête l'Escaut joignait une ancienne branche de la Meuse, obstruée aujourd'hui. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 33.



qui l'opéraient. Une grande quantité de soldats romains tombait chaque jour dans cette lutte suprême du nombre contre le désespoir, surtout ceux que l'amour du pillage entraînait loin du gros des corps et les détachements que la difficulté des routes empêchait d'avancer en bandes serrées. Partout des embuscades, des pièges, des surprises. Aussi le proconsul avisa-t-il au moyen d'exterminer cette *race scélérate*, comme il l'appelle, sans compromettre davantage ses propres troupes. Il envoya donc des émissaires non-seulement à toutes les peuplades voisines des Éburons <sup>1</sup>, mais même dans des contrées plus éloignées de la Gaule <sup>2</sup>, pour les exciter, par l'appât du butin, à faire main basse sur cette malheureuse tribu, aimant mieux exposer aux embûches des forêts la vie des Gaulois que celle de ses légionnaires. Et l'on vit, pour la honte de la patrie commune, accourir de toutes parts une foule d'hommes ardents à se souiller du sang de leurs frères pour s'emparer de leurs dépouilles <sup>3</sup>.

La nouvelle de ce qui se passait sur le sol éburon et de l'appel adressé par les Romains aux plus mauvais instincts des masses franchit le Rhin et excita la cupidité des clans germaniques. Deux mille cavaliers sicambres se rassemblèrent aussitôt et traversèrent ce fleuve à trente mille pas au-dessous du point où César avait laissé la tête du pont qui lui avait servi à passer en Germanie. Ils fondirent sur l'Éburonie, et leurs bandes, élevées dans l'amour du pillage et de la guerre et habituées à braver les obstacles des marais et des bois, parcoururent le pays dans tous les sens, faisant prisonniers tous les fugitifs qu'ils rencontraient et enlevant d'immenses troupeaux de bestiaux. Ils apprirent de leurs captifs que César était bien loin et que son armée s'était retirée. Un d'entre eux leur dit : « Comment

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 34. — <sup>2</sup> OROSIUS lib. VI, cap. 40. — <sup>3</sup> CÆSAR. *loc. cit.*



vous arrêtez-vous à pourchasser un butin si chétif, tandis qu'une proie si riche s'offre à vous ? En trois heures de marche vous pouvez atteindre Aduatuca. Là se trouve tout le trésor de l'armée romaine. La garnison suffit à peine pour garnir les remparts de la place, et personne n'ose s'aventurer au dehors. » Exaltés par l'espoir de la riche capture qui semblait ainsi s'offrir d'elle-même à leur avidité, ils se hâtèrent de cacher dans les bois <sup>1</sup> le butin qu'ils avaient rassemblé, et, sous la conduite du prisonnier éburon, ils se dirigèrent vers le camp de Cicéron <sup>2</sup>.

Le terme que César avait fixé à ses lieutenants pour se retrouver tous à Aduatuca était écoulé. Pendant tout ce temps Cicéron n'avait permis à personne, pas même à un valet, de sortir des retranchements. Mais, comme la troupe murmurait contre cette clôture aussi stricte que pendant un siège, et que d'ailleurs les vivres commençaient à manquer, il chargea cinq cohortes d'aller couper du blé dans un champ situé à trois milles de là et séparé du camp par une colline, et il leur adjoignit, outre trois cents soldats convalescents que les légions y avaient laissés malades, une multitude de calones <sup>3</sup> et une grande quantité de chevaux <sup>4</sup>.

Au même instant les cavaliers sicambres débouchèrent d'une forêt voisine et pénétrèrent jusqu'à la porte décumane qu'ils essayèrent de forcer. Leur apparition fut si inattendue que les vivandiers eux-mêmes qui se trouvaient sous le rempart n'eurent pas le temps de prendre la fuite, et que la cohorte de garde, troublée par cette attaque imprévue, put à peine soutenir le premier choc. Bientôt les Germains se répandent autour du camp, cherchant de

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 41. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. V, cap. 35. — <sup>3</sup> Les *calones*, ou valets, tiraient leur nom du mot *καλα*, *massue*, parce qu'ils ne portaient que cette arme. (Cf. SEXTI POMP. FESTI *de Verborum significatione*, edit. Panckoucke, t. I, p. 104.) — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 36.



tous côtés une issue pour y pénétrer. Mais les Romains défendent avec acharnement les portes; car les remparts se suffisent à eux-mêmes par leur hauteur et leur solidité. Cependant tout est confusion et désordre à l'intérieur. On se demande avec effroi la cause de ce tumulte; on ne sait où diriger les enseignes ni où rassembler les cohortes. Déjà les uns disent que la place est emportée; les autres, que César et son armée ont succombé sous les coups des barbares; un grand nombre tirent même de sinistres augures du lieu où l'on se trouve et où se présente partout le souvenir du désastre de Sabinus et de Cotta. Ces terreurs confirment de plus en plus les Sicambres dans l'idée que la garnison est insuffisante pour la défense du camp; ils redoublent d'efforts pour en forcer l'entrée et s'exhortent mutuellement à ne pas laisser échapper la proie importante que le prisonnier éburon leur a fait espérer <sup>1</sup>.

Cependant la légion continue à résister avec énergie <sup>2</sup>. Mais, dans ces entrefaites, les cohortes sorties pour fourrager reprennent le chemin d'Aduatuca, et de loin elles entendent les clameurs des assiégés. Quelques cavaliers prennent aussitôt les devants et ils ne tardent pas à connaître toute l'imminence du péril où ils se trouvent. Nouvellement levés et peu rompus aux usages de la guerre, ils se tournent vers les tribuns militaires et les centurions dont ils attendent des ordres. Mais partout l'anxiété est égale; car on ne se trouvait pas même à portée d'une position capable de quelque défense. Cependant, comme si tout devait être péripétie dans cette rencontre, les Sicambres sont à leur tour pris de terreur, et abandonnent brusquement le siège à la vue des enseignes qui s'approchent et qu'ils prennent pour celles de l'avant-garde de César. Mais

<sup>1</sup> CÉSAR. lib. VI, cap. 57. — <sup>2</sup> CÉSAR. lib. VI, cap. 58.



bientôt rassurés par le petit nombre des Romains qui leur sont opposés, ils fondent sur eux de toutes parts <sup>1</sup>.

Les calones s'étaient réfugiés sur l'éminence qui se trouvait en avant du camp. Les Germains les en rejettent au milieu des cohortes, et une grande confusion s'ensuit. On ne sait à quoi se résoudre. Une partie veut qu'on forme le coin et qu'on essaye de gagner ainsi le quartier de Cicéron; une autre, que l'on cherche à se défendre sur la colline. L'avis des premiers est celui des vieux légionnaires. Ils se disposent en bon ordre sous le commandement de Cajus Trébonius et, entraînant à leur suite les cavaliers et les calones, se font jour à travers l'ennemi et parviennent à atteindre le retranchement. Ceux qui ont pris position sur l'éminence sont enveloppés et entièrement détruits <sup>2</sup>.

Les Sicambres, n'ayant pu réussir à s'emparer d'Aduatua dans une première attaque, ne voulurent pas tenter un nouvel assaut. Ils se retirèrent et repassèrent le Rhin avec le butin qu'ils avaient mis en sûreté dans les bois. Mais la terreur qu'ils laissèrent après eux fut si grande que, la nuit suivante, Cajus Volusenus, étant revenu au camp avec la cavalerie, ne put faire croire aux soldats que César le suivait avec l'armée sauve et intacte. Il fallut le retour du proconsul lui-même pour les rassurer complètement <sup>3</sup>.

De retour à Aduatua, César reprocha à Cicéron l'imprudence qu'il avait commise en laissant sortir les troupes de la forteresse. Mais ce qui le frappa surtout, ce fut l'audace que les Germains avaient mise à assaillir le quartier de son lieutenant, eux, qui, venus pour dévaster les terres éburonnes, s'étaient chargés eux-mêmes de venger Ambiorig <sup>4</sup>.

Le séjour que le proconsul fit au camp ne fut pas de

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 59. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 40; DION. CASS. lib. XL, cap. 52. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 41. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 42.



longue durée. Il voulut achever de faire de l'Éburonie un désert. Un grand nombre de Gaulois étaient accourus, à son appel, de toutes les cités voisines; il les lança en tout sens sur ce malheureux territoire. Pas un village, pas une habitation, qui ne fût livrée aux flammes. Tout ce que le feu épargna fut enlevé par le pillage. Les blés furent dévorés en partie par cette multitude d'hommes et de chevaux, et ce qui resta sur pied on le laissa détruire par les orages et les pluies de l'automne. De sorte que les infortunés qui avaient réussi à se soustraire à leurs bourreaux, étaient condamnés à mourir par cet autre bourreau, la faim <sup>1</sup>.

Pendant le temps que dura cette œuvre de barbarie, César n'avait cessé d'envoyer de la cavalerie dans toutes les directions pour chercher la trace perdue d'Ambiorig. Mais toutes les peines qu'il se donna furent inutiles. Le héros éburon, errant de forêt en forêt, accompagné seulement de quatre cavaliers dévoués, échappa à toutes les poursuites <sup>2</sup>, et l'on ne tarda pas à apprendre qu'il avait trouvé un asile au delà du Rhin <sup>3</sup>.

Cette terrible campagne, où l'armée romaine, selon le témoignage un peu suspect de César, ne perdit que deux cohortes, venait de finir. Mais alors commença une autre œuvre. Le proconsul convoqua à Durocortorum <sup>4</sup>, capitale des Rèmes, une assemblée générale de la Gaule, à l'effet de juger les auteurs de la rébellion des Carnutes et des Sénones. Le patriote Acco, qui en avait été l'instigateur principal <sup>5</sup>, fut condamné à subir la peine de mort selon l'ancienne coutume romaine <sup>6</sup>, c'est-à-dire à expirer sous les verges la tête placée entre les dents d'une fourche <sup>7</sup>. Il

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 45. — <sup>2</sup> CÆSAR. *loc. cit.* — <sup>3</sup> ANN. FLOR. lib. III, cap. 40, § 8. — <sup>4</sup> Durocortorum, aujourd'hui Reims, d'après Ammien Marcellin (lib. XV, cap. 41, § 40), et l'Itinéraire d'Antonin, p. 482. (Cf. MANNERT, *Geographie*, t. II, part. I, p. 207.) — <sup>5</sup> Voir ci-dessus, p. 187. — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. VI, cap. 44. — <sup>7</sup> SÆTON. in *Vita Claudii*, cap. 54. (Cf. HIRTU lib. VIII, cap. 38.)



subit ce martyre. Un grand nombre de ses héroïques complices échappèrent au même sort par la fuite ; mais le proconsul les déclara hors la loi et leur interdit le feu et l'eau. Ce jugement rendu, il distribua ses légions dans leurs quartiers d'hiver. Il en plaça deux sur les confins des Trévires, deux sur le territoire des Lingons <sup>1</sup>, et six autres sur celui des Sénonés, à Agendicum <sup>2</sup>. Puis, après avoir approvisionné son armée, il prit le chemin de l'Italie <sup>3</sup>.

Arrivé à Rome, il y trouva les affaires de la république dans le plus grand désordre. Le triumvirat n'existait plus. Depuis que Crassus avait péri dans la guerre des Parthes <sup>4</sup>, César et Pompée restaient seuls pour se disputer le pouvoir suprême. Le premier était grand de tout le prestige de la gloire recueillie dans la conquête de la Gaule et dans la double descente opérée par lui en Germanie et en Bretagne. Aussi la voix de Cicéron l'exaltait-elle ouvertement au-dessus de Marius <sup>5</sup>. Son absence même avait augmenté son influence, par l'attachement de son armée qu'il s'était pour ainsi dire incorporée et par la corruption qu'il n'avait cessé d'exercer à Rome au moyen des fabuleuses richesses qu'il extorquait aux provinces conquises <sup>6</sup>. Pompée, de son côté, ne pouvait se résigner à entendre les derniers échos de la renommée acquise par lui en Afrique, en Espagne, en Orient, mourir dans le bruit plus récent de celle que le proconsul des Gaules recueillait en Occident et dans le Septentrion. D'ailleurs le lien de famille qui l'unissait à César venait de se briser par la mort de sa femme Julia <sup>7</sup>. Aussi dès lors les deux rivaux ne mirent-ils plus de bornes à leur antagonisme, et la lutte d'ambition, depuis si long-

<sup>1</sup> Cantonnés dans la partie des Vosges où jaillissent les sources de la Marne et de la Meuse. (Cf. MANNERT, t. II, part. I, p. 150.) — <sup>2</sup> *Agendicum*, actuellement Sens. Cf. MANNERT, t. II, part. I, p. 72 et 73. — <sup>3</sup> CÉSAR. lib. VI, cap. 44. — <sup>4</sup> DION. CASS. lib. XL, cap. 27; ANN. FLOR. lib. III, cap. 11; PLUTARCH. *in Vitâ Crassi*, cap. 41. — <sup>5</sup> CICÉRON. *de provinc. consul.* cap. 15. — <sup>6</sup> PLUTARCH. *in Vitâ Pompeji*, cap. 55. — <sup>7</sup> PLUTARCH. *ibid.*, cap. 55.



temps commencée entre eux et continuée sourdement depuis quelques années, prit un caractère plus âpre et plus ouvert. Rome en fut plus d'une fois ensanglantée <sup>1</sup>, et il n'était pas difficile de prévoir que bientôt devait éclater cette exécrable guerre civile où s'engloutit la république avec toutes ses gloires et d'où sortit l'empire avec tous ses vices.

Les symptômes de ces sinistres événements ne pouvaient rester cachés à la Gaule. Ils lui donnèrent l'espoir d'une heureuse diversion; car elle ne pouvait s'imaginer que César pût se résoudre à quitter Rome dans cette grave occurrence où tous les rêves de son ambition allaient se réaliser ou se dissiper pour toujours. D'ailleurs, elle croyait le passage des Alpes impraticable à cause de l'hiver rigoureux qui régnait <sup>2</sup> et le Rhin impossible à franchir <sup>3</sup>. Jamais, pensait-elle, les circonstances n'avaient été si favorables à un soulèvement général. Aussi tous les clans du centre et de l'ouest de la Gaule formèrent-ils une ligue formidable, à la tête de laquelle se plaça Vercingétorig, jeune chef de la nation des Arvernes. Mais bientôt César parut sur le théâtre de la guerre, et il s'engagea une lutte pleine d'atrocités <sup>4</sup>. (L'an 52-51 avant Jésus-Christ.)

Le cri d'indépendance poussé par leurs frères retentit au milieu des clans belges. Ceux que les guerres précédentes n'avaient pas encore épuisés se levèrent à cet appel et joignirent leurs forces à celles de la confédération nationale. La cité des Bellovaques mit sur pied dix mille combattants; celles des Suessions, des Ambianes, des Nerviens et des Morins armèrent chacune un contingent

PLUTARCH. *in Vitâ Cæsaris*, cap. 31; Id. *in Vitâ Pompeji*, cap. 56 seqq.;  
 DION. CASS. lib. XL, cap. 32; VELLEJ PATERCULI lib. II, cap. 47, §§ 3 et 4. —  
<sup>2</sup> ANN. FLOR. lib. III, cap. 40, § 22. — <sup>3</sup> PLUTARCH. *in Vitâ Cæsaris*, cap. 28. —  
<sup>4</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 1-74; DION. CASS. lib. XL, cap. 33-40; OROSII lib. VI, cap. 21;  
 PLUTARCH. *in Vitâ Cæsar.*, cap. 28 et 29; ANN. FLOR. lib. III, cap. 40, § 25.



de cinq mille épées; celle des Calètes fournit six mille hommes; enfin, les Atrébates eux-mêmes placèrent quatre mille guerriers <sup>1</sup> sous les ordres de Commius. Car ce chef, honteux d'avoir si longtemps servi la cause de l'étranger <sup>2</sup>, voulut dans cette dernière campagne expier tout son passé. D'ailleurs, depuis longtemps il était devenu suspect aux Romains qu'il avait servis avec tant de zèle, et l'année précédente, Labiénus avait tenté de le faire assassiner par un de ses lieutenants <sup>3</sup>. Les Rémois et les Trévires s'abstinrent, ceux-ci parce qu'ils étaient menacés sur le Rhin par les Suèves, ceux-là parce qu'ils préféraient lâchement l'amitié de Rome à la liberté de leur patrie <sup>4</sup>.

Les Romains avaient mis le siège devant la place d'Alésia <sup>5</sup> où Vercingétorig s'était enfermé et se défendait avec énergie contre l'armée presque tout entière de César <sup>6</sup>. Le danger pressait, et les confédérés résolurent d'aller dégager cette forteresse. Mais, si considérable que fût leur nombre, qui s'élevait à deux cent quarante mille hommes <sup>7</sup>, ils ne purent réussir à rompre les lignes des Romains <sup>8</sup>. Brisés par la tactique et par la discipline de leurs ennemis, ils furent entièrement disloqués <sup>9</sup>, et Alésia, le dernier boulevard de la liberté gauloise, fut réduite à se rendre <sup>10</sup>.

C'en était fait de la liberté des tribus du centre et de l'ouest de la Gaule. Elles retombèrent toutes sous le joug de l'étranger. Cependant les clans belges ne purent se résoudre à déposer les armes. L'Atrébate Commius, et Corréé, chef des Bellovaques, se déterminèrent à tenir la

<sup>1</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 75. — <sup>2</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 76. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. VIII, cap. 23. — <sup>4</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 65. — <sup>5</sup> Cette antique place forte était située à l'ouest de Dijon, près d'un bourg qui porte encore aujourd'hui le nom d'Alise. (Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 175.) — <sup>6</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 68. — <sup>7</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 76. — <sup>8</sup> Les Romains avaient en campagne dix légions, outre dix mille fantassins et toute la cavalerie des Eduens, ainsi que plusieurs bandes de cavalerie mercenaire, recrutées en Germanie. (Cf. CÆSAR. lib. VII, cap. 45, 54 et 87.) — <sup>9</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 79-88. — <sup>10</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 89.



campagne <sup>1</sup>, encourageant ainsi par leur exemple plusieurs chefs des provinces du centre, qui, parvenus à réunir autour d'eux des bandes de fugitifs, d'esclaves affranchis et d'exilés, continuaient une guerre de partisans, guerre âpre et acharnée, qui harcelait sans relâche l'ennemi dans sa marche, interceptait ses convois et lui dressait partout des embuscades <sup>2</sup>. Cette agitation se communiqua de proche en proche, et bientôt les symptômes d'une nouvelle et prochaine explosion se montrèrent.

Après la reddition d'Alésia et la dispersion de la ligue, César avait cru la campagne terminée, et il avait assigné pour quartier d'hiver à deux légions, commandées par Cajus Fabius et Minucius Basilius, la cité des Rèmes, pour la défendre contre les entreprises probables des Bellovaques <sup>3</sup>, et sans doute aussi pour tenir en respect les Suesions qu'il lui avait donnés pour clients <sup>4</sup>. Le reste de ses forces était partagé en trois corps, dont le premier campait chez les Séquanes, le second chez les Biturigs, entre la Vienne et la Loire, et le troisième, composé de trois légions, sur le sol des Æduens, le long de la Saône. Lui-même avait établi son camp à Bibracte, où il tendait ainsi la main à ces différentes divisions et se trouvait à même de les masser au besoin <sup>5</sup>. Bientôt les circonstances lui commandèrent de concentrer son armée. Car, outre les rassemblements qui s'opéraient chez les Atrébates et chez les Bellovaques, les Biturigs commencèrent à remuer. Malheureusement leur impatience les trahit <sup>6</sup>. On était à la veille des calendes de janvier <sup>7</sup>. Instruit des nouveaux préparatifs de soulèvement qu'ils faisaient pour ainsi dire au grand jour, le proconsul sortit en toute hâte de Bibracte, dont il laissa le commandement au questeur Marc Antoine, mar-

<sup>1</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 6. — <sup>2</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 1. — <sup>3</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 90. — <sup>4</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 6. — <sup>5</sup> CÆSAR. lib. VII, cap. 90. — <sup>6</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 2. — <sup>7</sup> 51 décembre.



cha contre les Biturigs avec deux des légions cantonnées chez les Æduens, et réduisit par la violence et la terreur le clan rebelle à demander merci <sup>1</sup>. Mais à peine les Biturigs furent-ils soumis qu'ils virent leur territoire envahi par les Carnutes, résolus à forcer leurs voisins de reprendre les armes et d'effacer dans une nouvelle lutte l'ignominie de leur soumission. César fit avancer aussitôt les deux autres légions échelonnées sur la Saône <sup>2</sup>, écrasa les Carnutes et les dispersa dans leurs forêts ou dans les cités voisines qui leur offrirent un asile <sup>3</sup>.

Bien qu'on fût au milieu de l'hiver, cette opération ne termina point les événements. Les Rèmes ne cessaient d'envoyer coup sur coup des messagers au proconsul pour l'informer des apprêts de guerre qui continuaient sans interruption chez les Atrébates et chez les Bellovaques. Ils lui apprirent enfin que ces clans étaient sur le point d'envahir le sol des Suessions. Dans ce danger pressant, César entra immédiatement en campagne avec deux légions, un gros d'auxiliaires gaulois <sup>4</sup> et les cavaliers germains qu'il avait tenus à sa solde <sup>5</sup>, et il donna l'ordre à Cajus Fabius de diriger sans délai vers le territoire de cette tribu les troupes qui hivernaient dans le quartier rémois <sup>6</sup>.

(L'an 50.) Arrivé sur les frontières des Bellovaques, il s'y retrancha et lança dans toutes les directions des cavaliers chargés de reconnaître la disposition et les desseins des alliés. Ses éclaireurs ne tardèrent pas à lui apprendre que les guerriers bellovaques étaient tous sous les armes; que les

HIRTII lib. VIII, cap. 3. — <sup>2</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 4. — <sup>3</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 5. — <sup>4</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 11. — <sup>5</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 10. — <sup>6</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 6. Cf. cap. 2, et CÆSAR. lib. VII, cap. 90. L'emplacement du camp où Fabius conduisit ses deux légions se trouvait aux confins des diocèses de Soissons et de Senlis, dans la plaine de Champlieu. (Cf. DOM GRENIER, *Introduction à l'histoire générale de la province de Picardie*, p. 448.)



Ambianes, les clans armoricains des Calètes, des Aulerques et des Vélocasses, étaient campés avec les Atrébates sur une montagne dont les approches étaient défendues de tous côtés par des forêts et des marécages impénétrables<sup>1</sup>; qu'ils avaient à leur tête Corré, connu par la haine qu'il portait aux Romains<sup>2</sup>; que Commius avait passé le Rhin pour recruter des auxiliaires en Germanie; enfin, que l'intention des Belges était ou d'offrir le combat à César, si, comme on le disait, il n'amenait avec lui que trois légions seulement, ou de traîner la campagne en longueur si ses forces étaient plus considérables et d'affamer ses troupes en interceptant les convois<sup>3</sup>.

A ces nouvelles, le proconsul résolut d'en venir aux mains le plus tôt possible. Il leva donc ses tentes et se dirigea vers le campement de l'armée confédérée, en faisant marcher en avant, pour les tromper sur ses forces, les trois légions les plus vieilles et les moins rompues à la guerre, et en disposant derrière les bagages la onzième, qui était plus jeune et sur laquelle il pouvait moins compter<sup>4</sup>.

En voyant tout à coup s'approcher les Romains, qui marchaient en carré, les Belges sortirent de leur camp et se développèrent sur la montagne qu'ils occupaient. Mais ils ne descendirent point dans la plaine. De son côté César, bien qu'il fût accouru avec l'intention d'en venir à une bataille, ne fut pas médiocrement surpris en se trouvant en présence de forces aussi considérables. Son premier soin fut donc de prendre position en face des alliés sur la rive gauche du Terrain<sup>5</sup> et de s'enfermer dans un solide retran-

<sup>1</sup> Sur la montagne de Froidmont, entre le val de Hez et celui de Villers-Saint-Sépulchre. (Cf. DOM GRENIER, *Introduit. à l'hist. génér. de la province de Picardie*, p. 435 seqq.) — <sup>2</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 24. — <sup>3</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 7; OROSI lib. VI, cap. 41. — <sup>4</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 8. — <sup>5</sup> DOM GRENIER, lib. laud., page 435.



chement, entouré d'un fossé de quinze pieds à fond de cuve et défendu par des tours à trois étages, reliées entre elles par des galeries, du haut desquelles il était facile de lancer des traits au loin <sup>1</sup>. Le but de ces travaux formidables était d'imposer aux Belges et de faciliter la défense lorsqu'il fallait dégarnir la place pour envoyer aux fourrages ou aux approvisionnements une partie des légionnaires <sup>2</sup>.

La guerre se borna cependant à quelques escarmouches autour d'un marais qui s'étendait entre les deux positions, et à quelques surprises sans grand résultat que les confédérés ménageaient presque chaque jour aux fourrageurs. Enfin on annonça l'arrivée de Commius avec les cavaliers auxiliaires qu'il avait été recruter en Germanie, et tout semblait devoir changer de face. Mais leur nombre ne s'élevait qu'à environ cinq cents hommes <sup>3</sup>. Voyant que le but de ses ennemis était de temporiser, et comprenant l'impossibilité d'attaquer lui-même, avec sa petite armée, leur camp si bien défendu par son assiette et protégé par le marais qui le précédait, César résolut d'en finir. Il ordonna donc à Cajus Trébonius, qui hivernait à Genabum <sup>4</sup> pour contenir les Carnutes <sup>5</sup>, de rallier à ses deux légions celle que commandait Titus Sextius dans la cité des Biturigs et d'accourir à grandes journées avec ces forces. En attendant ce secours, il continuait à faire soutenir ses fourrageurs par la cavalerie des Rèmes, des Lingons et de plusieurs autres clans, dont il s'était fait accompagner <sup>6</sup>. Mais ces sorties n'eurent pas toujours le succès que le proconsul en espérait; car les alliés ne cessaient de tendre des embuscades aux Romains chaque fois qu'ils sortaient de leurs lignes. Un jour même il arriva que l'infanterie bellovaque parvint à cerner

<sup>1</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 9. — <sup>2</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 10. — <sup>3</sup> HIRTI *loc. cit.* —  
<sup>4</sup> *Genabum*, aujourd'hui Orléans. (Cf. MANNERT, *Geograph.*, t. II, part. I, p. 171.)  
— <sup>5</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 6. — <sup>6</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 11.



les cavaliers rémois, les mirent dans un complet désordre et leur tuèrent un grand nombre d'hommes, parmi lesquels se trouvait Vertisg, le chef de leur cité <sup>1</sup>, et une partie de la septième légion <sup>2</sup>.

Ces escarmouches journalières avaient duré pendant quelque temps, lorsqu'on apprit tout à coup l'approche de Trébonius et des légions que César lui avait demandées. A cette nouvelle, les chefs bellovaques, craignant de s'exposer aux désastres d'un siège pareil à celui d'Alésia, dont la reddition eût probablement été retardée ou dont la chute même n'eût peut-être pas eu lieu sans la présence de toute une population inhabile aux armes <sup>3</sup>, résolurent de faire sortir de leur camp tous ceux à qui leur âge ne permettait point de prendre part aux travaux de la guerre et de faire évacuer avec eux tous les bagages inutiles. Ils consacrèrent toute la nuit aux préparatifs de ce départ; et, comme le jour était déjà levé avant que les fugitifs, à cause de l'embarras des chariots, se trouvassent hors de vue, toute leur armée sortit du camp et se rangea en bataille en avant des retranchements pour empêcher les Romains de se mettre à la poursuite de la colonne qui s'éloignait. Ceux-ci cependant ne songeaient ni à attaquer les uns ni à poursuivre les autres. Seulement leur intention était de faire un mouvement pour se rapprocher des lignes belges. Ils jetèrent des ponts sur le marais du Terrain, le franchirent et gagnèrent au pas de course la hauteur qui s'élève entre Montreuil-sur-Terrain et Hez, et qui, abrupte des deux côtés, n'est séparée que par un étroit ravin de celle où les Gaulois étaient établis <sup>4</sup>. Les légions, disposées en ordre de bataille, en atteignirent le sommet et s'y déployèrent dans une position qui permettait à leurs ma-

<sup>1</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 42. — <sup>2</sup> CICERO. *Epistol. ad diversos* lib. VIII, epist. 4. —

<sup>3</sup> CÉSAR. lib. VII, cap. 77 seqq. — <sup>4</sup> DOM GRENIER, *Introd. à l'hist. génér. de la province de Picardie*, p. 435.



chines de guerre de lancer des projectiles jusque dans les bataillons des ennemis <sup>1</sup>.

Pendant ce temps les alliés étaient demeurés immobiles en ordre de combat, croyant que César venait les attaquer. Mais il se borna à désigner dix cohortes et fit sans délai tracer et former un retranchement sur la colline qu'il venait d'occuper. Le camp fortifié, il plaça les légions sur le rempart et mit aux quatre portes la cavalerie avec les chevaux bridés. Les Belges, voyant d'une part que les Romains étaient prêts à s'élançer à leur poursuite, et d'autre part, ne croyant pas pouvoir rester dans leur position une nuit de plus sans danger d'être attaqués ou sans manquer de vivres, prirent le parti de la retraite. Pour exécuter ce dessein, ils eurent recours à un stratagème. Selon la coutume des Gaulois quand ils sont en guerre, chacun d'eux avait une botte de branches ou de paille sur laquelle il s'asseyait. Or ils en avaient un grand nombre dans le camp. Ils se les passèrent de main en main et les disposèrent sur le front du camp qui faisait face à l'ennemi. Le soir, à un signal donné, ils y mirent le feu partout en même temps. En un moment il s'éleva une muraille de flammes qui, les déroband à la vue des Romains, leur permit de se retirer en toute hâte <sup>2</sup>.

César, bien qu'il ne pût apercevoir, à cause du feu et de la fumée, le mouvement qu'ils opéraient, soupçonna cependant que cet embrasement cachait quelque ruse. Aussi lança-t-il en avant les légions, la cavalerie à leur tête; mais, craignant de tomber dans une embuscade et que les Belges n'eussent employé ce moyen pour l'attirer dans un piège, il ne s'avança qu'avec beaucoup de précautions et de lenteur. De leur côté les cavaliers n'osaient s'aventurer au milieu des flammes, et ceux qui avaient eu l'audace

<sup>1</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 44. — <sup>2</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 45.



d'y pénétrer pouvaient à peine voir la tête de leurs chevaux. A la faveur de ce stratagème, les alliés échappèrent à toute poursuite, et ils allèrent se retrancher à dix milles de leur premier camp, sur une hauteur d'un accès plus difficile <sup>1</sup>.

De cette position si bien défendue par la nature, ils firent beaucoup souffrir à l'ennemi par les surprises qu'ils ne manquaient pas de lui tendre chaque fois qu'il envoyait aux fourrages <sup>2</sup>. Ces expéditions devenant très-fréquentes, César apprit un jour d'un prisonnier que Corréé, chef des Bellovaques, avait choisi dans son armée six mille fantassins et mille cavaliers des plus déterminés, et qu'il avait mis cette troupe en embuscade dans un endroit où il soupçonnait que les Romains enverraient leurs fourrageurs à cause de l'abondance des grains et de l'herbe qui s'y trouvait. Informé de ce stratagème, il envoya en avant sa cavalerie, qu'il fit soutenir par son infanterie légère, et suivit en personne le plus près possible avec un nombre plus considérable de légionnaires que de coutume <sup>3</sup>. Le lieu où les Belges attendaient l'ennemi était une petite plaine d'un mille carré. Enfermés par des bois impénétrables et par une rivière très-profonde, les Bellovaques formaient tout à l'entour comme un filet qui attend sa proie. Mais l'avant-garde romaine, se sachant soutenue par les légions qui la suivent, entre résolument dans le piège. Au même instant Corréé et sa cavalerie l'attaquent avec impétuosité et commencent même à la mettre en désordre <sup>4</sup>. Les fantassins belges à leur tour débouchent des forêts, et le combat devient général. Pendant quelque temps, les chances sont égales. Tout à coup le bruit se répand de part et d'autre

<sup>1</sup> HIRTH lib. VIII, cap. 46. Cette hauteur est le mont Saint-Symphorien, non loin de Beauvais. (Cf. DOM GRENIER, *Introd. à l'hist. génér. de la prov. de Picardie*, p. 436.) — <sup>2</sup> HIRTH lib. VIII, cap. 46. — <sup>3</sup> HIRTH lib. VIII, cap. 47. — <sup>4</sup> HIRTH lib. VIII, cap. 48.



que les légions arrivent et que César lui-même les conduit. A cette nouvelle l'infanterie légère et la cavalerie ennemies redoublent d'ardeur, et le découragement se répand dans les rangs des Bellovaques qui cherchent à se disperser dans toutes les directions. Mais, pris eux-mêmes dans le piège où ils comptaient enfermer les Romains, ils laissent sur le terrain un nombre considérable de tués. Une partie seulement parvient à s'échapper, soit en fuyant à travers les bois, soit en traversant la rivière à la nage. Corréé cependant ne se laisse point abattre par ce malheur. Préférant une mort glorieuse à la honte de la fuite, il refuse de se rendre et continue à frapper tout ce qui s'offre à ses coups, jusqu'à ce qu'enfin, accablé par le nombre et percé d'une grêle de traits, il expire sur un monceau de cadavres, seul lit digne d'un pareil héros <sup>1</sup>.

Après cette victoire, le proconsul résolut de marcher droit au retranchement des Bellovaques, qui, disait-on, s'apprêtaient, à la suite du désastre des leurs, à quitter leur camp. Mais les confédérés, voyant l'élite de leur armée détruite, Corréé tué, les Romains près d'eux, se hâtèrent de convoquer à son de trompe un conseil général, et ils demandèrent à grands cris qu'on envoyât des députés et des otages à César <sup>2</sup>.

Le conseil adopta presque à l'unanimité cet avis. Seul l'Atrébate Comnius le repoussa avec indignation et alla demander à la Germanie un asile et l'air libre qu'il ne trouvait plus à respirer sur le sol natal <sup>3</sup>.

Cependant la soumission des Bellovaques, des Atrébates et de leurs alliés n'apaisa point l'irritation qui agitait tous les cœurs. On vit au contraire les habitants des bourgs quitter leurs demeures, les laboureurs abandonner leurs champs, pour échapper à la domination romaine, et leurs

<sup>1</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 19. — <sup>2</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 20. — <sup>3</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 21.



bandes errantes emporter avec elles, sinon la patrie, au moins la haine de ceux qui venaient de l'asservir. Cette haine reçut un aliment nouveau de la résolution que prit César d'achever la dévastation du territoire des Éburons, afin d'y rendre le retour d'Ambiorig entièrement impossible <sup>1</sup>. Il procéda lui-même à cette vengeance sauvage, promenant le fer et le feu sur ce sol condamné, pillant ce que les Sicambres y avaient laissé à piller, égorgeant ce qu'ils y avaient laissé à égorger, et entraînant le reste de la population en captivité <sup>2</sup>.

Dans ces entrefaites, les Pictons, les Andes et les clans soulevés de l'Armorique étaient tombés sous les coups des lieutenants du proconsul <sup>3</sup>, tandis que le Sénone Drappès et Lucter, chef des patriotes cadurques <sup>4</sup>, essayaient vainement de transporter le théâtre de la guerre dans la Narbonnaise elle-même et succombaient à leur tour <sup>5</sup>.

Après avoir saccagé toute l'Éburonie, César lança Labiénus avec deux légions sur le territoire des Trévires <sup>6</sup>, et établit le questeur Marc Antoine avec vingt-cinq cohortes sur le sol des Bellovaques. Puis il se mit à parcourir les différentes cités, exigeant partout de nombreux otages, et força les Carnutes à lui livrer leur chef Gutruat, qu'il condamna au supplice infâme dans lequel le brave Acco avait péri <sup>7</sup>. Bientôt il marcha lui-même contre les derniers débris des forces de Drappès et de Lucter. Il les écrasa totalement, et tira d'eux une vengeance peu digne de cette Rome qui traitait si orgueilleusement de barbares les peuples de la Gaule ; il fit couper les mains à tous ceux qui

<sup>1</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 24. — <sup>2</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 25 ; OROSI lib. VI, cap. 11.  
— <sup>3</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 26-51. — <sup>4</sup> Cette peuplade occupait le territoire situé entre la Dordogne et le Tarn, et touchait ainsi aux Belges Arécomices et à la Narbonnaise. CÆSAR. lib. VII, cap. 64, et PLINII lib. IV, cap. 49. (Cf. MANNERT, *Geogr.*, t. II, part. I, p. 427.) — <sup>5</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 50-56. — <sup>6</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 25. —  
<sup>7</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 57. Voir ci-dessus, p. 499, note 7.



avaient porté les armes. Drappès ne voulut pas survivre à la liberté de sa patrie. Fait prisonnier par Cajus Caninius <sup>1</sup>, il se laissa mourir de faim. Son héroïque complice, Lucter, fut lâchement livré par les Arvernes aux Romains <sup>2</sup>.

Tout le centre et tout le midi de la Gaule se trouvaient ainsi courbés de nouveau sous le joug. Labiénus termina l'œuvre dans le nord en réduisant les Trévires et en s'emparant de leurs chefs <sup>3</sup>.

Plus une seule tribu gauloise ne tenait la campagne. César pouvait donc songer à s'éloigner pour quelque temps du théâtre de tant de guerres sanglantes. Aussi prit-il le parti d'aller passer les derniers jours de l'été dans la Narbonnaise. Mais il distribua d'abord ses légions dans leurs quartiers d'hiver. Quatre d'entre elles furent placées dans le Belgium sous le commandement suprême de Cajus Trébonius, à qui César adjoignit Publius Vatinius et Quintus Tullius <sup>4</sup>.

Cependant le proconsul, après avoir passé quelques jours dans la Province, reprit le chemin du Belgium et s'établit à Nemetocenna <sup>5</sup>, résolu à hiverner dans cette place <sup>6</sup>. Là il apprit que tout n'était pas fini et que les protestations armées contre la domination étrangère n'avaient point cessé. En effet, l'Atrébate Commius tenait encore debout l'étendard de la révolte. Placé à la tête d'une bande de cavaliers déterminés, il continuait à harceler les Romains dans une guerre de partisan et à intercepter leurs convois <sup>7</sup>. Il avait été le premier à trahir sa patrie; il voulut être le dernier à la défendre.

<sup>1</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 56. — <sup>2</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 40-44. — <sup>3</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 45. — <sup>4</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 46 et 54. — <sup>5</sup> Cet endroit, connu dans la géographie ancienne sous les noms de *Nemetacum*, *Metacum* et *Origiacum*, est désigné sous celui de *Atrebatæ* dans la NOTITIA IMPERII. Aujourd'hui *Arras*. (Cf. MANNERT, *Geograph*, t. II, part. I, p. 496 seqq.) — <sup>6</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 46. — <sup>7</sup> HIRTII lib. VIII, cap. 47.



Marc Antoine lança contre lui toute sa cavalerie, commandée par ce même Cajus Volusénus qui, dans l'une des campagnes précédentes, avait tenté d'assassiner le patriote belge <sup>1</sup>. Alors commença une lutte de ruses, d'embûches et de surprises, que les deux chefs ennemis menaient avec tout ce que l'animosité personnelle dont ils étaient remplis pouvait leur suggérer d'expédients, mais où Commius, fort des sympathies du peuple, dut nécessairement avoir le plus souvent l'avantage. Tantôt errant sur les côtes de la Morinie, où il tenait à l'ancre plusieurs bâtiments prêts à le transporter au besoin dans l'île de Bretagne avec ses compagnons <sup>2</sup>, tantôt parcourant les forêts et les marécages qui séparaient le littoral du camp de Marc Antoine, il se multipliait sans cesse et livra plus d'un combat acharné aux Romains <sup>3</sup>.

Un jour, dans une de ces rencontres, Volusénus poursuivait avec une faible escorte Commius, qui, feignant de fuir, cherchait simplement à l'éloigner de ses compagnons. Tout à coup, voyant le Romain isolé, l'Atrébate tourne bride, s'élançe à toute force vers son ennemi et lui perce de part en part la cuisse d'un coup de lance. Ses cavaliers à son exemple ont fait volte-face et un choc terrible s'ensuit. Cependant Volusénus est emporté du champ de bataille par les siens dans un état désespéré. De son côté, Commius, soit que sa vengeance fût satisfaite, soit qu'il reconnût l'impossibilité de tenir plus longtemps la campagne, se décide brusquement à envoyer des parlementaires à Marc Antoine. Il s'engage à fournir des otages, à faire sa soumission et à se rendre dans le lieu que le questeur voudra lui assigner, pourvu qu'il ne s'y trouve pas face à face avec un Romain. Ces conditions sont acceptées et l'héroïque Atrébate dépose les armes <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 48. Voir ci-dessus, p. 202, note 5. — <sup>2</sup> FRONTINI *Stratagemat.* lib. II, cap. 45. — <sup>3</sup> HIRTI lib. VIII, cap. 48. — <sup>4</sup> HIRTI *loc. cit.*



La Gaule tout entière se trouvait ainsi désarmée avec celui qui fut son dernier représentant dans cette lutte de huit années, où, selon Velléjus Paterculus <sup>1</sup>, quatre cent mille hommes, et, selon Plutarque <sup>2</sup>, un million d'hommes, périrent par l'épée, et où un million fut réduit en esclavage <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> VELLEJI PATERCULI lib. II, cap. 47, § 1.— <sup>2</sup> PLUTARCH, *in Vitâ Cæs.*, cap. 46.—  
<sup>3</sup> PLUTARCH. *loc. cit.*

FIN.



## TABLE DES MATIÈRES.

---

### TOME PREMIER.

	Pages.
PRÉFACE . . . . .	5

### PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS LES TEMPS PRIMITIFS JUSQU'À LA CONQUÊTE ROMAINE.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . Premières notions de l'antiquité sur le nord et sur l'occident de l'Europe. . . . .	9
CHAPITRE II. Premiers habitants de la Belgique. Les Celtes, leurs mœurs, leurs usages, leurs institutions, leur civilisation et leur langue. . . . .	51
CHAPITRE III. Diverses branches celtiques. Les Celto-Belgs. Dernières migrations kimriques. Les Kimris en Angleterre. Les Kimris en Italie. . . . .	75
CHAPITRE IV. Les Kimris en Allemagne. Les Belgs Tectosages en Grèce. Attaque du temple de Delphes. État des Galates en Asie. . . . .	151

### TOME SECOND.

PRÉFACE. . . . .	1
------------------	---

### DEUXIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LA CONQUÊTE ROMAINE JUSQU'À L'INVASION DES FRANKS.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . Les Belges au moment de la conquête. Les Germains . . . . .	5
CHAPITRE II. Arrivée de César dans la Gaule Belgique. Conquête des provinces belges . . . . .	101

---



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



